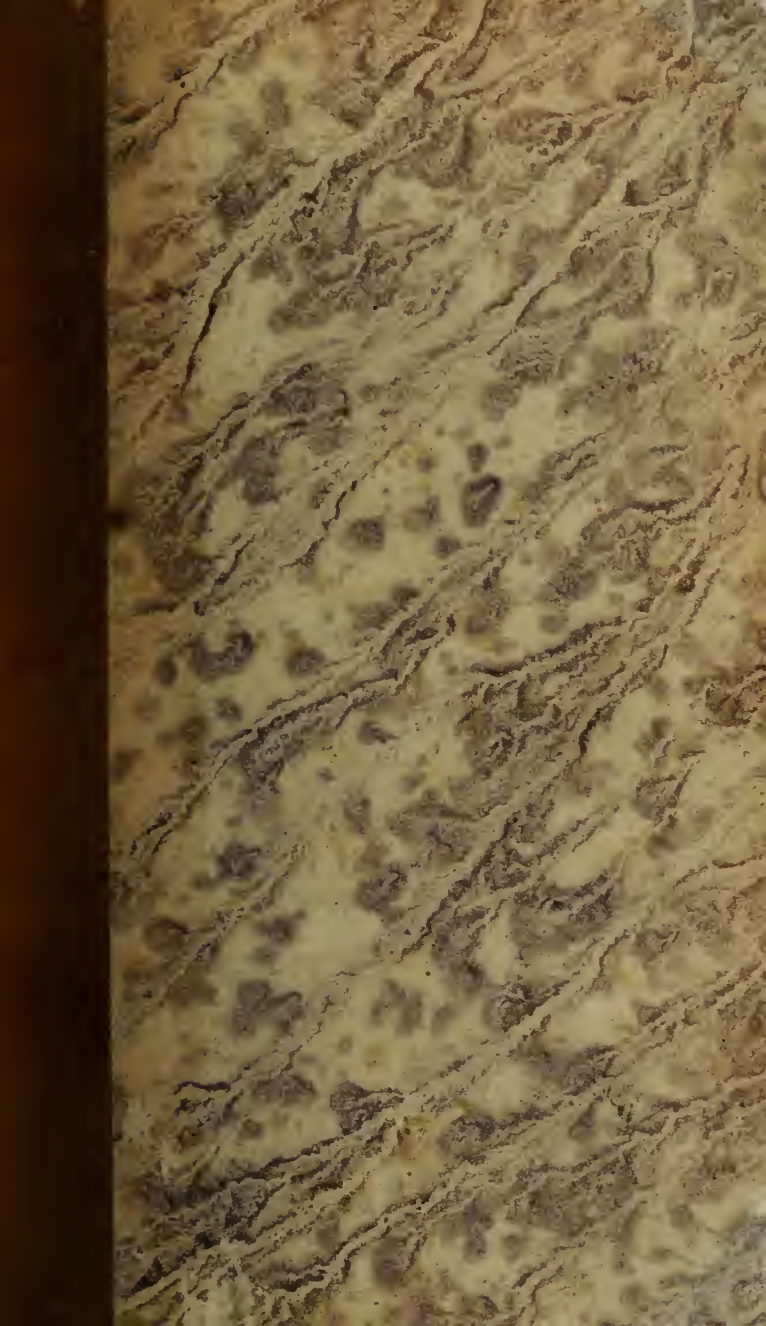






[illegible]

ANALYSE
DE LA
PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON,
AVEC SA VIE,

TOME PREMIER.



A LEYDE;

Chez les Libraires Aſſociés.

M. DCC. LXXVIII.

AVERTISSEMENT.

LE dessein de cet Extrait est d'engager les esprits d'une certaine force à lire l'Original, & d'en dispenser ceux qui ne peuvent prendre le temps ni la peine d'aller à la source.

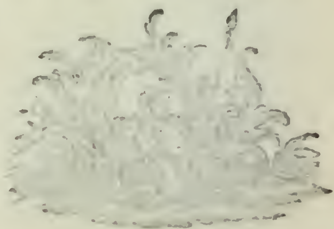


TABLE DES MATIERES

DE LA

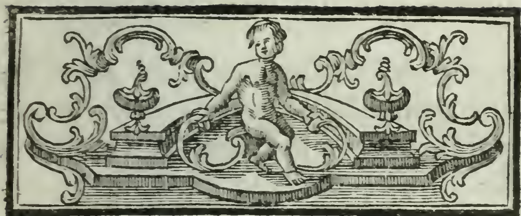
PREMIERE PARTIE.

ANALYSE

DE LA PHILOSOPHIE

DU CHANCELIER BACON.

Fin de la Table de la premiere Partie.



LA VIE
DE
FRANÇOIS BACON,
CHANCELIER D'ANGLETERRE.



Ar une loi des anciens Egyptiens, le caractere & les actions des morts étoient soumis à un examen solemnel, après lequel les Juges commis à cet effet, prononçoient les peines ou les récompenses dues à la mémoire du défunt. Rien ne mettoit à l'abri de cette derniere épreuve & de ce jugement impartial, ni la haute naissance, ni les dignités, ni les talens; les Rois même y étoient assujettis. Cet usage étoit sans

doute, un puiſſant aiguillon pour les belles ames déjà portées à la vertu, & un frein redoutable pour les vicieux les plus abandonnés. Tout homme qui entreprend d'écrire la Vie d'un perſonnage illuſtre, dont la mémoire mérite de paſſer à la poſtérité, doit toujours avoir devant les yeux une Loi ſi ſage. Il doit, comme devant les Juges d'Egypte, rapporter les vices & les défauts auſſi bien que les perfections & les bonnes qualités du mort, ſe propoſant par ce double exemple du bien & du mal, d'inſtruire les vivans & de les rendre meilleurs : & quoique l'Hiſtorien s'arrête naturellement avec complaiſance ſur les qualités brillantes de ſon Héros, l'homme Citoyen qui veut être utile aux hommes, ne cherchera point à pallier ni à diſſimuler les taches de celui dont il écrit l'Hiſtoire, parce qu'il eſt de l'intérêt du Public d'être informé des unes & des autres. C'eſt avec ces vues que j'entreprends d'écrire la Vie du Chancelier Bacon. Je ne tairai

point ſes défauts ni ſes fautes, & je laiſſerai au Lecteur à juger ſi ſes talens & ſon mérite, ne doivent pas faire oublier quelques legeres imperfections, & des foibleſſes inſéparables de l'humanité.

Nicolas Bacon, Pere de celui dont il s'agit, fut le premier Garde des Scéaux, revêtu de la dignité & du pouvoir de grand Chancelier ; il exerça cet emploi reſpectable durant près de vingt ans, ſous le regne d'Elizabeth. Ce fut un Miniſtre très-ſavant, plein de ſageſſe & de vertu, qui ſervit ſon Pays avec toute l'intégrité d'un homme de bien, & qui conſerva au milieu des honneurs, & dans une haute fortune, cette modération & cette ſimplicité dans les manieres qui ſont preſque toujours l'ornement & l'apanage des grands hommes : il avoit épouſé en ſecondes noces, la fille du Sieur Antoine Cooke, Précepteur d'Edouard VI de qui les Hiſtoriens de ce temps-là parlent honorablement, comme d'un homme très-inſtruit dans

les langues ſçavantes ; ils ſont le même éloge de ſa fille, à qui même une plume ennemie a reproché d'avoir traduit du Latin, l'Apologie de l'Egliſe Anglicane par l'Evêque Sewell.

Nicolas Bacon eut de ce ſecond mariage deux enfans, dont le plus jeune naquit à la Maiſon d'York dans le Strand le 22 Janvier 1561. C'eſt celui dont j'écris l'Hiſtoire. S'il fut heureux de naître dans un ſiécle où les Grands honoroient les Arts & les Sciences qu'ils cultivoient alors autant qu'ils les négligent aujourd'hui, il apporta de ſon côté une aptitude & une capacité merveilleuſe pour toutes ſortes de connoiſſances utiles & agréables : eſprit vraiment original, bien différent des Sçavans ordinaires, qui ne penſent & ne raiſonnent que d'après leurs devanciers, il ſembla né pour donner le ton & la loi dans l'empire des Sciences, & pour être le Précepteur de ſon ſiécle & des ſiécles ſuivans.

Le jeune Bacon donna de fort bonne

heure des marques de ſes heureuſes diſpoſitions. Il étoit encore un enfant, & déjà la Reine prenoit plaiſir à converſer avec lui, & à l'éprouver par des queſtions; ſes réponſes toujours pleines de bon ſens & de réſolution plaiſoient à Elizabeth qui l'appelloit en riant ſon petit Garde des Sceaux; un jour la Reine lui demandant quel âge il avoit, le jeune Bacon lui répondit avec vivacité : *Madame, je ſuis né deux ans avant le regne fortuné de votre Majeſté.*

Je n'ai ſçu aucunes particularités de ſon éducation; juſqu'au temps où il fut envoyé à l'Univerſité de Cambridge, pour y étudier ſous le Docteur Whitgift, depuis Archevêque de Cantorberie. Il entra au Collége de la Trinité en 1573, à l'âge de douze ans; il y fit des progrès ſi rapides, qu'il eût fini le cours de ſes études, telles qu'on les faiſoit dans ce temps-là, avant ſa ſeizieme année; mais ce qui doit ſurprendre davantage, dès ce temps, il commença à entrevoir le vuide & l'inutilité de la

Philoſophie qui régnoit alors, & il conjectura que l'édifice des connoiſſances utiles, devoit être bâti ſur d'autres fondemens & avec d'autres matériaux que ceux que l'on employoit depuis pluſieurs ſiécles : il ne dut cette découverte qu'à ſon génie, & à ſon diſcernement ſingulier. Qu'on ſe tranſporte dans le temps dont nous parlons, on ſentira quelle ſupériorité d'eſprit, & quel courage il falloit pour vaincre ſeul, & ſans guide, les obſtacles qu'apportoit à cette grande découverte un préjugé général. Ariſtote avoit une autorité deſpotique dans les écoles, où ſes déciſions étoient reconnues infaillibles en matiere de raiſonnement. Notre Auteur fut le premier, & le grand réformateur de la Philoſophie; tout le fatras ariſtotélique, qui n'étoit que le voile de l'ignorance, céda bientôt la place au véritable ſçavoir; Bacon eut à combattre des préjugés devenus reſpectables par leur ancienneté, & (ce qui dut lui donner bien plus de peine) le chagrin & la vanité de tous

les ſçavans vieillis dans des opinions tranſmiſes d'âge en âge juſqu'à eux, dont le renverſement les réduiſoit à l'état d'ignorance, & leur enlevoit le fruit de leurs longues études ; néanmoins il fut aſſez heureux pour voir la révolution déjà bien avancée de ſon temps ; l'âge ſuivant vit paſſer dans le parti du nouveau Philoſophe, les ſçavans de toutes les nations, & la lumiere chaſſa les ténébres.

Je parlerai plus au long de ce grand événement, lorſque je rendrai compte des ouvrages de Bacon, je reviens à ſa perſonne. Son pere le fit voyager de très-bonne heure ; nous apprenons par une lettre du ſieur Pawlet, Ambaſſadeur en France, que le jeune Bacon étoit à Paris en 1577, il avoit pour lors ſeize ans : ſi on le regarde comme un enfant ordinaire, on ſera ſurpris qu'un Miniſtre très-verſé dans la connoiſſance des hommes & des affaires, ait envoyé ſon fils dans les pays étrangers à un âge où nous ſçavons, par une expé-

rience journaliere, que notre jeune Noblesse voyage inutilement & sans profit ; mais sans doute qu'il avoit apperçu dans son fils une prudence & un jugement au-dessus de ses années, & qu'il se flatta qu'il sçauroit tirer avantage de ce qui étoit infructueux pour les autres : s'il eut cette pensée, le jeune homme ne trompa point ses espérances ; l'Ambassadeur en France conçut de lui une si favorable opinion, qu'il l'envoya vers la Reine, chargé d'une commission qui demandoit du secret, & de la promptitude. Après s'en être acquitté avec applaudissement, le jeune Bacon continua ses voyages. Son esprit naturellement porté aux recherches & à la réflexion, ne lui permit pas de donner son temps à l'étude des langues ; il crut le mieux employer, à examiner soigneusement les mœurs & les coutumes des peuples, le caractere de leurs Princes, & les différentes Constitutions des Gouvernemens. Nous avons parmi ses Œuvres des Observations sur l'état

général de l'Europe, écrites à-peu-près dans ce temps.

Son pere, qui l'aimoit plus que ses autres enfans, avoit amassé pendant son absence, une somme d'argent assez considérable qu'il destinoit à lui procurer un établissement & un état aisé ; mais le Chancelier prévenu par une mort prompte, ne put effectuer cette bonne volonté ; & le jeune Bacon obligé de partager avec ses freres, n'eut qu'une petite portion de la somme que son pere avoit amassée pour lui seul.

Son peu de fortune le fit songer à prendre une profession, & moins par goût que par la nécessité des circonstances, il se livra à l'étude du Droit : il entra pour cet effet dans la Société de Gray ; ses talens supérieurs le rendirent bientôt l'ornement de la Maison, en même-temps que ses manieres douces & son affabilité lui gagnoient l'affection de tous ceux qui vivoient avec lui ; sa science & sa réputation furent si grandes en peu de temps,

que la Reine Elizabeth, lorſqu'il n'avoit encore que vingt-huit ans, le nomma ſon Avocat extraordinaire, diſtinction qu'il ne dut qu'à ſon mérite, indépendamment des ſervices de ſon pere. Mais on ne peut vaincre ſon génie; Bacon avoit un eſprit trop vaſte & trop étendu, pour ſe borner à l'étude d'une ſcience qui ne conſiſte que dans la connoiſſance des exemples & des autorités, ſcience environnée d'épines, obſcure dans ſon origine, & rendue encore moins intelligible dans la ſuite, par les efforts mêmes qu'ont fait pour l'éclaircir les Commentateurs, les compilateurs & autres ſçavans de pareille eſpece; gens à la vérité d'un travail infatigable, mais la plûpart ſans eſprit & ſans jugement. Auſſi Bacon donna-t-il ſouvent l'eſſor à ſon génie, & portant les vues d'un profond examen ſur tout l'empire du ſçavoir, il imaginoit des méthodes propres à remédier aux défauts qu'il avoit obſervés dans chaque ſcience; & à procurer les avantages qui lui

manquoient. Il donna pour premier essai le Traité intitulé : *La plus grande production du Temps*, titre fastueux qu'il désapprouve lui-même dans une lettre écrite depuis sa retraite au Pere Fulgence Vénitien. Ce Traité, que nous n'avons pas, n'étoit que l'esquisse d'un grand dessein qu'il finit par la suite dans son merveilleux Ouvrage, *du rétablissement des Sciences*. L'Histoire de l'Esprit humain, & sa marche, s'il est permis de parler ainsi, dans la découverte des vérités, est le spectacle le plus amusant qu'on puisse présenter à des yeux philosophes ; & c'est peut-être aussi le plus utile pour tous les hommes. Le Lecteur intelligent verra avec plaisir, dans l'ouvrage dont nous parlons, par quelle route Bacon est parvenu à la connoissance des vérités toutes neuves ; il sera surpris en marchant sur les pas de l'Auteur, de voir s'élever peu-à-peu devant lui, le grand édifice d'une théorie universelle, inconnue jusqu'alors. Bacon fut si satisfait & si

flatté de la grandeur & de la beauté de son syſtême, qu'il ne craignit point de ſe regarder comme un homme que la nature avoit fait naître pour l'utilité & pour l'avantage du genre humain : dans une de ſes Lettres, il ne fait point difficulté de dire qu'il a rendu les plus grands ſervices à la Société, & que la poſtérité lui aura des obligations éternelles.

Si ce peu de faits que nous venons de rapporter pour faire connoître les premieres années de la vie de Mylord Bacon, ne ſatisfont pas entiérement le lecteur, qu'il nous ſache gré du moins de la peine que nous avons priſe de les rechercher dans différentes piéces & recueils, où ils ſont épars, ſans ſuite & ſans liaiſon ; nous eſpérons de le dédommager par ce qui nous reſte à dire. Un nouvel ordre de choſes ſe préſente ; juſqu'ici nous avons vu Mylord Bacon dans l'ombre & la retraite de ſon cabinet, converſant avec ſes livres ou avec lui-même : maintenant porté par la for-

tune ſur le théatre du monde, c'eſt un homme d'Etat occupé des plus grandes affaires, & lié avec les perſonnages les plus conſidérables de ſon temps. Employé avec diſtinction par un Souverain, il fut honoré par ſon ſucceſſeur d'une préférence marquée, & obtint toute ſa confiance. Pour donner à cette Hiſtoire une juſte étendue, ſans laquelle elle ne pourroit être fort utile, il ne ſera pas hors de propos de faire en abrégé le tableau des deux regnes ſous leſquels Mylord Bacon a vêcu. Le portrait des hommes avec qui il a eu quelque liaiſon, ſervira à le faire mieux connoître lui-même, & mettra ſon caractere dans un plus grand jour ; il eſt même une raiſon particuliere à notre ſujet, pour paſſer en cette occaſion les bornes ordinaires de l'Epiſode ; les Lettres de notre Auteur traitent, pour la plûpart, des affaires publiques de ſon temps ; on peut les regarder comme des archives autentiques de pluſieurs faits importans, que même ſouvent on

ne trouve point ailleurs ; mais ces sortes d'écrits dans lesquels on s'entretient avec ses contemporains déja instruits, du moins en grande partie, des choses dont on leur parle, deviennent intelligibles pour les lecteurs à mesure que les temps & les faits s'éloignent d'eux : je crois donc leur faire plaisir de développer ici avec quelqu'étendue, & de ranger dans leur ordre, des faits qui dans une lettre ne sont d'ordinaire que légérement indiqués, & supposent, pour être entendus, des connoissances de détail qu'ils ne peuvent avoir.

La nature en formant Elizabeth lui avoit donné toutes les vertus qui font les grands hommes, un sens droit, & un jugement solide, une grandeur d'ame au-dessus de son sexe, un courage mâle, & une fermeté inébranlable ; l'espece de disgrace où elle passa ses premieres années, servit encore à entretenir & à augmenter les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; exposée à bien des dangers par la dureté de son

pere, & plus encore par la jalouſie & la cruauté de ſa ſœur, elle avoit appris de bonne heure à s'obſerver ſoigneuſement, & à meſurer ſes actions, ſes paroles, ſes regards, & même ſon ſilence. Heureuſement le regne de Marie fut court, mais dans le peu d'années qu'il dura, l'Angleterre vit renouveller ſous le Gouvernement & par les ordres d'une femme, tous les actes de cruauté, & toutes les ſcenes d'horreur & de carnage qui font déteſter encore aujourd'hui les regnes affreux de Néron & de Domitien. Marie avoit abjuré la Religion de ſon pere, & par ce changement elle porta la diviſion & le trouble dans ſon Royaume; on empriſonnoit, on dépouilloit de leurs biens, on faiſoit mourir tous ceux qui refuſoient de profeſſer une foi qui n'étoit point la leur ni celle de leurs peres. Si l'on en croit les Hiſtoriens, des Prêtres inhumains oſerent, dans leur fureur, proſcrire Elizabeth elle-même, qui n'échappa, que comme par miracle, à leur rage & à

leur perſécution ; elle dut ſon ſalut à la politique, non à la douceur de Philippe ; car on ne peut ſoupçonner d'un acte d'humanité le tyran le plus cruel & le plus déterminé que l'on ait vu dans les derniers ſiécles ; mais il crut devoir, pour ſes propres intérêts, épargner la ſœur de la Reine qu'il avoit épouſée & dont il n'avoit point d'enfans ; en effet, il conſerva Elizabeth pour empêcher que Marie Stuart qui alloit être Reine de France, ne joignît à cette Couronne celle d'Angleterre, & ne devînt trop redoutable aux Pays-Bas.

Elizabeth en montant ſur le trône, trouva les finances épuiſées, & ſes revenus conſumés d'avance ; le Royaume diviſé & affoibli au dedans par les ſanglantes éxécutions du regne précédent, étoit ſans alliance & ſans conſidération au dehors ; inſtruite par les fautes de Henri VIII & de Marie, Elizabeth ſentit qu'elle ne pouvoit régner en ſureté, qu'en gagnant la confiance, & en ſe conciliant l'amour de ſes ſu-

jets; pour y réussir, elle employa un système de politique bien simple, & toutefois peu suivi, quoique sûr de produire de grands & de glorieux effets; elle se proposa pour unique regle de sa conduite, le bonheur de son peuple, & la gloire de la nation. Ce fut en suivant constamment un plan si sage & si bien entendu, qu'elle rendit son regne l'un des plus glorieux & des plus illustres dont il soit parlé dans l'histoire. Son pouvoir n'étoit pas encore bien affermi; elle avoit à craindre des guerres intestines, lorsqu'elle résolut de réformer la Religion, entreprise vraiment hasardeuse; car les changemens en cette matiere sont plus propres que tous les autres à exciter des troubles, par la fermentation qu'ils font naître dans les esprits, qui souffrent impatiemment de se voir contraints & gênés sur une chose que Dieu semble avoir laissée au choix de l'homme: cependant elle vint à bout de ce qu'elle vouloit; elle excita habilement & entretint avec adresse des di-

viſions en Ecoſſe, en France, & dans les Pays-Bas : ces trois Puiſſances qui ne s'accordoient que dans la haine qu'elles portoient à Elizabeth, & dans la volonté qu'elles avoient de lui nuire, l'autoriſoient aſſez par leur conduite à ſon égard, à employer toutes ſortes de moyens pour ſe défendre des entrepriſes qu'elles tramoient ſourdement contre elle : afin de repouſſer les attaques de la force ouverte, elle favoriſa la réforme en Ecoſſe, ſoutint & aida les Proteſtans de France, donna des ſubſides & des ſecours aux Hollandois embarraſſés à défendre leurs vies & leurs libertés, contre un tyran qui ne leur laiſſoit aucun relâche ; par cette conduite toujours ſoutenue, elle ſurmonta les obſtacles qui s'oppoſoient à la grandeur de l'Angleterre, & ſe vit enfin elle-même l'arbitre de l'Europe. Sous ſon gouvernement, la Grande-Bretagne ſortant de l'obſcurité où elle étoit depuis quelque temps, recouvra ſon ancienne ſplendeur, & eut beaucoup d'in-

ﬂuence ſur les affaires de ſes voiſins qui ne purent rien chez elle : preuve incontestable de ſa force & de ſa puiſſance.

Elizabeth avoit trouvé la nation endettée de quatre millions, ſomme incroyable pour ces temps-là ; ſa ſeule œconomie, ſans impôts & ſans ſubſides, lui fournit les moyens de l'acquitter. Henri VIII avoit extrêmement affoibli la monnoie ; Marie avoit négligé de réparer ce déſordre ; Elizabeth remit les eſpeces à leur juſte valeur, & rétablit ainſi la confiance & le crédit public, ſource infaillible de richeſſes, ou plutôt la ſeule & vraie richeſſe d'un Etat. Elle fit ſoigneuſement remplir ſes magazins d'armes & de toutes ſortes de munitions de guerre ; elle mit en honneur les exercices militaires, & la jeuneſſe y fut aſſujettie dans toutes les Provinces. La marine tombée en décadence, & preſqu'abandonnée, ne pouvoit manquer d'attirer les ſoins & l'attention d'Elizabeth, qui bien inſtruite de la

conſtitution & des avantages naturels de ſon Royaume, comprit aiſément que les forces de mer étoient le plus ferme rempart de ſes Etats & la baſe de ſa puiſſance ; elle fut bien récompenſée des peines qu'elle s'étoit données pour relever ſa marine, par la victoire complette remportée ſur cette fameuſe flotte Eſpagnole ſurnommée l'Invincible, qui ſembloit menacer l'Angleterre de devenir une Province d'Eſpagne. Cette flotte qui avoit tant coûté de temps & de dépenſe, & pour laquelle Philippe avoit épuiſé ſes tréſors, fut entiérement défaite par celle de la Reine ; cette glorieuſe victoire, qui procura la ſureté intérieure de cette Iſle & augmenta ſa réputation au dehors, ne fut due qu'à la bonne conduite d'Elizabeth & à la valeur de ſes troupes, quelque choſe que les Hiſtoriens étrangers ayent voulu dire pour diminuer la gloire de cette grande action.

Avant Elizabeth aucun de nos Princes n'avoit ſongé à faire fleurir le com-

merce ; elle le regardoit avec raiſon comme le plus sûr moyen d'augmenter la puiſſance de l'Angleterre. Auſſi par la faveur & la protection dont elle le ſoutint, devenu bientôt très-conſidérable, il s'étendit dans tout le Nord, & pénétra juſques dans les deux Indes. En un mot, la ſage conduite de cette illuſtre Reine & ſa bonne fortune, furent telles au dedans & au dehors que ſes alliés eurent toujours une entiere confiance en ſa parole, & que ſes ennemis qui craignoient ſon pouvoir, étoient forcés d'admirer & de louer ſa prudence ; l'éloge d'un ennemi ne peut être ſuſpect, & comme il eſt toujours ſincere, il n'en eſt point de plus flatteur ni de plus glorieux. Elizabeth ménageoit les deniers publics dans la vue de procurer du ſoulagement à ſon peuple ; mais elle ſavoit auſſi, par une économie bien entendue, prodiguer l'argent dans les occaſions où il étoit à propos de le répandre, pour aſſurer l'honneur & la tranquillité de ſes ſujets. Jamais

le Gouvernement n'avoit fait de plus grandes entreprifes, & jamais les charges publiques & les impôts n'avoient été moins confidérables. Cela feul fuffit pour nous donner une très-haute idée des bonnes intentions de la Reine & de l'intégrité de fes Miniftres.

J'ai déja parlé de Nicolas Bacon, pere de notre Auteur, j'ajoûterai feulement ici que content du rang que lui donnoit fa place, il n'afpira jamais à monter plus haut, & ne fe laiffa point féduire aux appas de l'ambition; fa modération fut extrême en toutes chofes. Un jour la Reine dans une vifite qu'elle lui fit en fa maifon d'Hertfort, lui dit en plaifantant que cette maifon étoit trop petite pour un homme tel que lui; Madame, répondit le Chancelier, c'eft la faute de Votre Majefté qui m'a fait trop grand pour ma maifon.

Walfingham dans la vie privée étoit un homme de bien & d'une vertu fans tache, habile Miniftre, il avoit un talent fingulier pour fe procurer par-tout

des intelligences dont il s'aidoit avec une dextérité merveilleuſe pour faciliter l'exécution des projets du Gouvernement : dévoué tout entier au ſervice de ſa patrie, il travailloit uniquement pour elle & s'oublioit lui-même ; ſon déſintéreſſement, & le mépris généreux qu'il fit toujours des richeſſes, ſentimens élevés que l'on nomme aujourd'hui folie & extravagance, lui auroit mérité le reſpect & la vénération des plus beaux ſiécles de l'antiquité.

Le Grand Tréſorier, Mylord Burleigh paſſoit pour le plus grand homme d'Etat qui fût alors ; on le cite encore en exemple, on le propoſe pour modele, & il n'a pas eu juſqu'ici de parfait imitateur. De grands talens naturels, & une application continuelle aux affaires pendant trente années qu'il avoit été à la tête du Gouvernement, lui avoient acquis une expérience conſommée, & des connoiſſances univerſelles. On le loue ſur-tout de cette intrépidité & de ce courage d'eſprit ſi néceſſaires à un

Miniſtre, & ſans leſquels il ne peut faire de grandes choſes, ni même rien de fort utile à la ſociété. Inviolablement attaché à ſa Souveraine, il la ſervit avec autant de fidélité que de ſuccès, & il eut ce bonheur inexprimable de trouver toujours les vues & les deſſeins de ſa Reine, d'accord avec le bien & l'avantage de ſon pays. Grand éloge du Prince & du Miniſtre, lorſque celui-ci n'emploie, pour être agréable à ſon Maître, que les mêmes moyens dont il ſe ſert pour être utile à ſa patrie.

Sous une ſi ſage adminiſtration l'Angleterre ſe vit au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire ; reſpectée au dehors, elle jouït au dedans d'une longue & tranquille paix, & ſon bonheur étoit encore augmenté par la comparaiſon de ſon Etat avec celui de ſes voiſins : l'Ecoſſe, la France, l'Eſpagne & la Hollande travaillées par de continuelles diviſions, avoient à ſouffrir tous les maux réunis de la guerre inteſtine & de la guerre étrangere, la Grande-Bre-

tagne

tagne à l'ombre de la tranquillité publique, voyoit fleurir chez elle les arts, les ſciences & le commerce. Le ſiécle d'Elizabeth fut celui des grands hommes en tout genre : ce ſont les Princes qui forment leurs ſujets, l'Hiſtoire de l'univers en fournit des preuves ſans nombre; le dépériſſement des arts & des ſciences, la rareté des hommes de génie & de talent, ſont la marque infaillible de la foibleſſe du Gouvernement & de l'incapacité du Maître : Elizabeth, qui avoit les qualités d'un grand Roi, eut de grands Capitaines, d'habiles Miniſtres, & des Ecrivains illuſtres.

Bacon environné de tout ce qui pouvoit exciter ſon émulation, ne ſe manqua pas à lui-même ; & l'on voit dans ſes Lettres que, s'il chercha avec ſoin les occaſions de rendre ſon nom célébre, il ne négligea rien de ce qui pouvoit éclairer ſon eſprit & étendre ſes connoiſſances. Il déclare qu'avec des ſentimens très-modérés pour ſon avancement & ſa fortune, il a une ambition

ſans bornes & ſans meſure pour parvenir dans la carriere des ſciences, & ſur-tout de la Philoſophie qu'il regardoit comme ſon domaine, & qu'il ſe croyoit chargé de défricher: Bacon s'attacha au Grand Tréſorier, de qui il étoit allié, & tâcha d'obtenir par ſon crédit quelque place où il pût ſervir l'Etat. Le Grand Tréſorier lui fit enfin accorder, après bien de difficultés, la Charge de Greffier de la Chambre Etoilée; cette Charge lui rapportoit environ 1600 l. par an. Ce fut-là l'unique faveur que Mylord Bacon put obtenir pendant tout le regne d'Elizabeth; quoique ſes manieres inſinuantes, ſon éloquence & ſon profond ſavoir lui euſſent gagné l'eſtime & l'admiration des plus grands Seigneurs de la Cour, & en particulier du célébre Comte d'Eſſex auquel il s'étoit attaché dès ſa jeuneſſe, eſpérant que la protection d'un homme qui étoit très-bien avec la Reine, feroit utile à ſa fortune. Elizabeth elle-même lui donna ſouvent des mar-

ques de diſtinction, l'admit à ſa préſence, & le conſulta quelquefois ſur les affaires de l'Etat : les Miniſtres employerent ſa plume pour juſtifier ou diſculper aux yeux du public l'adminiſtration préſente ; & cependant malgré tant de belles apparences, cette Reine qui connoiſſoit bien le caractere & le prix des hommes, & qui plaçoit ſes graces & ſa faveur avec diſcernement, ne lui témoigna jamais de préférence ni de bontés proportionnées à l'idée que nous avons de ſon mérite. Ce phénomene demande une explication ; on en verra la cauſe dans la maniere de penſer de ces Miniſtres ambitieux, qui avec beaucoup de prétentions & peu de talens, ſont jaloux du mérite qu'ils voient dans les autres, & que, malgré les illuſions de l'amour-propre, ils ne peuvent ſe flatter d'avoir.

La Cour étoit alors partagée en deux factions, dont l'une avoit pour Chef le fameux Comte d'Eſſex ; à la tête de l'autre étoient les deux Cécil pere &

fils. Eſſex étoit dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté : brave, ambitieux, populaire, il étoit en même temps, ce qu'on n'avoit jamais vu, le Favori de ſon Prince & l'Idole du Peuple ; curieux de la gloire qui s'acquiert par les armes, libéral juſqu'à la profuſion, tout dévoué à ſes amis, ſans égards & ſans ménagemens pour ceux qu'il n'aimoit pas ; aſſez ſavant lui-même & protecteur déclaré des gens de lettres : mais une qualité bien rare chez les grands, & qui le diſtingue de tous ceux qui ont été favoris de leurs maîtres, c'eſt qu'au plus haut degré de ſa fortune, il écoutoit, il recevoit avec douceur les conſeils & les remontrances de ſes amis, & aimoit à entendre la vérité. Tant de belles qualités ne purent lui tenir lieu de cet art & de ce manege néceſſaires aux courtiſans, & dont ils ſe font honneur comme d'une grande vertu, parce que c'eſt preſque toujours la ſeule qu'ils ayent : beaucoup de circonſpection, de petites fineſſes, un ſilence myſtérieux

& ſur-tout une baſſe & ſervile complaiſance pour les caprices & les goûts de leur maître, une attention inquiete & continuelle à leurs propres intérêts, qu'ils pourſuivent même aux dépens de leur Prince, & ſouvent de la Patrie. Tous ces grands talens manquoient au Comte; ſon ame fiere & noble, pleine de droiture & de franchiſe, donna à ſes envieux bien de l'avantage ſur lui : ils ne ceſſoient de repréſenter à la Reine, que ce jeune Seigneur peu content de la faveur dont elle l'honoroit, prétendoit être le maître de ſa bienfaictrice; ils lui remontroient que la hauteur avec laquelle il vouloit l'obliger à ſuivre ſes avis dans les affaires d'Etat, peu ſéante dans un ſujet, aviliſſoit la Majeſté Souveraine. De telles inſinuations ſouvent répétées, & dans leſquelles il y avoit quelque choſe de vrai, ou du moins de bien vraiſemblable, firent impreſſion ſur une Reine fiere & jalouſe juſqu'à l'excès, de ſon autorité. Malgré l'extrême affection qu'elle avoit pour lui,

elle saisit toutes les occasions de mortifier son orgueil ; la recommandation du Comte auprès de la Reine, étoit un motif de refus & d'exclusion pour ceux qu'il protégeoit. A son retour de l'expédition de Cadix où il s'étoit comporté avec beaucoup de valeur, il eut le chagrin de voir son ennemi Robert Cecil élevé au poste de Secrétaire d'Etat, qu'il avoit instamment sollicité pour un autre. Il avoit souvent recommandé Bacon à la Reine ; il demanda pour lui avec toute la chaleur de l'amitié, la place de Solliciteur Général, & ne put l'obtenir. Cécil ennemi mortel du Comte, & jaloux en secret de Bacon & de ses talens, représentoit ce dernier à la Reine, comme un spéculatif, qui entiérement adonné à des recherches philosophiques, neuves & ingénieuses à la vérité, mais chimériques & imaginaires, étoit plus propre à gâter ses affaires que capable de la bien servir : Bacon étoit cependant cousin-germain de Cécil : le pere de celui-

ci, & Mylord Burleigh dont Bacon étoit neveu, avoient épousé les deux sœurs, mais l'ambition connoît-elle les liens du sang, & respecte-t-elle le mérite? Bacon irrité du mauvais procédé de son parent, exhala des plaintes ameres contre lui, & lui reprocha ouvertement & avec indignation de chercher à perdre en secret un homme qu'il feignoit en public vouloir servir; il fut même plusieurs fois sur le point de tout abandonner, & de se retirer en quelque pays étranger, pour y cacher sa honte & son ressentiment. Le Comte d'Essex voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir de la Cour pour son ami, & craignant de s'exposer de nouveau à l'affront d'un refus, le dédommagea de son propre bien, & lui donna sa maison de Twithenam & sa terre de Paradis, si nous en croyons Bushel; il est constant du moins que la donation étoit très-considérable, & Bacon avoue lui-même dans son Apologie, qu'il vendit pour le prix de dix-huit cens livres sterling & bien

au-dessous de leur valeur les terres dont le Comte d'Essex l'avoit gratifié. Une telle générosité, accompagnée de toutes les belles manieres & de ces distinctions flatteuses, dont une ame sensible & délicate est encore plus touchée que du bienfait même, eût gravé profondément dans le cœur d'un honnête homme les sentimens les plus vifs d'une reconnoissance éternelle, & d'un attachement inviolable pour son Bienfaicteur : que pouvons-nous donc penser de Bacon & de son caractere, lorsque nous le voyons, après le triste sort de ce Seigneur infortuné, publier à la face de toute l'Angleterre le détail des trahisons de Robert Comte d'Essex? Cet infâme procédé lui attira dans le temps la haine de tout le public, & la honte de cette action vit encore aujourd'hui dans plusieurs Historiens, qui reprochent à sa mémoire la noirceur de son ingratitude.

Elizabeth avoit comblé le jeune d'Essex d'honneurs & de dignités, elle l'a-

voit fait Comte Maréchal d'Angleterre, & lui donnoit chaque jour de nouvelles marques d'estime & de considération. Toute cette faveur ne fit qu'aigrir & enflammer la rage de ses ennemis, ils étoient puissans & bien unis entr'eux, & toutefois ils n'oserent l'entreprendre à découvert; pour assouvir leur haine & le perdre plus sûrement, ils eurent recours à des menées sourdes & à des intrigues secrettes contre lesquelles le caractere ouvert du Comte, sans méfiance & sans précaution, ne lui fournissoit point de défense; & pour dire la vérité, son humeur impérieuse qu'il ne pouvoit maîtriser, servit les complots de ses ennemis; il se laissoit souvent emporter à des manieres injurieuses & pleines de mépris pour ceux qui n'étoient pas de son sentiment, ou qui traversoient ses desseins. Un jour même dans une dispute qu'il eut avec la Reine, il perdit le respect; & lui manqua jusqu'à la quitter brusquement & lui tourner le dos d'une façon outra-

geuſe & mépriſante : Elizabeth outrée de cette inſolence, oubliant la modeſtie de ſon ſexe, & la dignité de ſon rang, lui donna un ſoufflet ; le Comte de ſon côté par une violence encore moins excuſable, porta la main ſur ſon épée, geſte d'un furieux contre une femme qui étoit ſa Souveraine. Cette ſcene honteuſe fut la premiere cauſe de tous les malheurs du Comte; en vain la Reine le combla de nouvelles faveurs, en vain elle lui pardonna l'inſulte qu'il lui avoit faite, & lui donna des preuves d'une entiere confiance, le Comte ne put jamais oublier l'affront qu'il prétendoit avoir reçu d'elle. Peu de temps après cette aventure, la Reine l'envoya Vice-Roi en Irlande avec une commiſſion illimitée; ſa conduite dans ce pays n'a pas évité les reproches, & les Hiſtoriens remarquent comme une démarche qu'on ne peut juſtifier, une conférence particuliere qu'il eut avec le chef des rebelles, & le traité qu'il fit avec lui. Son retour

précipité en Angleterre fut une désobéissance formelle aux ordres qu'il avoit; selon Osborn, le Comte fut engagé à cette derniere faute, trompé par un artifice de Cécil. Celui-ci toujours occupé du soin de perdre son ennemi, après avoir prévenu la Reine & réveillé ses soupçons, arrêta dans le Port tous les vaisseaux qui se préparoient à aller en Irlande, & en fit partir un seul, avec ordre à l'équipage de répandre dans ce Royaume la fausse nouvelle de la mort de la Reine. Le Comte abusé par cette feinte, fit voile aussitôt pour l'Angleterre, accompagné seulement d'un petit nombre de personnes; la Reine le reçut sans émotion, ne lui témoigna ni satisfaction ni mécontentement de son retour; elle lui ordonna néanmoins de garder la prison dans sa maison, & chargea la Chambre Etoilée d'examiner sa conduite. Ce traitement, quoique doux & modéré, excita les plaintes du peuple, dont le Comte étoit l'idole; & ses en-

nemis attentifs à tout ce qui pouvoit servir leur jalousie & leur mauvaise volonté, représenterent aussi-tôt à la Reine que l'attachement déraisonnable que le peuple montroit en cette occasion pour un coupable, étoit d'une dangereuse conséquence pour l'Etat & pour son autorité.

Ainsi cette affection populaire, que le Comte avoit recherchée avec tant de soins, & sur laquelle il comptoit beaucoup, ne fit que presser sa ruine; il fut jugé par le Conseil & condamné à perdre sa place de Conseiller, & ses emplois de Comte Maréchal & de grand Ecuyer, & à demeurer en prison tant qu'il plairoit à Sa Majesté. La Reine contente d'avoir humilié son orgueil, oublia toute sa colere, & ne voulut point souffrir que l'Arrêt fût porté sur les registres; elle le continua même dans la Charge de Grand-Ecuyer, & lui rendit la liberté, après avoir tiré de lui une promesse de se soumettre à tout ce qu'elle jugeroit à propos, l'a-

vertiſſant en même-temps qu'il étoit priſonnier ſur ſa parole. Le repentir apparent du Comte fut de peu de durée; ayant fait à la Reine une demande véritablement indiſcrette, le dépit qu'il eut de ſe voir refuſé, le fit ſortir du pays, & il s'abandonna de nouveau à toute la violence de ſon humeur, ou plutôt aux pernicieux conſeils de ſes créatures; & dans le vrai, la confiance & la préſomption que lui donnoit une ſuite non interrompue de ſuccès, augmentées encore par les ſuggeſtions intéreſſées de ceux qui dépendoient de lui, ſembloient lui avoir tourné la tête : car depuis ce moment toutes ſes actions furent des actes de folie & de déſeſpoir : avec un petit nombre d'amis, tous d'états différens & qui ne ſe connoiſſoient pas entre eux, il entreprit de ſe rendre maître du Palais, de ſe ſaiſir de la perſonne de la Reine, & d'éloigner d'auprès d'elle tous ceux qu'il croyoit ſes ennemis. Jamais on ne vit conſpiration ſi

mal concertée, ni conduite avec auſſi peu d'apparence de ſuccès. La Cour fut avertie dans le moment, & auſſitôt la maiſon du Comte inveſtie, lui & ſes amis arrêtés, ſans qu'il penſât à faire la moindre réſiſtance. Car au milieu de ſa révolte, il ne ſe doutoit pas encore qu'il fût un rebelle. Le détail de ſon procès n'eſt pas de mon ſujet.

Le ſieur Edouard Coke, Procureur Général, & François Bacon, Conſeiller du Conſeil de la Reine, furent chargés de l'inſtruction. Le crime fut prouvé par une foule de témoins, & la Chambre des Pairs d'une voix unanime, le déclara coupable. Dès qu'il fut jugé, indifférent pour la vie & la mort, il ne parut ni deſirer l'une, ni craindre l'autre; la Reine ſembloit encore irréſolue, & même plus portée vers la douceur; mais enfin comme il ne fit rien pour lui-même, elle laiſſa les choſes aller leur cours, & il mourut avec toute la piété d'un Chrétien, & tout

le courage d'un Héros. Il ne faut pas laiſſer ignorer à la poſtérité l'infame procédé de Coke, qui accabla ce malheureux Seigneur, dans les derniers momens de ſa vie, de paroles dures & de railleries inſultantes, qui en faiſant mépriſer ſon talent, inſpirerent de l'horreur pour l'uſage qu'il en faiſoit; Bacon ſe conduiſit avec modération & avec bienſéance.

La mort ignominieuſe & prématurée de ce jeune Seigneur, qui périt ſur un échaffaut dans la fleur de ſon âge, excita une compaſſion univerſelle, & tous murmuroient hautement du ſort funeſte qu'on lui avoit fait ſubir : la douleur du peuple s'exhala en réflexions également hardies & injurieuſes au parti qui prévaloit alors à la Cour ; la Reine elle-même ne fut point épargnée, & le Gouvernement crut qu'il étoit néceſſaire de juſtifier à la Nation, par un écrit public, la conduite que l'on avoit tenue dans cette affaire. Bacon déja très-eſtimé par ſes talens, &

connu pour un excellent Ecrivain, eut ordre de travailler à cet ouvrage. Quelques-uns ont dit que la malice de ſes ennemis lui avoit fait donner cet emploi, pour écarter de deſſus leurs têtes la haine de la Nation, & la faire toute retomber ſur un ſeul homme, que l'on ſavoit avoir été l'ami du Comte d'Eſſex, & qu'ils ſe promettoient de perdre infailliblement dans l'eſtime publique, en le chargeant d'une commiſſion ſi odieuſe en ſa perſonne : s'il eſt vrai que ce fût leur intention, ils ne réuſſirent que trop bien ; Bacon ſouleva contre lui tous les eſprits par cet ouvrage, & jamais homme ne fut ni plus univerſellement blâmé, ni plus long-temps haï. On lui reprochoit en toute occaſion, qu'il cherchoit à diffamer la mémoire de ſon Bienfaiteur; lui qui étoit plus obligé que perſonne à pleurer ſa perte & ſes malheurs : ſa vie fut même en péril, & l'indignation publique lui fit courir plus d'une fois le danger d'être aſſaſſiné. C'eſt alors

qu'il publia ſon Apologie que l'on peut voir dans ſes Œuvres, ouvrage fort long, travaillé avec beaucoup de ſoin, & qui n'eſt pas toutefois ſatisfaiſant dans toutes ſes parties. Je veux croire que Bacon, puiſqu'il le dit, n'a jamais rendu de mauvais offices au Comte d'Eſſex auprès de la Reine, quoiqu'elle-même paroiſſe avoir inſinué le contraire; je veux croire que pendant le temps de leur liaiſon, Bacon n'a donné au Comte que des conſeils utiles & ſinceres, qu'il s'eſt employé vivement, qu'il a fait même les derniers efforts pour ſauver ce jeune Seigneur, & cela ſans aucun intérêt, & ſans autre motif que celui de l'amitié; quand on conviendroit de tout ce qu'il allégue pour ſa juſtification, il reſte toujours quelques taches ſur ſon caractere, & il n'eſt pas poſſible de le laver de tout reproche en cette rencontre.

Le Comte d'Eſſex avoit mérité le ſort qu'il éprouva, mais enfin ſa mort avoit ſatisfait à la Juſtice; l'Etat & la Patrie

n'avoient plus rien à redouter de ses desseins ni de ses partisans. La Déclaration que le ministere vouloit publier à ce sujet, n'avoit d'autre but que d'arrêter les plaintes & les clameurs de la multitude; mais quoique les choses contenues dans cette Déclaration fussent vraies, ce n'étoit pas à Bacon à écrire & à publier de telles vérités. Il devoit tout à l'amitié du Comte, qui de tout temps l'avoit obligé avec une générosité sans exemple. Dans tout autre que Bacon, cette action pouvoit n'être pas blâmable; chez lui elle ne peut s'excuser, & c'est l'ingratitude la plus lâche & la plus marquée. Lorsque sous le regne suivant on fit le procès au Comte de Sommerset, le Sieur Henri Yelverton qui devoit à ce Comte sa place de Solliciteur Général, refusa, au hazard de déplaire au Roi & au favori, d'employer son ministere contre celui à qui il en étoit redevable : si c'est un procédé noble & généreux, de la part d'un homme qui pouvoit du

moins trouver dans le devoir de ſa Charge, le prétexte d'être ingrat ; quel nom donner à la complaiſance toute volontaire que Bacon eut pour les Miniſtres en cette occaſion ? S'il n'eût accepté cette tache odieuſe, croit-on que dans ce grand nombre de gens de loi, ambitieux & vendus à la Cour, elle n'en eût pas trouvé plus d'un diſpoſé à faire ce qu'elle déſiroit ; & alors les ennemis même de Bacon lui auroient tenu compte de ſon refus : en un mot, l'ouvrage qu'on lui impoſoit, n'étoit pas d'une importance eſſentielle pour l'Etat, & en s'y prêtant il violoit les obligations les plus ſacrées parmi les hommes, l'amitié & la reconnoiſſance.

Elizabeth ne ſurvécut pas long-temps à ſon favori, elle mourut l'année ſuivante le 24 Mars 1603 comblée de jours & d'honneurs. Si nous en croyons Oſborn, les remords & les regrets qu'elle eut de la mort du Comte, la ſuivirent juſqu'au tombeau. Elle avoit conſervé pendant tout le cours d'un regne très-

long, l'amour & la vénération de son peuple, qu'elle s'étoit si justement acquis par la sagesse & le bonheur de son administration; peu de Souverains jouissent de cette gloire & de cette félicité. Jacques VI Roi d'Ecosse lui succéda; sous ce nouveau regne, Bacon s'éleva par degrés à la premiere Magistrature de l'Etat.

Jacques VI né parmi les troubles & les émotions civiles, fut le Prince le moins guerrier que l'on eût jamais vû. A sa naissance son Royaume déchiré par les factions, étoit en proie à deux partis, dont l'un tenoit pour lui, & l'autre épousoit les intérêts de sa mere: Lorsqu'il eut pris les rênes de l'Etat, il se laissa lui-même gouverner par ceux qui l'approchoient; dominé tantôt par une cabale, & tantôt par l'autre, s'il se trouvoit un moment libre & débarrassé de l'une & de l'autre, semblable à un enfant échappé, qui n'est plus sous l'œil de son maître, il oublioit tous ses déplaisirs, & se livroit à ses amusemens

favoris, la chaſſe & le jeu, comme ſi ſon Royaume eût été dans une tranquillité profonde. Il avoit un goût invincible & une paſſion étonnante pour les favoris. Le premier, qui fut auſſi le pire, ſe nommoit Stuart, depuis Comte d'Arran, homme chargé de vices, qu'il ne rachetoit par aucune vertu publique ni privée ; inſolent, avide & cruel, ſe faiſant un jeu des obligations les plus ſaintes, ne connoiſſant aucune eſpece de vertu, & regardant tous les gens de bien comme ſes ennemis ; non content d'éloigner ſon Maître de l'application aux affaires, il amuſoit & corrompoit ſa jeuneſſe par toutes ſortes de débauches. La meilleure partie de la Nobleſſe fit ſouvent au Roi des remontrances, contre le pouvoir & le crédit de cet homme dangereux ; Jacques reconnut la juſtice de leurs repréſentations, juſqu'à éloigner pluſieurs fois ſon favori, qui revenoit toujours avec plus d'empire qu'auparavant. Enfin un reſſentiment particulier en délivra le public, il

fut tué par une main qui vengeoit la mort du Comte de Morton, à laquelle il avoit contribué.

Jacques haïſſoit l'Egliſe d'Ecoſſe, & confirma ſes privileges. Il déclara que les Lords qui l'avoient délivré de la tyrannie d'Arran & de Lénox, lui avoient rendu ſervice; il les en remercia, & cependant il les bannit dans la ſuite pour cette même raiſon, & voulut confiſquer leurs biens. Lorſque ces Lords ſe furent rendus maîtres une ſeconde fois de ſa perſonne, il les déclara tous coupables de trahiſon, & leur pardonna.

Elizabeth qui connoiſſoit bien le génie du Roi d'Ecoſſe, lui envoya en 1585 un Ambaſſadeur pour détourner ſon mariage avec la Princeſſe de Dannemark, & lui inſpirer des ſentimens plus conformes aux intérêts de l'Angleterre. L'Ambaſſadeur, qui ſe nommoit M. Wotton, homme adroit & intriguant, avoit appris par une longue habitude à ſe rendre propres toutes ſortes de caractères; il ſavoit ſe couvrir, avec

une aiſance qui éloignoit tout ſoupçon d'affectation, de toutes les formes qu'il jugeoit les plus capables de faire réuſſir les projets de ſes Maîtres. A l'âge de 21 ans il avoit été envoyé en France, pour ſonder les intentions de cette Cour; & le fameux Connétable de Montmorenci, Miniſtre vieilli dans l'étude des hommes & de leur fauſſeté, avoit été la dupe du jeune Ambaſſadeur. Wotton, lorſque la Reine l'envoya en Ecoſſe, avoit joint à ſon talent naturel une expérience de trente années. Il ne mit pas beaucoup de temps à ſubjuguer le Roi, & à ſe rendre maître de ſon eſprit & de ſon humeur ; il l'accompagnoit dans ſes promenades, entroit dans tous ſes caprices, & approuvant toutes ſes paſſions d'un air qui ſembloit naturel & vrai, il traitoit les affaires de jeu, & l'amuſoit par des recits plaiſans, & par le goût des modes & des folies étrangeres; bientôt le Roi ne vit plus que par ſes yeux ; ſes plus fideles ſujets & ſes plus anciens ſerviteurs, qui

l'avoient même averti de ſe garder des ruſes de cet étranger, étoient bien ou mal venus de lui, ſelon que Wotton le lui dictoit. La confiance ou l'aveuglement du Roi furent tels, que Wotton lui perſuada ſérieuſement que le Roi de Danemark deſcendoit d'une famille de Marchands, & que l'alliance que Jacques ſongeoit à faire avec lui, étoit au-deſſous de la dignité d'un Roi d'Ecoſſe.

Tel étoit le Prince qui montoit ſur le trône qu'Elizabeth avoit rempli avec tant de capacité & de réputation. Les nations étrangeres, & ſur-tout Henri IV Roi de France, redoutoient extrêmement l'union des deux Couronnes ſur la tête d'un même Souverain. L'Angleterre qui toute ſeule s'étoit fait craindre long-tems au dehors, accrue d'un nouveau Royaume, devenoit plus formidable ; l'alliance de Jacques avec le plus puiſſant Monarque du Nord, & ſes liaiſons avec la Maiſon de Lorraine, qui depuis peu avoit bouleverſé toute la

France,

France, rendoient ces craintes raisonnables & bien fondées ; mais la conduite de Jacques dissipa bientôt toutes ces frayeurs, & l'Europe ne tarda pas à s'appercevoir que la puissance du Roi d'Angleterre ne seroit jamais redoutable que pour son Peuple. A son arrivée en Angleterre, il prodigua les honneurs & les dignités avec si peu de discernement, que c'étoit une marque de distinction que de n'en avoir pas. Le public fut étourdi de tant d'hommes nouveaux, & l'on vit des affiches qui promettoient pour le soulagement des mémoires courtes, une liste fidele de toute la Noblesse.

Bacon qui s'étoit hâté de rendre hommage au nouveau Roi, & de lui faire sa cour, en reçut le titre de Chevalier. Il nous a laissé du Roi le portrait suivant, assez fortement touché, du moins pour les traits les plus frappans. » Son » langage, dit-il, est doux & coulant, » dans le dialecte de son pays ; en af- » faires il parle briévement, en con-

» verſation ſon diſcours eſt moins concis. Il affecte d'être populaire, non par ſes manieres qui ne le ſont point; mais en favoriſant ceux qu'il ſait être agréables au peuple. On lui reproche de n'être pas aſſez réſervé à accorder ſes bonnes graces; il ſe montre volontiers en public, mais quoiqu'il paroiſſe d'un accès facile, il ne donne pas aiſément audience. Pour parvenir à la réunion des deux Royaumes qu'il deſiroit paſſionnément, il prit les moyens que ſon impatience lui ſuggéra; & que la ſaine politique condamnoit; auſſi ne put-il en venir à bout ».

En 1605 Bacon publia ſon Traité, *du progrès & de l'avancement des Sciences;* cet Ouvrage qu'il avoit long-temps médité, lui attira l'eſtime de ſes compatriotes, & lui procura l'avantage de ſe faire connoître plus particuliérement du Roi. Dans ce Traité, dont le deſſein eſt auſſi neuf que l'exécution en eſt heureuſe, l'Auteur ſe propoſe principale-

ment d'examiner avec ſoin l'état & le degré de connoiſſances où étoit de ſon temps le monde intellectuel, quelles ſont les parties de ce monde qui avant lui ont été cultivées ſans ſuccès, quelles ſont celles qui ont été négligées, ou tout-à-fait inconnues, enfin quelles méthodes peuvent conduire à des découvertes nouvelles, & par quels moyens on peut perfectionner les connoiſſances déja acquiſes. C'étoit ſans doute rendre un grand ſervice aux hommes, que de leur apprendre en quoi ils ſe trompoient depuis tant de ſiécles, ce qui leur manquoit, & de leur indiquer des méthodes générales pour ſe corriger de leurs erreurs, pour perfectionner leurs connoiſſances, & pour acquérir celles qu'ils n'avoient pas.

Cet Ouvrage fut d'abord publié en Anglois, mais l'Auteur, pour le rendre plus univerſellement utile, le donna à traduire en Latin au Docteur Playfer de Cambridge. Playfer, qui n'étoit qu'un Grammairien fort exact, & gâté même

par l'envie de phraſer, naturelle aux gens de Collége, s'attacha à écrire en langage pur & d'un ſtyle arrondi & périodique, bien plus qu'à rendre dans toute ſa force le véritable ſens de ſon Auteur. Bacon, après avoir vu un ou deux eſſais de ſa façon, ne l'encouragea point à pourſuivre, & lui-même, lorſqu'il fut retiré de la Cour, revit ſon ouvrage, le corrigea, & l'augmenta de beaucoup, & avec l'aide de quelques amis le traduiſit en langue latine ; c'eſt l'édition de 1623 de la premiere partie du grand ouvrage intitulé, *Le renouvellement des Sciences.*

J'ai déja fait obſerver que Cécil, qui fut depuis le Comte de Saliſbury, s'étoit oppoſé ſous le regne d'Elizabeth, à l'avancement & à la fortune de Bacon. Sous le regne de Jacques, il paroit avoir tenu la même conduite, juſqu'à ce qu'enfin il eût gagné la confiance & les bonnes graces du Roi, au point de ne plus craindre de rival. Cécil ne fut pas le ſeul, ni le plus dangereux ennemi de

Bacon; le ſieur Edouard Coke, qui avec de grands talens avoit de grands défauts, homme de loi ainſi que Bacon, fut ſon ennemi perſonnel; tous deux couroient la même carriere, & chacun d'eux illuſtre par des mérites différens, prétendoient ſe faire admirer par le talent même qui faiſoit le mérite principal de ſon adverſaire. Cette foibleſſe mutuelle, trop commune aux plus grands hommes, les rendit ennemis l'un de l'autre, & leur haine, pour n'avoir aucun fondement raiſonnable, n'en dura que plus long-temps, & ne finit qu'avec leur vie. Coke, le plus grand Juriſconſulte de ſon ſiécle, étoit jaloux de la réputation que Bacon s'étoit acquiſe par l'étendue & la variété de ſes connoiſſances. Bacon ne l'étoit pas moins de la célébrité de Coke dans ſa profeſſion, & de la ſupériorité que tout le monde lui accordoit en cette partie. Il eſt vrai que Coke très-ignorant d'ailleurs, ne ſavoit que la loi, & ſi Bacon ne l'égala, ou même ne le ſurpaſſa pas dans

cette connoiſſance, il faut l'attribuer à l'élévation de ſon génie, qui embraſſant de plus grandes vues, dédaigna de ſe confiner dans les bornes étroites d'une ſeule étude. L'univerſalité du ſavoir moins propre peut-être à rendre un nom célébre dans un genre de ſcience, a du moins cet avantage plus conſidérable, d'étendre l'entendement, & d'éclairer l'eſprit de tous les côtés. Comme nous trouverons plus d'une fois le Sieur Coke en rivalité avec Bacon, & que nous aurons plus d'une occaſion de parler de lui, qu'il nous ſoit permis de donner ici une idée de ſon caractere & de ſes mœurs.

Offenſant juſqu'à l'invective dans ſes plaidoiries, il inſultoit aux miſérables, & s'abandonnoit avec indécence à des railleries piquantes, qui tenoient de la rage & de l'acharnement contre des malheureux, dont l'état préſent, quand ils ſeroient coupables, inſpire toujours une ſorte de compaſſion : nous en avons vû un exemple dans le procès du Comte

d'Eſſex ; il ſe conduiſit de même dans celui du Sieur Watter Raleigh, & s'emporta contre ce grand homme avec toute l'amertume & toute la cruauté imaginable. Je voudrois pouvoir me diſpenſer de dire que cette aigreur & cette intempérance de langue, avoient leur ſource dans ſon mauvais cœur. Plus familiariſé avec les livres qu'avec les hommes, il ne ſe trouvoit gueres que vis-à-vis des gens ſur leſquels il avoit autorité, & à qui il pouvoit faire la loi ; ce défaut d'uſage du monde, rendoit ſa converſation monotone & ſemblable à une lecture. Faute de vivre en ſociété, il tomboit dans de fréquentes répétitions d'hiſtoires triviales & ſurannées, qu'il croyoit neuves & intéreſſantes. Quoiqu'il voulût être railleur, la plaiſanterie n'étoit point du tout ſon talent. Son eſprit très-ordinaire, toujours groſſier & pédant, manquoit ſouvent de juſteſſe. Il avoit amaſſé de gros biens dans ſa profeſſion, & avoit fait des mariages avantageux ; cependant il étoit d'une avarice ſordi-

de, maître de maiſon dur & ſerré, propriétaire avide & voiſin dangereux, inſolent dans la proſpérité, bas & rampant dans l'adverſité, ſoûtenant mal l'une & l'autre fortune, il montroit dans l'une & dans l'autre la même foibleſſe d'eſprit. Je n'en rapporterai ici qu'un exemple entre pluſieurs que je pourrois citer.

Lorſqu'il étoit en faveur, il avoit refuſé ſa fille à Villiers, frere de Buckingham; lorſqu'il ſe vit diſgracié, il rechercha ce même Villiers avec autant de crainte & de baſſeſſe, qu'il lui avoit auparavant témoigné de hauteur & de mépris. Sa profonde connoiſſance des loix a été avouée & reconnue univerſellement; Bacon bien capable d'en juger & ſon ennemi, lui rend ſur ce point un témoignage non ſuſpect. Il fut nommé en 1606, chef de la Juſtice des Plaidoyers communs, & en 1613, chef de Juſtice du banc du Roi. Dans cette derniere place, il ſe montra integre & incorruptible, il avoit ſouvent ce mot à

la bouche, qu'un Juge ne doit ni recevoir, ni donner la moindre chose. Dans la fameuse affaire qui regardoit les Bénéfices en commande, il se conduisit avec la droiture & la fermeté d'un homme persuadé que les caresses ou les menaces ne doivent ni séduire l'intégrité, ni ébranler le courage d'un Juge qui mérite de l'être. Vers les derniers temps de sa vie, il eut des débats à soutenir dans le Parlement, & fut souvent aux prises avec différens partis : il défendit courageusement les libertés de son pays contre les entreprises de Jacques & de Charles son successeur, qui tendoient au pouvoir arbitraire. Il mourut sous le regne de ce dernier, âgé de 86 ans.

Enfin Bacon après bien des instances réitérées, après bien des prieres & plusieurs lettres écrites au Comte de Salisbury, au Chancelier Egerton & au Roi lui-même, obtint en 1607 la place de Solliciteur Général qu'il attendoit depuis si long-temps, & qu'il desiroit avec tant d'ardeur. C'est une remarque non moins

inſtructive que mortifiante, pour tous les hommes de mérite qui ſe laiſſent dominer par l'ambition, de voir que Bacon, dont les talens ſupérieurs étoient reconnus de tout le monde, n'ait jamais été pourvu par la Cour d'aucun emploi, qu'à force de ſoins & de complaiſance envers les Miniſtres & les favoris.

Jacques, dès les premiers jours de ſon regne, avoit témoigné un extrême deſir de faire l'union des Royaumes d'Ecoſſe & d'Angleterre, mais ſa partialité trop marquée & mal fondée pour l'Ecoſſe, qu'il vouloit égaler en tout à l'Angleterre, fit naître des obſtacles à ſon projet, & le fit enfin avorter. Bacon ſe ſervit de tout ſon eſprit, & déploya toute ſon éloquence, pour faire goûter le projet du Roi à la Chambre des Communes; mais il n'y put réuſſir : le Parlement rejettoit la réunion, à proportion que la Cour paroiſſoit la déſirer. Les Pairs étoient alarmés de la conduite de leur nouveau Souverain : ils voyoient le Roi naturellement porté à

ſa profuſion, & toujours eſclave des favoris, honorer de ſa confiance ceux de ſes ſujets qui en étoient les moins dignes, ils s'apperçurent qu'il ſoutenoit déja de tout ſon pouvoir des maximes de gouvernement deſtructives de toute liberté, & incompatibles avec la conſtitution de l'Etat; toutes ces choſes effrayoient les hommes qui pénétroient ce qui devoit arriver dans la ſuite, & malheureuſement leurs frayeurs ne furent que trop bien juſtifiées. En effet dès-lors & depuis ce temps-là, les fineſſes de Jacques, qu'il appelloit politique, ne produiſirent d'autre effet que de dégoûter & d'aliéner ſon peuple, & de le déshonorer lui-même & la nation aux yeux des étrangers. Son regne ſe paſſa en ambaſſades & en négociations inutiles & diſpendieuſes; ce fut le regne des favoris, des impoſitions arbitraires qu'ils ſavent ſi bien appuyer, des Edits & Déclarations, enfin des amuſemens puériles & frivoles. Dans le ſein des bagatelles qui occupoient la Cour, nâqui-

rent l'adulation & la flatterie ; cette ancienne ſimplicité dans les manieres, compagne inſéparable de la grandeur d'ame, cette mâle franchiſe, & cette noble liberté d'écrire & de parler, qui ne ſe rencontrent jamais avec la ſervitude, s'évanouirent preſque entiérement. On vit ſuccéder à leur place, le langage lâche & efféminé de la baſſeſſe & de l'eſclavage, qui devint bientôt celui du peuple & de la Cour, des Magiſtrats & du Clergé. Jacques s'entendoit donner tous les jours, les noms de divin & de ſacré, titres impies & faſtueux ; plus propres à décéler la foibleſſe de la nature humaine, qu'à relever ſon excellence ; mais qu'il étoit du dernier ridicule de donner à un Prince qui n'avoit aucune qualité Royale. Il ne ſut point gouverner ſon peuple dans la paix, & ſon averſion pour la guerre étoit une lâcheté de tempérament qu'il ne pouvoit dompter : il paroîtra ſans doute bien ſurprenant qu'un Roi de ce caractere, ait oſé traiter ſes Parlemens avec plus

de hauteur & de fierté qu'aucun de ses prédécesseurs n'eût jamais fait ; mais il avoit entendu dire que son Royaume étoit inépuisable, & qu'un Roi d'Angleterre pouvoit tout oser ; sa conduite fait bien voir qu'il étoit persuadé de ces maximes, & qu'il les entendoit à la lettre. Cependant, puisqu'il n'y a point d'inconséquences réelles dans les hommes, on peut dire que comme le lâche & le timide parlent plus haut, en certaines occasions, que le véritable brave ; Jacques affecta de se montrer redoutable à ses sujets, afin qu'ils ne découvrissent point sa foiblesse, & la crainte qu'il sentoit lui-même sur le trône.

Jacques qui n'avoit pu réussir dans la grande affaire de l'union des deux Royaumes, trouva ses Juges dans une entreprise à peu près de même nature, plus soumis & plus complaisans que le Sénat de la nation. Je veux parler de la naturalité accordée aux Ecossois nés depuis l'avénement du Roi au trône d'Angleterre ; Bacon avoit long-temps plaidé

la cause des Ecossois, & le Sieur Coke la jugea suivant les intentions de la Cour. L'affaire n'est plus d'aucune importance aujourd'hui, & ne mérite pas que l'on s'y arrête : mais il est bon de faire remarquer au lecteur une assertion assez singuliere de Bacon à ce sujet : il dit que les Monarchies n'ont pas le même fondement & le même principe que les autres sortes de Gouvernemens. Ceux-ci, dit-il, ne subsistent qu'en vertu d'une loi & d'une convention antérieure, mais la soumission due aux Monarques est de droit naturel.

Bacon publia en 1610 son Traité du Jugement des Anciens, c'est une explication de leur mythologie. Cet ouvrage, comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, porte l'empreinte & le caractere d'un génie original & créateur. Evitant de marcher sur les traces de ceux qui l'ont précédé ; gens, comme il le dit lui-même, d'une érudition ordinaire & commune, il se fraye un chemin nouveau ; & s'enfonce seul & sans

guide dans les plus profondes retraites de cette région obſcure & enveloppée de ténébres. Ce ſujet ſi peu connu, & tant de fois traité, prend une forme toute neuve entre ſes mains. Au reſte ſi l'on trouve quelque peine à ſe perſuader que les anciens ayent eu le deſſein de cacher ſous le voile de leurs fables tous les ſens, phyſique, moral ou politique que Bacon a cru y découvrir, on conviendra du moins que, s'il s'eſt trompé, il n'eſt pas donné à tout le monde de ſe tromper de cette maniere, & qu'il falloit une pénétration peu commune; pour trouver par la ſeule voie de la conjecture, des erreurs, s'il faut les nommer ainſi, ſoutenues d'autant de vraiſemblance & de probabilité. Et quand on pourroit révoquer en doute ſi les anciens ont eu véritablement les vues qu'il leur prête, & s'ils ont été auſſi intelligens qu'il les ſuppoſe, on ne pourroit refuſer ſon admiration à la ſagacité d'eſprit, à la profondeur & à la variété des connoiſſances que l'Auteur fait paroître dans cet eſſai.

Vers l'année 1613 mourut le Comte de Salisbury, Grand Trésorier, parent de Bacon & son ennemi, qui traversa toujours sa fortune, ainsi que nous l'avons dit. Ce fut un Ministre fertile en expédiens, qui savoit habilement suppléer aux défauts de son Maître & remédier à ses fautes : il connoissoit le caractere de la nation & la constitution du Royaume : fin, adroit, intriguant, il fut plutôt un homme habile qu'un grand homme. Environ trois ans après sa mort, Bacon fut nommé Procureur Général, & succéda dans cette place au Sieur Hobart, promû à celle de Chef de Justice. La Charge de Procureur Général étoit d'un rapport considérable, Bacon dit lui-même dans une de ses lettres au Roi, qu'elle lui valoit 6000 livres sterling par an : son emploi de Greffier de la Chambre Etoilée, lui rapportoit dans le même temps 1600 livres sterling & davantage. Par quelle fatalité un homme si supérieur, avec tant de vertus solides & de qualités brillantes, manqua-

t-il de la bonne conduite, & de cette ſage œconomie que l'on voit communément chez les hommes les plus ordinaires ? Nous verrons dans la ſuite que cette négligence fut pour lui la ſource des plus grands malheurs, puiſqu'elle mit en compromis ſon honneur & ſa réputation : mais Bacon avoit la même foibleſſe que ſon Roi, & ſe laiſſoit maitriſer par ceux qui dépendoient de lui ; & tandis que ſa confiance mal placée ruinoit ſes affaires & diſſipoit ſa fortune, l'Etat auſſi mal gouverné que ſa maiſon, ſouffroit les mêmes maux, mais plus funeſtes & plus fâcheux, parce qu'ils étoient univerſels.

Dès l'année 1611. Jacques avoit donné toute ſon affection à un ſeul favori ; *Car*, jeune Ecoſſois dans la fleur de l'âge, & d'une beauté extraordinaire, parut dans ce temps à la Cour. Il attira bientôt l'attention du Roi & gagna toute ſa tendreſſe. Il étoit ſi ignorant que le Roi fut obligé de prendre lui-même le ſoin de l'inſtruire. C'étoit un ſpectacle

également bizarre & ridicule, de voir le Souverain de trois Royaumes donnant les premieres leçons de la Grammaire à un avanturier, qui devoit bientôt gouverner ces mêmes Royaumes. Les bontés du Roi pour ce jeune homme furent extrêmes, ainſi que ſa paſſion. *Car* devenu Comte de Sommerſet, amaſſa en quatre ou cinq ans des biens immenſes en fonds de terre, outre un mobilier de plus de deux cents mille livres. Toute cette grande fortune étoit en partie la dépouille d'un ancien Miniſtre, honoré ſous le regne d'Elizabeth, alors priſonnier d'Etat dans la Tour de Londres; c'étoit le ſieur Walter Raleigh, homme de bien, digne d'un meilleur ſort, & qui eût ſans doute éprouvé un traitement bien différent, ſi ſon Maître n'eût pas été l'ennemi des vertus & des talens ſupérieurs, parce qu'il les redoutoit. Le Roi employa une mauvaiſe ruſe & une fineſſe honteuſe, pour s'emparer de ſes terres, il en gratifia ſon favori, qui en acceptant un tel don, montra

qu'il n'en étoit pas digne. * Cet homme, que l'hiſtoire ne nomme jamais que pour parler de ſes vices, entretint un commerce ſcandaleux avec la Comteſſe d'Eſſex, lui fit faire divorce avec ſon mari, & forma avec elle le complot d'empoiſonner ſon ami, qui avoit voulu le détourner de cette mauvaiſe action. La mort de Thomas Overbury, la ſcene horrible & ténébreuſe des crimes qui la préparerent, & la part qu'eurent ces deux grands criminels dans cette affreuſe tragédie, ſe liſent dans toutes nos Hiſtoires. Quoique cette ac-

---

* La femme & les enfans de Raleigth implorant à genoux la miſéricorde du Roi, n'en purent tirer d'autre réponſe que ces paroles : Il faut que j'aye ſes terres, il faut que je les aye pour *Car.* Le Prince Henry qui avoit toutes les bonnes qualités qui manquoient au Roi ſon frere, ne ceſſa de le ſolliciter, juſqu'à ce qu'il en eût obtenu la terre de Sherborne, qui appartenoit à Raleigh : ſon deſſein étoit de la lui rendre ; mais la mort trop prompte de ce jeune Prince empêcha l'effet de ſa bonne volonté.

tion abominable demeurât long-temps ensevelie dans le silence, (elle ne fut sue que deux ans après) Sommerset agité par les remords & les reproches de sa conscience, ne pouvoit cacher le trouble de son ame, qui, malgré l'éclat de la faveur & de la fortune, se répandoit sur son visage & dans tout son maintien. Peu à peu il devint négligé dans sa personne & dans ses habits, sa vivacité l'abandonna, & cet homme qui faisoit la joie & les plaisirs de la Cour, ne se montra plus qu'avec un air sombre, inquiet & taciturne. Ce changement dans la personne du favori, changea les sentimens du Roi à son égard. L'amitié de Jacques pour Sommerset, ne devoit pas survivre aux charmes & aux agrémens passagers de la figure qui l'avoient fait naître. Les courtisans que la jalousie & l'intérêt rendent toujours clair-voyans, s'apperçurent aussitôt des nouvelles dispositions du Maître, & hâterent la chûte de l'idole. Heureuse-

ment pour leurs desseins, on vit paroître alors à la Cour un jeune homme que la nature sembloit avoir formé, pour exciter la curiosité de Jacques, & lui faire oublier Sommerset. C'étoit Georges Villiers, cadet d'une bonne maison dans le Comté de Leycestre, si connu depuis sous le nom de Buckingham. On sera sans doute bien-aise de connoître le caractere d'un homme, dont la fortune & la faveur ont une liaison particuliere avec celles de notre Auteur, & causerent enfin sa disgrace.

La mere de Villiers qui n'avoit pas de biens à lui laisser, s'attacha à lui donner une éducation qui pût le mettre en état d'en acquérir. Elle connoissoit la Cour de Jacques, & les talens qu'il y falloit porter pour réussir. Elle cultiva donc avec beaucoup de soin les avantages que son fils avoit reçus de la nature, une belle physionomie, une taille bien proportionnée, une aisance & une certaine grace dans toute sa personne, ces dons naturels embellis encore par

des manieres élégantes, par tous les dehors de la politesse, & sur-tout par le joli talent d'exceller dans les bagatelles, firent bientôt du jeune Villiers, un homme accompli dans tous les arts frivoles & agréables; qui avoient un droit assuré à la faveur de Jacques. Il avoit fini ses voyages, & en étoit revenu plus aimable. Les Comtes de Pembroke & de Bedford, avec quelques autres ennemis secrets de Sommerset, après avoir fait habiller proprement le jeune Villiers, le placerent à la Comédie, dans un endroit où le Roi ne pouvoit manquer de le voir. Jacques fut frappé de sa beauté & de sa bonne mine. Il voulut toutefois cacher quelque temps sa nouvelle passion; il porta même la dissimulation si loin, qu'il fallut que la Reine elle-même le priât de recevoir Villiers dans sa maison. Il croyoit par cette mauvaise ruse tromper le public, & persuader qu'il suivoit en cela l'avis de la Reine, plutôt que sa propre inclination. La Reine fit pourtant diffi-

culté de se prêter à cette intrigue, dont elle prévoyoit toutes les suites; mais enfin vaincue par les importunités de l'Archevêque, elle fit la démarche dont les ennemis de Sommerset avoient besoin pour le perdre, après avoir dit au Prélat que ceux qui se donnoient tant de mouvemens pour faire la fortune de Villiers, seroient les premiers à se ressentir de son ingratitude. Villiers fut d'abord Chevalier, & nommé Gentilhomme de la Chambre du Roi. Parmi la foule des Courtisans qui s'empressoient à l'envi d'offrir leurs services au nouveau favori, Bacon se montra le plus ardent & le plus zélé, il étoit aussi le plus capable de le servir avec honneur, & de lui être utile. Villiers que la fortune n'avoit pas encore eu le temps de corrompre, convaincu de son insuffisance dans les affaires, demanda des conseils à notre Auteur. Nous avons dans ses Œuvres une lettre qu'il lui écrivit alors, avec un jugement & une franchise qui font également honneur à

ſon cœur & à ſon eſprit. Il entre dans un détail exact de toutes les connoiſſances qu'un Miniſtre doit poſſéder, & de la conduite qu'il doit tenir dans le maniement des affaires publiques; cette lettre pourroit fournir les matériaux d'un ouvrage important & conſidérable, qui ſerviroit d'inſtruction aux perſonnes en place, & feroit comme le *palladium du miniſtere;* on voit dans une autre de ſes lettres, au même Villiers, ces paroles remarquables : *Voici le temps*
» où vous devez vous propoſer pour
» unique but de toutes vos actions le
» ſervice du Souverain & le bien de la
» Patrie : les bêtes ſemblent ne vivre
» que pour manger, l'homme eſt né
» pour agir : mais dans le deſſein gé-
» néreux où vous êtes de vous dévouer
» tout entier au public, il eſt une choſe
» importante que je crois devoir prin-
» cipalement vous recommander, c'eſt
» de protéger, & d'encourager de toute
» votre puiſſance les vertus & les talens
» par-tout où ils ſe rencontreront réu-
» nis :

» nis : l'inobſervation de cette maxime » que je n'ai point encore vu pratiquer, » eſt ce qui a toujours cauſé le plus de » vuide dans le ſervice de Sa Majeſté, » & ce qui a le plus retardé le bonheur » public. « Le Favori remercia Bacon de cet excellent avis, & le négligea.

Le Roi tout occupé de ſa nouvelle paſſion, affectoit néanmoins de la cacher, en traitant Sommerſet avec des diſtinctions purement honorables, quoique la mort d'Overbury devenue publique, ſemblât le diſpenſer de ces ménagemens, & les rendît même criminels; mais Jacques naturellement porté à la diſſimulation & à une fineſſe tout-à-fait baſſe, embraſſoit celui qu'il avoit réſolu de perdre, le prioit de revenir bientôt, & cela dans le moment qu'il venoit de donner les ordres pour le faire arrêter. La paſſion de Sommerſet pour la Comteſſe d'Eſſex, fut la ſource de tous ſes malheurs, & elle eut les ſuites les plus funeſtes, car elle ſe termina par l'aſſaſſinat d'un ami, comme nous l'a-

vons déja dit, par ſa propre ruine, & celle de la Comteſſe à qui il avoit vendu par la plus noire perfidie le ſang de cet ami qui lui donnoit un conſeil ſalutaire. Toute cette affaire eſt détaillée dans les informations que notre Auteur fit faire contre ces deux coupables. Ils furent condamnés à mort, mais le Roi leur pardonna, quoiqu'il eût promis avec les imprécations les plus ſolemnelles contre lui-même & contre ſa poſtérité, de ne point laiſſer leur crime impuni.

Pluſieurs Hiſtoriens ont obſervé que la conduite de Sommerſet avant ſon jugement, avoit eu quelque choſe de ſingulier & d'inexplicable, que le Roi de ſon côté avoit paru travaillé d'une inquiétude d'eſprit ſurprenante. Ils avancent que le Comte avoit dit hautement dans ſa priſon, que le Roi n'oſeroit jamais lui faire faire ſon procès : mais d'autres Ecrivains, ou rejettent ce diſcours prétendu du Comte, comme une calomnie inventée par les ennemis du Roi, ou du moins aſſurent que ce fait

n'eſt fondé que ſur un bruit populaire, & ſur une conjecture hazardée avec plus de méchanceté que de vraiſemblance. Cependant ſi on lit avec attention quelques-unes des lettres de notre Auteur, qui étant Procureur-Général alors, a dû avoir une connoiſſance particuliere de cette affaire dont il fit toute l'inſtruction, on ſera perſuadé qu'il y a dans ce qui vient d'être dit, quelque choſe de plus que de ſimples conjectures. Il paroît que les Hiſtoriens n'ont pas conſulté ces lettres de Bacon, où ils auroient trouvé des éclairciſſemens ſur cette affaire : je ferai ici ce qu'ils ont négligé ; & ſi les endroits de ces lettres que je cite, ne mettent pas dans tout leur jour les motifs les plus ſecrets qui réglerent la conduite du Roi & celle du Comte, ils jetteront du moins ſur ce fait plus de lumiere que l'on n'en trouve ailleurs.

Le Roi avoit lui-même choiſi quelques perſonnes pour examiner l'affaire ſecrettement ; il leur avoit marqué les

articles ſur leſquels ils devoient principalement interroger l'accuſé ; de plus ils avoient ordre d'employer les menaces & les promeſſes, en un mot tous les moyens imaginables pour dompter ſon orgueil & ſon obſtination ; de lui déclarer qu'il y avoit plus de preuves qu'il n'en falloit pour le condamner, qu'il n'étoit beſoin ni d'une plus ample inſtruction, ni de ſon aveu, & que toutefois il pouvoit encore eſperer beaucoup des bontés & de la clémence du Roi, s'il ne s'en rendoit pas indigne par une opiniâtreté mal entendue.

Bacon l'un de ceux que le Roi avoit choiſis pour examiner Sommerſet, dit dans une de ſes lettres qu'il affecta un maintien ſage & modeſte qui ne lui étoit pas ordinaire : dans une autre lettre on lit ces paroles remarquables : » Le Roi a parfaitement bien imaginé » ce petit adouciſſement, qu'il faudra » laiſſer entrevoir au Comte la veille » de ſon jugement. Je voudrois ſeulement que l'eſpérance dont on doit

» le flatter, fût un peu plus étendue :
» car si l'on ne lui promet que la sû-
» reté de la vie, ce n'est pas assez pour
» vaincre un caractere inflexible & vio-
» lent. « Il falloit que toutes ces me-
nées se fissent avec beaucoup de pré-
caution & de secret, puisque les Avo-
cats chargés de cette affaire, ignoroient
eux-mêmes de quelle façon le Roi vou-
loit que l'on s'y conduisît.

Bacon pour ne leur pas laisser voir qu'il avoit de plus secrettes instructions, leur fit envoyer par la Cour quelques indications générales de la conduite qu'ils devoient tenir. On voit assez par tous ces arrangemens, que Jacques n'étoit pas en repos sur l'événement de l'affaire, & sur la maniere dont l'accusé se comporteroit : mais on ne voit pas trop sur quoi étoit fondée cette inquiétude. Son amitié pour Sommerset étoit éteinte, & d'autre part l'honneur & la justice ne lui permettoient pas de soustraire à la sévérité des loix un homme coupable du plus grand crime. Que le

Comte s'obſtinât à ne point répondre, ou à dénier ; dès que le crime étoit prouvé, que pouvoit-on imputer au Roi ? Pourquoi donc recourir à cette pratique ténébreuſe & cachée ? Que ſignifient toutes ces ruſes, tous ces artifices de la part des Juges, pour engager un accuſé à ſe ſoumettre à l'inſtruction, à s'y comporter avec modération & ſans hauteur, & à s'avouer lui-même coupable : il y a plus, le Roi commanda à ſon Procureur Général de lui détailler par écrit tous les cas poſſibles du Procès, & ſon ſentiment ſur chacun d'eux, afin qu'il ne pût arriver de ſurpriſe, & qu'à force de bonnes précautions on parvint ſûrement à la déciſion ; ou que s'il ſurvenoit quelqu'inconvénient, on eût le remede préparé d'avance. Bacon envoya au Roi l'écrit qu'il demandoit, & le Roi y ajouta de ſa main pluſieurs obſervations. Je ne citerai qu'un endroit de cet écrit, avec la remarque que le Roi mit en marge. » L'eſpérance, dit

» Bacon, que l'on donnera au Comte
» d'obtenir ſon pardon de la bonté du
» Roi, doit être reſtreinte à cette limi-
» tation, qu'il ne s'en rendra pas indi-
» gne par une conduite hautaine à la
» Barre de la Cour. C'eſt ſur-tout,
» ajoûte le Roi ſur cet article, le dan-
» ger qu'il faut prévoir & éviter, de
» peur que Sommerſet aveuglé par ſa
» fierté naturelle, ne tombe dans des
» fautes que je ne pourrois lui pardon-
» ner, & qu'alors il ne ſemble que je
» le punis plutôt par un eſprit de ven-
» geance, que de juſtice. » Mais cette crainte étoit fauſſe & ſans prétexte. Sommerſet n'étoit coupable d'aucune offenſe envers le Roi ; il étoit pourſuivi par la Juſtice pour l'aſſaſſinat d'un particulier ; quelle eſt donc cette conduite hautaine que l'on appréhende ſi fort de ſa part, & quelles fautes impardonnables pouvoit-il commettre ? S'il oſoit ſe plaindre d'un Prince à qui il avoit tant d'obligations, que pouvoit-il lui reprocher ? de l'avoir mis en Juſtice ré-

glée pour un crime énorme, & dans des circonſtances qui ne permettoient pas de l'y ſouſtraire? L'injuſtice d'un pareil reproche qui n'eût ſervi qu'à le rendre plus criminel, eût autoriſé le Roi à le livrer à toute la rigueur des Loix. Antoine Weldon rapporte un fait qui confirme les doutes que nous venons d'élever. Il dit que, Georges More, Lieutenant de la Tour, où Sommerſet étoit en priſon, étant venu l'avertir de ſe préparer à répondre à ſes Juges le lendemain matin, Sommerſet s'écria qu'il n'y paroîtroit pas, à moins qu'on ne l'y traînât par force, & qu'au ſurplus le Roi n'oſeroit jamais lui faire faire ſon procès : More effrayé de l'audace de ces dernieres paroles, ſe tranſporta au Palais vers le milieu de la nuit, & s'étant fait introduire chez le Roi, il lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé : le Roi à ce récit jetta d'abord des cris, verſa des larmes, & finit par prier More de faire tout ce qui feroit en lui, pour adoucir & calmer ſon

prisonnier, & de le faire rentrer par toutes ſortes de moyens, dans la voie de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion : More eut le bonheur d'y réuſſir. Weldon nous aſſure qu'il tient ce fait de la bouche de More lui-même, & quoique cet Auteur plein d'humeur & de partialité ne ſoit pas toujours digne de foi, cependant cette anecdote, appuyée des témoignages autentiques que nous avons rapportés, devient très-vraiſemblable. Je crois en avoir aſſez dit ſur cette affaire, & je paſſe ſous ſilence toutes les autres choſes relatives à ce ſujet, & que l'on peut voir dans les Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire de ce regne. J'ajoûterai ſeulement pour finir, qu'il y a dans le livre de la cabale, une lettre de Sommerſet au Roi, écrite après ſa condamnation, dans laquelle Sommerſet demande qu'on lui conſerve tous ſes biens. Cette lettre écrite d'un ton ſingulier, vû la circonſtance où il étoit, paroît être d'un homme qui demande juſtice, & non d'un ſuppliant

qui attend une grace de ſon Maître, & qui peut craindre un refus ; on y découvre même, malgré l'obſcurité des expreſſions, que Sommerſet étoit confident de quelque important ſecret, que le Roi redoutoit ſur-tout de voir révélé. Enfin le Roi lui continua une penſion de 4000 liv. ſterl. tant qu'il vécut ; & c'eſt ainſi que cette affaire fut terminée.

Le Prince Henri mourut en l'année 1612 emportant les regrets de toute l'Angleterre, dont il étoit l'eſpoir & l'amour. Germanicus ne fut pas plus cheri, ni plus regretté du peuple Romain. La mort prématurée de ces deux jeunes Princes ennemis des méchans, fut chez les deux Peuples attribuée à la même cauſe. Le jeune Henri avoit témoigné en toute occaſion beaucoup d'éloignement & d'averſion pour les Favoris. Il mépriſoit Sommerſet, & ne le lui avoit pas laiſſé ignorer ; il avoit ſouvent déclaré que s'il régnoit un jour, il étoit réſolu d'humilier cet orgueilleux

Favori, & d'abaiſſer la Famille dans laquelle il étoit entré par alliance. Je laiſſe au lecteur à décider ſi ce myſtere important que perſonne n'a pu percer dans l'affaire de Sommerſet, & dont on ne ſait rien, ſinon que c'étoit un myſtere, n'auroit pas rapport à la mort de cet aimable Prince, ou ſi ce ſecret ne regarde pas plutôt toute autre choſe.

Villiers déſormais ſans rival, & poſſédant ſeul toute l'affection de ſon Maître, recevoit chaque jour de nouvelles marques de ſa bonté, & partageoit déja avec lui l'autorité & l'exercice du pouvoir : en peu d'années il fut fait Gentilhomme de la Chambre, grand Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de la Jarretiere, Comte, Marquis & Duc de Buckingham, grand Maître des Eaux & Forêts, & grand Amiral d'Angleterre ; ce fut enfin un de ces phénomenes prodigieux que la fortune montre de temps en temps à l'univers, pour effrayer les hommes & pour les châtier ; un exemple ſignalé de l'abus du ſouverain pou-

voir, qui ſe jouant de l'eſpece humaine, & inſultant à toute la nature, tire du néant & de la pouſſiere des hommes uniquement dignes de mépris ou d'oubli ; pour en faire des idoles qu'il veut que l'on reſpecte & que l'on adore. Buckingham fit venir à la Cour une parenté nombreuſe qui étoit dans l'indigence ; la plaça dans des poſtes honorables & lucratifs ; & fit des alliances avec les premieres maiſons du Royaume. Ses parens enrichis aux dépens du peuple, qui paye toujours les folies de ſes Souverains, ne rendirent aucun ſervice à l'état, & le plus honnête homme d'entre eux, ſans nuire au public, ſe contenta de lui être à charge. Après avoir lu tout ce que les ennemis de Buckingham ont écrit contre lui, & tout ce que ſes partiſans ont allégué en ſa faveur, j'ai trouvé que ce Favori tout puiſſant & maître abſolu des affaires pendant de longues années ſous deux Rois ſucceſſivement, n'a rien fait, n'a même rien imaginé à l'avantage ni à

la gloire de ſon pays ; c'eſt là cependant la ſeule épreuve qui nous apprenne ce que nous devons penſer des perſonnes chargées du Gouvernement de la choſe publique. La rupture du mariage avec l'Infante d'Eſpagne, le ſeul acte honorable à la nation durant ſon miniſtere, fut plutôt l'effet de ſa vanité & de ſon reſſentiment, que de ſes bonnes intentions & de ſon zele pour l'Etat. Quoiqu'il en ſoit, les premieres perſonnes & les plus habiles gens du Royaûme, dépendoient abſolument du caprice d'un jeune homme ſans capacité & ſans connoiſſance : ils n'avoient d'accès à la Cour que par ſon moyen : ils ne pouvoient eſpérer de s'avancer que par ſa protection ; & pour ſervir la patrie, le pays & le Prince, dans quelque emploi que ce fût, il falloit ſe rendre agréable au Favori. Bacon lui fit donc ſa Cour avec beaucoup de ſoin & d'exactitude ; mais quel dût être ſon chagrin & ſon déplaiſir, lorſque pour complaire à ce jeune homme, il ſe vit

obligé de se charger de l'administration de ses biens, & de lui servir d'Intendant? Que la nécessité où il fut d'accepter ce vil ministere, dut bien lui faire sentir le désagrément de sa situation & la servitude où il s'étoit engagé! il est vrai que Bacon fit bien ses affaires dans cet emploi, & que c'étoit aussi un moyen très-sûr de s'avancer & d'obtenir les bonnes graces du Favori, qui seules pouvoient conduire à celles du Roi: mais la plus belle fortune acquise par des voies si humiliantes, n'est pour une ame noble & vertueuse qu'une disgrace réelle sous un nom déguisé.

Le grand Chancelier Egerton accablé d'années & de maladies, avoit demandé souvent au Roi la permission de quitter un emploi trop fatiguant pour son âge: il avoit soixante & dix-sept ans, & avoit présidé à la Cour de la Chancellerie, depuis l'année 1596 avec la réputation d'un Juge intégre & irréprochable, tandis qu'il ne se mêla que des procès & des causes des particuliers;

mais ſa complaiſance pour la Cour quand il fut queſtion des affaires publiques, avoit été d'un dangereux exemple dans le premier Magiſtrat du Royaume. Bacon aſpiroit ſecrettement à cette dignité; elle avoit toujours été le but de ſon ambition, & comme c'étoit pour un homme de ſa condition le plus haut degré de la fortune, il fit tous ſes efforts pour la mériter par ſes ſervices, & pour l'obtenir du Roi même. Il eut ſoin en même temps d'appuyer ſes prétentions de tout le crédit du Favori, & pour s'aſſurer encore plus d'un heureux ſuccès, il ne rougit pas d'employer des moyens qui, pour être d'un uſage aſſez ordinaire à la Cour, n'en ſont pas moins honteux ni moins mépriſables : il n'oublia rien pour prévenir le Roi, contre ceux que la voix publique nommoit à cette place; il les traita tous comme ſes rivaux, mais le plus dangereux de tous & celui qui lui cauſoit le plus d'alarmes, étoit le ſieur Edouard Coke ſon antagoniſte perpétuel, qui

par ſa profonde connoiſſance des Loix, auſſi-bien que par ſes ſervices, ſembloit avoir un droit acquis au Cancellariat. Bacon pour écarter ce concurrent redoutable, en fit au Roi un portrait capable de le rendre odieux. Il le repréſenta comme un homme entier, opiniâtrement attaché à ſes opinions, & qui affectant d'être populaire, feroit capable de ſacrifier l'autorité royale aux intérêts du peuple dont il recherchoit les bonnes graces par toutes ſortes de moyens. Il ſe peignit lui-même avec des couleurs bien différentes, & qu'il ſavoit devoir plaire au Roi : plaçant d'abord ſon plus grand mérite dans l'obéiſſance & la ſoumiſſion ; il fait enſuite valoir ſa qualité de membre des Communes, qui le mettoit à portée d'influer dans les délibérations de la Chambre baſſe du Parlement, & d'y ſervir les intentions de la Cour, ſervice d'une toute autre importance que n'eſt celui de juger équitablement entre deux plaideurs. Au reſte ce n'étoit pas ſans rai-

ſon qu'il ſe flattoit d'avoir quelque crédit dans la nation : il avoit reçu une marque diſtinguée de faveur & de confiance du Parlement dès l'année 1614 lorſqu'il étoit Procureur Général : il s'étoit élevé à ſon occaſion, une difficulté dans la Chambre des Communes : on prétendoit que le Procureur Général obligé à un ſervice aſſidu dans la Chambre des Pairs, ne pouvoit prendre ſéance à la Chambre baſſe, & qu'il y avoit incompatibilité : mais quoique ce Parlement de 1614 fût extrêmement irrité contre tous les Miniſtres en général, la Chambre des Communes, par égard & par conſidération pour le ſieur François Bacon, pour cette fois ſeulement, & ſans tirer à conſéquence, rejetta la difficulté, & lui permit de prendre ſa place, nonobſtant l'incompatibilité qu'on lui objectoit. La Charge de Procureur Général qui ne l'avoit point exclu de la Chambre, n'empêcha pas non plus le Roi, dans le temps qu'il la poſſédoit encore, de le nommer Con-

ſeiller du Conſeil-privé. Ces deux faits ſans d'autres exemples, ſuffiſent pour faire connoître avec quelle prudence & avec quelle circonſpection il ſut toujours diriger ſa marche entre le peuple & le Roi, le Parlement & la Cour, & les ménager l'un & l'autre aſſez habilement pour être également bien venu des deux partis : ainſi il eut la faveur d'un Prince qui exigeoit de tous ceux qui l'approchoient, une ſoumiſſion du moins tacite à ſes maximes de Gouvernement; & toutefois il ne donna aucun ombrage à un Parlement que les vues de la Cour avoient rendu très-méfiant, & qui ſe tenoit toujours en garde contre le Prince & contre tous ceux qu'il favoriſoit.

Les menées & les inſinuations de Bacon, eurent le ſuccès qu'il déſiroit, & Egerton s'étant démis volontairement, Bacon lui ſuccéda le 7 Mars 1617, & réunit les titres de Chancelier & de Garde des Sceaux. On peut voir dans la lettre de remerciment qu'il écrivit le

même jour au Comte de Buckingham ; à quelle eſpece d'intérêt de Cour il fut principalement redevable de ſon élévation.

Peu de jours après la nomination de Bacon, le Roi fit un voyage en Ecoſſe, amenant avec lui ſon Favori, qui étoit auſſi ſon premier Miniſtre. Toutes les affaires publiques ou particulieres étoient adreſſées à Buckingham, & toutes jugées ou terminées ſelon ſa fantaiſie. Le Conſeil du Roi étoit alors occupé de la grande affaire du mariage du Prince Charles. Le Roi vouloit le marier à l'Infante d'Eſpagne : ſa vanité flattée de tenir à une tête couronnée, mettoit toute autre alliance bien au-deſſous de ſa dignité. Il s'opiniâtra dans cette réſolution pendant ſept ans, malgré l'oppoſition univerſelle de tout ſon peuple, & quoique cette prétention contredît également & ſon propre intérêt, & toutes les regles de la bonne politique. Bacon voyoit bien les ſuites périlleuſes des deſſeins du Roi, & que la vanité ſeule

en étoit le principe ; mais il n'eut pas le courage d'être vertueux ouvertement, & il ſe contenta d'inſinuer au Roi avec bien des ménagemens, que dans une affaire de cette importance, il ſeroit à ſouhaiter d'avoir le ſuffrage unanime de ſon Conſeil. Cet avis trop modéré & donné trop foiblement, ne fut pas ſuffiſant pour déſiller les yeux du Roi, que Gundamor gouvernoit abſolument. Gundamor cet homme d'Etat auſſi célebre par ſes bouffonneries que par ſon talent pour l'intrigue, avoit ſubjugué l'eſprit du Roi, & le conduiſoit d'erreurs en erreurs, juſqu'à ce qu'enfin il le fit tomber tête baiſſée, dans le précipice qu'il lui avoit préparé. Jacques cédant à toutes les impreſſions que Gundamor voulut lui donner, fit au Pape le ſacrifice de ſa croyance en matiere de Religion, & celui de ſon honneur au reſſentiment de Philippe, à qui il n'oſa refuſer le ſang du meilleur de ſes ſujets, Walter Raleigh, la terreur de l'Eſpagne, & le ſeul des ſerviteurs d'Eliza-

beth qui vécût encore. Les Hollandois de leur côté tirerent avantage de la foiblesse du Roi & de l'épuisement de ses finances. Les Etats Généraux appréhendoient que le Ministre d'Espagne, profitant de l'extrême envie que le Roi montroit de conclure le mariage de son fils avec l'Infante, ne l'engageât à remettre aux Espagnols les villes d'ôtage que les Anglois gardoient, comme en garantie des sommes dues par la Hollande. Ils voyoient qu'il ne lui restoit plus de ressource d'argent, & que ses Courtisans étoient toujours avides & insatiables : pour parer à ce qu'ils craignoient, & rentrer dans ces places, ils cesserent tout-à-coup de payer les garnisons Angloises qu'ils étoient obligés par leur traité d'y entretenir. Cette ruse produisit l'effet qu'ils s'en promettoient. La Cour d'Angleterre se plaignit à l'Envoyé de Hollande qui résidoit à Londres. Celui-ci feignant de parler en son nom, & sans être encore autorisé par la République, fit entendre à quelques-

uns des Miniſtres que pour peu que le Roi parût le deſirer, les Etats par conſidération pour Sa Majeſté, feroient un emprunt onéreux, & un effort pour ſe libérer dans un ſeul & même payement de tout ce qu'ils pouvoient devoir à l'Angleterre : auſſi-tôt Jacques écrivit aux Etats, & l'affaire miſe en négociation, le Penſionnaire Barnevelt fut envoyé à Londres, & négocia ſi habilement, que le Roi conſentit à rendre aux Hollandois les places de cautionnement pour moins de trois millions de florins, quoiqu'elles euſſent été engagées ſous Elizabeth pour huit millions, & que l'on dût encore dix-huit années d'arrérages. Tels ſont les triſtes événemens d'un regne humiliant pour la Nation, qui ne ſont propres qu'à décourager l'Ecrivain, & à rebuter le Lecteur.

Pendant que le Roi étoit en Ecoſſe, il arriva à Londres une affaire de peu d'importance en elle-même, mais qui peut ſervir à faire connoître le génie de ce temps-là, & la ſervile dépendance

où le Favori tenoit tous ceux qui possédoient les charges publiques. Buckingham qui venoit de contribuer à l'élévation & à la nouvelle fortune de Bacon, changea tout-à-coup, & fut sur le point de le perdre; non qu'il eût à lui reprocher quelque faute, ou quelque négligence dans les fonctions de sa place, ou dans le service du Roi, mais parce qu'il avoit hazardé son sentiment dans une affaire qui concernoit uniquement la famille de Buckingham. C'est ainsi que dans une Cour tombée en enfance, le seul caprice du Favori disposoit des premieres places & de tous les emplois publics, qu'il donnoit ou ôtoit à sa fantaisie, sans autre regle dans la distribution des peines & des récompenses, que son orgueil & sa légéreté : les plus grands Officiers de l'Etat devenus les jouets de son inconstance & de ses humeurs, ont signalé le temps de sa faveur par l'alternative continuelle de leur chûte & de leur élévation. L'Evêque Hacket le compara avec autant de jus-

teſſe que d'eſprit, à une marée qui emporte du rivage qu'elle abandonne, des portions de terre, dont elle enrichit enſuite au hazard un autre rivage. Pour faire entendre l'événement dont il s'agit, il faut remonter à ſon origine, & rendre compte des faits qui l'amenerent. Le ſieur Coke avoit été diſgracié l'année précédente & dépouillé de ſa place de Chef de Juſtice : la Cour ne le trouvoit pas aſſez complaiſant; il s'étoit même montré en plus d'une occaſion l'ennemi du pouvoir arbitraire ou de *la prérogative* comme parloit la Cour. Toujours fermement attaché aux devoirs de ſa place & à ſon honneur, il ne ſe prêtoit à aucune des irrégularités que le Roi vouloit introduire dans les Tribunaux pour s'en rendre le maître. Un particulier avoit été livré à la Juſtice pour avoir inſeré quelques maximes déſagréables à la Cour dans un Sermon qui n'avoit jamais été prononcé, & qui même n'étoit pas deſtiné à devenir public : mais comme ces maximes étoient applicables

au

au miniſtere préſent, le Roi jaloux à l'excès ſur cet article, voulut s'aſſurer de la condamnation de l'Auteur : il étoit à craindre qu'en Jugement réglé il ne fût renvoyé abſous : le Roi ordonna à Bacon, pour lors Procureur-Général, de ſonder d'avance les Juges, & de prendre leurs opinions en ſecret & ſéparément : Coke refuſa obſtinément d'ouvrir ſon avis & de ſe déclarer ailleurs qu'à l'Audience, diſant que cette *Confeſſion auriculaire* que l'on exigeoit des Juges, étoit contraire aux uſages, & d'une dangereuſe conſéquence pour l'avenir. Vers ce même temps, il avoit jugé un procès entre deux particuliers : le Demandeur qui ſe crut léſé par ſon jugement, en appella à la Chancellerie ; le Défendeur refuſa de comparoître & déclina la Juriſdiction ; il fut ſoutenu dans ſon refus par le Chef de Juſtice, qui menaça le Chancelier de le faire trainer en priſon en vertu du Statut d'Edouard III, s'il entreprenoit ſur ſa Juriſdiction. Le Roi toujours ſoupçon-

neux, crut voir *ſa prérogative* en danger, par le coup qu'on oſoit porter à ſa Cour Souveraine, dépoſitaire de ſon pouvoir abſolu. Il fit examiner l'affaire dans ſon Conſeil, le Chef de Juſtice fut blâmé de ſa conduite, & condamné pour réparation à en faire une eſpece d'amende honorable. A ces deux affaires qui avoient mis Coke très-mal à la Cour, s'en joignit une troiſieme qui acheva de le perdre. Voici le fait. Le Roi avoit donné en commande un Bénéfice vacant à l'Evêque de Lichfield & de Loventry : procès mû entre l'Evêque & un autre contendant ; Chiborne qui plaidoit contre l'Evêque, avoit avancé quelques propoſitions qui furent traitées de ſéditieuſes & d'attentatoires à la ſuprême & impériale puiſſance du Roi, que l'on diſtinguoit de ſon autorité ordinaire, & que l'on diſoit être d'une nature & d'un ordre bien plus relevé. Jacques informé par Bacon ſon Procureur-Général, envoya ordre aux Juges de ceſſer toutes procédures, &

de suspendre le Jugement jusqu'à ce qu'ils en eussent consulté avec lui-même. Les Juges assemblés, arrêterent tous d'un consentement unanime, qu'ils ne pouvoient obéir à l'ordre du Roi, parce qu'il étoit contraire à toutes les Loix que le devoir de leurs places, & le serment qu'ils avoient prêté, ne leur permettoit pas de différer de rendre la Justice, & en conséquence, que la cause dont il s'agissoit, seroit poursuivie à l'ordinaire. Cet arrêté signé de tous les Juges, fut envoyé au Roi. Jacques répondit à leurs Remontrances par une lettre fort dure, & leur enjoignit par un commandement exprès & absolu, de ne point prendre connoissance de cette affaire, jusqu'à son retour. Quand le Roi fut à Londres, il manda les Juges en son Conseil; & leur fit une forte reprimande, de ce qu'ils souffroient que des Avocats & de simples particuliers osassent mettre en controverse *sa prérogative*, qui devoit être respectée en silence : puis sur la fin de son discours,

élevant la voix pour les ramener par la crainte à l'obéiſſance & à la ſoumiſſion, il leur propoſa cette queſtion : dans le cas où le Roi averti qu'une affaire pendante devant ſes Juges, touchoit de près à ſes intérêts, ou à ſon autorité, demanderoit à en conſulter avec eux, & leur ordonneroit d'arrêter cependant toutes pourſuites, s'ils feroient difficulté d'attendre. Tous, excepté le Chef de Juſtice, reconnurent que dans ce cas ils devroient attendre que le Roi en eût conféré avec eux, & ſuſpendre toutes pourſuites juſques-là. La réponſe de Coke mérite quelque attention, & doit être conſervée. Il dit au Roi que ſi le cas arrivoit, il feroit ce qui feroit du devoir d'un Juge.

Néanmoins ce grand Juriſconſulte, qui avoit eu le courage de contredire le Roi, & de lui réſiſter en face, n'eut pas la force d'eſprit néceſſaire pour ſupporter la retraite & la ſolitude, & pour vivre avec lui-même, libre & indépendant. Sa diſgrace, qui lui faiſoit plus

d'honneur que toutes les faveurs qu'il avoit reçues, lui parut d'un poids insupportable. Il fit peu de temps après tous ſes efforts pour rentrer dans ſa premiere fortune. Il falloit paſſer par le canal du Favori; il lui fit baſſement la Cour. Jean Villiers, frere de Buckingham, avoit demandé en mariage la fille de Coke. Coke qui dans ſa faveur avoit rejetté cette alliance avec une ſorte de dédain, changea d'idées dans le malheur, & rechercha ce même Villiers, & ſe tint honoré de lui appartenir.

Il fit dire à Buckingham par le Secrétaire Windwood, qu'il étoit au déſeſpoir de tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de ſon frere, qu'il ne ſouhaitoit rien plus ardemment que de pouvoir renouer & conclure avec lui; & que ſi l'on acceptoit ſa propoſition, ils ſeroient bientôt d'accord ſur les arrangemens. La jeune perſonne étoit riche & belle, Villiers ne ſe fit pas prier, & ſa mere recommanda avec chaleur à ſon ſecond

fils, de terminer promptement l'affaire. Bacon fut fort alarmé ; toujours jaloux de Coke, toujours aux prises avec lui, il redoutoit de le voir entrer dans une famille si puissante, il prévit tous les dangers dont cette alliance menaçoit sa fortune ; il ne pouvoit oublier qu'il avoit depuis peu traité son rival sans ménagement, & que Coke étoit offensé. Il songea donc à rompre le mariage que l'on projettoit, il en écrivit au Roi & au Favori lui-même, & tâcha de leur persuader que l'honneur & le bien public s'opposoient à cette alliance. Les lettres qu'il envoya à l'un & à l'autre en cette occasion, ressentent l'embarras & la perpléxité d'un homme alarmé, qui pour cacher le véritable sujet de ses craintes, affecte de parler comme par hasard & sans intérêt, de ce qui l'intrigue davantage, & se rejette sur les considérations qu'il croit propres à faire impression sur ceux qu'il veut persuader, en paroissant n'avoir en vue que de les servir. Cette tentative de Bacon n'eut

d'autre effet que d'aliéner le Comte, & de lui attirer de la part du Roi une réponse désagréable. La Dame Compton même, informée du manege de Bacon; donna l'essor à sa langue, & le tourna en ridicule avec toute la malignité naturelle aux personnes de son sexe, quand on ose contredire leurs goûts, ou les traverser dans quelqu'une de leurs passions favorites. Ainsi Bacon en voulant prévenir un danger incertain & fort éloigné, s'attira des peines réelles & très-fâcheuses; pour se garantir du péril où il s'étoit jetté lui-même, il n'eut pas honte de changer brusquement de parti, & de combattre sa premiere opinion: Il offroit même, sans attendre qu'on l'en priât, de s'employer auprès de l'épouse de Coke, pour l'engager à presser un mariage, que peu de jours avant il avoit détourné de tout son pouvoir. C'est donc à de si petits événemens que les Ministres les plus habiles & les plus nécessaires, doivent leur faveur ou leur disgrace! Et tels sont

les artifices bas & honteux où l'ambition fait descendre ceux qu'elle tyrannise ! Bacon par ce retour ne put regagner Buckingham, la famille continua de l'accabler de reproches, & il fut long-temps dans ce déchirement & cette inquiétude d'esprit, que doit ressentir un ambitieux qui voit son crédit & ses dignités à la merci d'un Favori jeune, fou, enivré de sa fortune, & qui se croit offensé. Toutefois ils se reconcilierent enfin, & leur amitié dura quelques années sans interruption, si l'on doit donner ce nom à la complaisance d'un protégé pour toutes les fantaisies de son protecteur. Pendant tout ce temps Buckingham au milieu d'une vie toute dissipée, livrée à des amusemens puériles, ou souillée par les plaisirs & les débauches les plus criminelles, disposoit de tout selon ses caprices ; plaçant & déplaçant les Ministres & les premiers Officiers du Royaume, sans autre vue que de satisfaire son avidité ou ses ressentimens, toujours prêt à autoriser &

à faire réussir les projets les plus pernicieux & les moins légitimes, lorsqu'ils pouvoient l'enrichir promptement lui ou sa famille.

Enfin il devint redoutable même à celui qui l'avoit tiré du néant : Jacques ne fût plus le maître de le contenir dans le respect & la soumission qu'il lui devoit.

Au commencement de l'année 1619. Bacon fut créé Baron de Verulam. Il changea l'année suivante ce titre avec celui de Vicomte de Saint-Alban. Je ne m'arrête point sur ces événemens. C'étoit un si grand homme, que les honneurs & les dignités ne pouvoient rien ajoûter à l'éclat de son nom. Si ces honneurs eussent été uniquement la récompense des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie, & de ceux qu'il projettoit de lui rendre encore, si la faveur & l'intrigue n'avoient eu aucune part dans les bienfaits qu'il tenoit de la Cour, sans doute il seroit à propos d'en parler, non que sa gloire pût recevoir un

nouveau lustre de la grandeur de sa fortune, mais pour l'honneur du Prince, qui eût su connoître & récompenser son mérite.

Ni le faste & la pompe de la Cour, ni le poids & la multitude des affaires, ne purent le détourner de l'emploi auquel il se croyoit destiné par la Providence; l'étude de la Philosophie étoit son unique plaisir & sa plus chere occupation; il y donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober aux soins du ministere, il en faisoit sa grande & son importante affaire; tout le reste lui paroissoit des distractions & des obstacles à l'ouvrage dont il se croyoit redevable à tout le genre humain.

Il publia en 1620 le *novum Organum*. C'est la seconde partie de son grand Ouvrage du *rétablissement des Sciences*; il avoit employé douze années entieres à travailler à ce morceau, & à le mettre dans l'état où nous le voyons. C'est de tous ses Ecrits celui qu'il paroît avoir revu avec le plus de soin, & corrigé

avec le plus de vigueur. La forme qu'il lui a donnée, n'admet rien d'étranger, & rejette tout ornement superflu ; c'est une suite de principes où les éclairs & les embellissemens de l'imagination, la grace & l'harmonie du style ne peuvent trouver de place, & sont négligés comme des agrémens inutiles & d'un genre inférieur au sujet ; l'Auteur s'est servi de plusieurs termes dans une signification nouvelle & singuliere, ce qui a découragé quelques lecteurs, & fait dire à d'autres, que ces termes n'étoient gueres plus intelligibles que l'horreur du vuide, les *quiddités* & les *formes substantielles* des Anciens ausquelles il faisoit le procès. Aussi c'est de tous ses Ouvrages celui qu'on lit le moins, parce que peu de personnes sont en état de l'entendre. Il y propose une nouvelle Logique toute différente de celle que l'on connoissoit alors, infiniment plus utile, & d'une bien plus grande étendue. Ce n'est point l'art de construire des syllogismes & d'arranger des argu-

mens, méthode qui peut tout au plus ſervir quelquefois à mettre en ordre des verités connues, ou à découvrir le foible & le faux d'un raiſonnement. C'eſt un art qui invente des arts nouveaux, qui perfectionne ceux qui ſont déja inventés, qui procure des découvertes neuves, pratiques importantes, & d'une utilité générale. Le moyen dont il ſe ſert pour produire de ſi grands effets, c'eſt de fixer & d'arrêter ſur les choſes même, notre attention occupée avant lui de notions & d'idées : d'écarter toutes ces ſpéculations ſubtiles & frivoles qui éblouiſſent l'eſprit, ſans l'éclairer ; de s'en tenir à la ſimple étude des forces de la nature & des loix qui reglent ſes opérations ; enfin de ne ſe propoſer dans toutes ſes recherches, que de découvrir la vérité & d'acquérir des connoiſſances certaines & fécondes. Il entreprend avant tout de purger l'eſprit des erreurs qui ſemblent être naturelles à l'homme, & de celles qu'il tient de l'éducation, & auſquelles il n'oſe renon-

cer par reſpect pour ces premiers légiſlateurs du genre humain, dont l'autorité eſt depuis long-temps en poſſeſſion de conduire ou d'égarer les hommes. Après cette préparation préliminaire, il paſſe à la ſeconde partie de ſon ſyſtême, qui eſt la partie dogmatique ou d'inſtruction. Il donne la ſeule & vraie méthode d'entendre & d'interpréter la nature par une exacte obſervation des faits & par la voie d'une induction juſte & raiſonnée : procédé bien ſupérieur de toutes les façons à l'art puérile qui ſeul avoit régné juſqu'alors en Philoſophie. Pour faire uſage de cette induction, il faut avoir un nombre ſuffiſant d'exemples & de faits recueillis avec exactitude, & expoſés avec ſincérité ; enſuite conſidérant ces faits ſous toutes les faces poſſibles, pour s'aſſurer qu'ils ne ſe contrediſent point les uns les autres, on peut ſe promettre d'en déduire quelque vérité utile, qui conduira à des découvertes nouvelles. Dans cette maniere de procéder, l'expérience & le raiſon-

nement réunis ſe prêtent un mutuel ſecours, & s'éclairent réciproquement. C'eſt ſans contredit le moyen le plus ſûr d'éviter la ſurpriſe & l'erreur.

Nous voici arrivés à l'endroit le plus important de la vie publique de Mylord Bacon; époque funeſte, marquée par la chûte & le renverſement de ſa fortune, événement d'autant plus triſte, que ſon honneur même ſe trouva enveloppé dans ce déſaſtre, & parut être enſeveli ſous les ruines de ſa maiſon. Pour préſenter cette affaire dans ſon véritable point de vue ſous lequel elle n'a point encore été enviſagée juſqu'à préſent, & qui doit la rendre plus inſtructive & plus intéreſſante, je ſuis obligé d'en expoſer les cauſes avec quelque détail, & de remonter à ſon origine. On verra que le malheureux Chancelier, quelles que puſſent être ſes fautes, ne fut ſacrifié que pour ſauver un Miniſtre beaucoup plus criminel que lui, mais qui poſſédant le talent précieux d'amuſer & de divertir ſon Maître, fut

préféré à un habile & utile Miniſtre; car à la Cour les hommes agréables ont toujours l'avantage ſur ceux qui ne ſont que néceſſaires.

De toutes les foibleſſes de Jacques, (& il en avoit beaucoup,) aucune ne fit plus de tort à ſon Peuple & à ſa propre maiſon, que ſa vanité. Il s'imaginoit poſſéder excluſivement je ne ſais quels avantages chimériques, en vertu deſquels il penſoit que la Couronne d'Angleterre lui étoit dévolue par un droit inhérent en ſa perſonne; perſuadé d'ailleurs qu'il avoit une profonde connoiſſance des grands principes de l'art de gouverner, & des fineſſes les plus déliées de la politique, il étoit encore énorgueilli de ſon ſavoir; c'étoit en effet l'unique avantage qu'il pouvoit avoir ſur le commun des Princes. Il tenoit pour maxime que qui ne ſait pas diſſimuler ne ſait pas régner: mais il ne paroît pas avoir connu cette autre maxime non moins véritable, & ſans laquelle la premiere ne peut être que nuiſible; ſavoir, que

pour bien diſſimuler, il faut être impénétrable & tromper avec tous les dehors de la candeur & de la bonne foi. Jacques au contraire laiſſoit voir tout ſon jeu dès le premier abord, les étrangers auſſi bien que ſes ſujets, devinoient aiſément ſes deſſeins & pénétroient ſes vues, en ſorte que ce Prince qui ſe croyoit un Salomon, fut également la dupe des négociations qu'il noua avec les étrangers, & des entrepriſes qu'il fit ſur ſes Sujets. On ne peut nier qu'il ne fût très-ſavant; mais c'étoit d'un ſavoir ſcholaſtique & pédanteſque, qui convient mal à un Prince, & dont il ne tiroit d'autre avantage que de parler avec beaucoup d'aiſance & de volubilité ſur toutes ſortes de ſujets, & il ne manquoit aucune occaſion de faire parade de ce ridicule talent.

Cependant les Eccléſiaſtiques, ſouvent la pire eſpece des flateurs & la plus dangereuſe, ne ceſſoient de lui prodiguer les éloges les plus magnifiques, & d'habiller ſes défauts en vertus.

Ils l'encouragerent ſur-tout à faire de ſes talens un uſage tout-à-fait indigne d'un Roi. Jacques ſéduit par leurs adulations, fit ſervir plus d'une fois ſon autorité à ſatisfaire leurs paſſions, & ſur tout leur ambition de dominer. Ceux - ci à leur tour pour reconnoître cette faveur marquée, ou plutôt pour en obtenir davantage, inventerent exprès pour lui un titre ſupérieur à tous les titres imaginés juſques-là par la vanité & la foibleſſe humaine, titre ſurnaturel qu'ils diſoient être de droit divin, & qui mettoit le Roi & ſes actions à l'abri de l'examen & au-deſſus des cenſures : & joignant le blaſphême à l'impiété, ils ne rougirent point par la plus horrible des profanations, d'établir cette abominable doctrine ſur l'Ecriture Sainte & ſur les livres ſacrés dictés par l'Eſprit de Dieu : ces maximes odieuſes & ces affreux principes trouvant une tête déja prévenue de fauſſes idées, acheverent de l'égarer. Jacques regarda ſes ſujets comme ſes eſclaves, & ſes Parlemens

comme ſes ennemis, & comme les uſurpateurs d'un pouvoir qui n'appartenoit qu'à lui ſeul ; pendant l'eſpace de ſept années il affecta de gouverner ſans leur participation, & n'employa, pour fournir à ſes propres beſoins, que des moyens prohibés par la conſtitution de l'Etat : plutôt que de s'adreſſer à ſes Parlemens qu'il craignoit d'aſſembler, il eut recours aux gens d'affaires monopoleurs & faiſeurs de projets, ennemis nés du bien public, qui ſe couvroient du nom & s'autoriſoient du crédit de Buckingham : dont ils achetoient la protection aux dépens du peuple qu'ils fouloient de toutes les manieres. La mere de Buckingham nouvellement créée Comteſſe de ſon chef, femme née pour le mal, d'un eſprit intriguant, & d'une avidité ſans meſure, étoit toujours intéreſſée & mêlée bien avant dans tous les projets de ces ſang-ſues du peuple, & par le pouvoir qu'elle avoit ſur ſon fils, elle faiſoit réuſſir immanquablement toutes les entrepriſes les plus per-

nicieuſes, pourvu qu'elles lui procuraſſent de l'argent. Il n'eſt pas merveilleux que ſous une pareille adminiſtration l'Angleterre gouvernée par un jeune débauché, qui lui-même recevoit la loi d'une femme adroite & inſatiable, fût tous les jours accablée & vexée par de nouveaux impôts, des monopoles & des projets qui n'avoient pour but, que d'enrichir un petit nombre de perſonnes par la ruine de tout le peuple. Le Chancelier, créature de Buckingham, avoit ſcellé ſans difficulté, du moins ſans oppoſition, les Edits & Lettres Patentes qui ordonnoient toutes ces vexations; ou s'il avoit quelquefois remontré qu'ils étoient contraires aux loix & au bien public, ſes repréſentations trop foibles & trop timides, toujours accompagnées de ménagemens pour la Cour, n'avoient point eu d'effet. C'eſt le grand reproche que l'on peut faire à Mylord Bacon : Placé, pour ainſi dire, ſur les frontieres de l'autorité royale & de la liberté publique, il abandonna le poſte

d'honneur que la providence lui avoit confié, & s'il ne fut pas le promoteur des entreprises que la prérogative faisoit de jour en jour sur la liberté, il les souffrit du moins & y conniva avec trop de foiblesse : il est vrai que c'étoit contre son inclination & son sentiment, il faut lui rendre cette justice ; il savoit trop bien que les véritables intérêts de son Maître exigeoient qu'il y eût une parfaite intelligence entre lui & ses sujets ; aussi lui avoit-il souvent conseillé d'assembler de temps en temps ses Parlemens, & de s'assurer, sur toutes choses, de l'amour de la Nation, le plus ferme appui de l'autorité royale. Quoique ces sentimens ne fussent nullement du goût du Roi, qui se gouvernoit par des maximes tout opposées, & quoiqu'il eût résolu de n'avoir jamais affaire à ses Parlemens ; & de ne plus les consulter, les regardant comme des usurpateurs, qui entreprenoient sur la prérogative, & qui cherchoient à augmenter leur pouvoir par la diminution

du ſien, néanmoins il ſe vit forcé dans ce temps, par le beſoin de ſes affaires, de convoquer les deux chambres. Les ſujets étoient à la vérité ruinés & fatigués d'impôts, mais le Roi n'en étoit pas plus riche ; les oppreſſeurs à qui il permettoit d'abuſer de ſon nom, gardoient pour eux tout le fruit de leurs rapines, & ne lui laiſſoient pour ſon partage que la haine & l'animoſité publiques, excitées par les injuſtices qu'ils commettoient à l'ombre de ſon autorité. Au reſte la conjoncture étoit favorable, & le Roi pouvoit ſe flatter avec raiſon que les Communes lui accorderoient de puiſſans ſubſides, dans les circonſtances préſentes, où toute la nation montroit beaucoup de zele pour le recouvrement du Palatinat que Maximilien de Baviere venoit d'enlever à Frédéric V, gendre de Jacques. Il n'étoit pas douteux que ſi le Roi paroiſſoit diſpoſé ſérieuſement à entreprendre la guerre pour rétablir ſon gendre, il n'obtînt aiſément des ſecours

considérables d'argent, dont il eût fait ensuite l'emploi qu'il auroit jugé à propos.

Jacques profita de la conjoncture ; & convoqua le Parlement pour le 20 Janvier 1621. Il ne fut pas trompé dans son espérance. Les Communes lui accorderent, dès les premiers jours, deux subsides entiers ; mais en même temps, elles se disposoient à faire une exacte & sévere recherche des impositions arbitraires dont le peuple avoit été surchargé depuis sept ans, & qu'il n'étoit plus en état de supporter. Il avoit été, entr'autres monopoles, assujetti à deux ou trois sortes de taxes les plus injustes & les plus criantes. Quelques particuliers avoient obtenu des Lettres Patentes, qui les autorisoient à lever un droit annuel sur toutes les Auberges & sur les Cabarets à biere, dans toute l'étendue du Royaume. Personne ne pouvoit ouvrir Auberge ou Cabaret, sans l'attache de cette Compagnie ; elle taxoit arbitrairement la somme qu'on

devoit lui payer pour ſon attache, & faute de ce paiement on étoit expoſé à des ſaiſies & à l'empriſonnement. La dureté avec laquelle on levoit ce nouveau droit, étoit plus fâcheuſe encore que l'impôt lui-même ; & le peuple & ſur-tout les plus indigens, eurent beaucoup à ſouffrir de l'avidité des Fermiers. A-peu-près dans le même temps, deux créatures du Favori, Monpeſſon & Michel, qu'on peut nommer les Dudley & Emſon de ce ſiécle, avoient obtenu le privilege excluſif de fabriquer & vendre du galon d'or & d'argent. Monpeſſon étoit un homme de fortune, qui n'avoit que l'ambition de ſe faire connoître, & il le fut par ſes vices ; Michel petit Juge de paix dans un quartier éloigné de la Ville, y avoit vécu très-étroitement malgré ſes friponneries. Ces deux hommes, à ce qu'il paroît, abuſerent étrangement de leur Commiſſion ; ils fabriquerent une grande quantité de galon faux mêlé de cuivre ou de matiere ſemblable, & le

vendirent pour du meilleur : quiconque en fabriquoit ou en débitoit d'autre, s'exposoit à une amende, ou même à la prison. Villiers frere du Favori, associé avec eux, quoiqu'il ne fût pas nommé dans les Lettres Patentes, les favorisoit dans ce commerce inique, & leur assuroit l'impunité. Tous ces griefs & plusieurs autres, déférés au Parlement, furent la matiere de ses délibérations & l'objet de ses censures. Mais la chambre des Communes ne s'en tint pas là. Elle se préparoit à rechercher avec soin la source des miseres publiques, en remontant jusqu'aux auteurs du mal qui avoient sollicité tant d'Edits Bursaux, onéreux au peuple, ou qui les avoient fait passer au sceau.

Il y eut dans le même temps des plaintes portées à la Chambre, contre la corruption qui régnoit dans la Cour de Justice souveraine, ou de la Chancellerie. Le Roi craignit pour son Chancelier, mais plus encore pour son Favori ;

vori ; car Buckingham fut averti que la Chambre ſe propoſoit d'examiner ſévérement la conduite qu'il avoit tenue depuis qu'il étoit en place ; il fut auſſi informé que pluſieurs membres des Communes faiſoient ſouvent de ſecrettes aſſemblées, où l'on ne projettoit rien moins que de le rendre reſponſable de toutes les concuſſions & de tous les brigandages qui ſe commettoient depuis long-temps, & de l'oppreſſion qui excitoit les murmures du peuple. Les amis & les créatures de Buckingham, alarmés de cette eſpece de brigue pour le bien public, lui perſuaderent qu'il n'y avoit de ſalut pour eux & pour lui-même, que dans la prompte diſſolution du Parlement ; & le Roi ſe feroit infailliblement porté par crainte à un coup ſi hardi & ſi dangereux, ſans les ſages remontrances du Doyen de Weſtminſter. Cet adroit politique conſeilla à Jacques de caſſer & d'annuller par une ſeule Déclaration, toutes les conceſſions onéreuſes qu'il avoit faites ;

de ſacrifier à la haine publique les moins coupables, pour ſauver les autres, & d'appaiſer le Parlement irrité contre le Favori, en déclarant que Buckingham lui-même inſtruit combien les gens d'affaires lui en avoient impoſé, avoit été le premier à ſolliciter la révocation des droits & des privileges obtenus par ſurpriſe. Le Roi ſut déférer à ce conſeil, & prit le parti de le ſuivre; mais ce ne fut pas ſans inquiétude. Le Chancelier, qu'il auroit voulu conſerver, n'eût-ce été que pour l'intérêt de ſes affaires, étoit ouvertement accuſé de s'être laiſſé corrompre; le Favori, l'objet de ſa tendreſſe, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre d'abandonner, étoit réputé l'auteur de toutes les injuſtices & de toutes les oppreſſions dont on ſe plaignoit, & les coups qu'on ſe préparoit en ſecret à lui porter, n'en étoient que plus dangereux. Il étoit impoſſible de les ſauver l'un & l'autre, dans la conjoncture préſente, où le Parlement ſe montroit extrêmement échauffé. Le Roi n'avoit plus

que le choix malheureux, ou de ſe priver de l'oracle de ſes conſeils, ou de renoncer à l'objet de toute ſon affection. Il n'eſt pas difficile de juger comment dut ſe déterminer un Prince tel que Jacques; le plaiſir l'emporta ſur l'utilité, & la paſſion ſur la raiſon. Bacon fut la ſauve-garde de Buckingham. Le Roi mit le comble à l'injuſtice qu'il lui faiſoit, en lui ôtant même les moyens & la liberté de ſe défendre. Bacon généralement eſtimé par ſon ſavoir, n'étoit pas moins connu par ſon éloquence, & il étoit à craindre, s'il plaidoit ſa cauſe dans le Parlement, qu'il ne vînt facilement à bout de détourner la haine publique dont on l'accabloit, ſur ceux qui étant chargés de l'adminiſtration, l'avoient contraint par l'autorité, de ſceller les Lettres Patentes & les Edits qui excitoient ces mouvemens. Il pouvoit même dévoiler au public, pour ſa propre juſtification, les myſteres ténébreux d'un gouvernement injuſte dont il avoit une parfaite connoiſſance ; &

tout ce qu'il eût dit à ſa propre juſtification, eût d'autant plus chargé Buckingham, déja l'objet de l'indignation univerſelle. Bacon ſentit bien qu'il lui ſeroit facile par cette voie de défenſe, ſinon de ſe laver pleinement, du moins de diminuer ſes torts, & d'éviter une condamnation rigoureuſe : mais le Roi qui le prévit auſſi, lui commanda par un ordre abſolu de ne point comparoître ; il lui promit ſur ſa parole royale, de lui épargner la honte du Jugement, ou s'il ne le pouvoit, de le dédommager dans la ſuite par toute ſa faveur, de l'humiliation qu'il lui en devoit couter. Bacon obéit & fut perdu.

Le 12 de Mars la Chambre baſſe nomma des Commiſſaires, pour examiner les abus qui s'étoient gliſſés dans les Cours de Juſtice. Quelques jours après Robert Philips, un des membres de la Commiſſion, Gentilhomme recommandable par ſa douceur & par ſon attachement au bien public, fit ſon rapport à la Chambre ;

que deux particuliers avoient fait leur plainte contre le Chancelier, qu'ils accusoient de partialité & de corruption : il parla sans aigreur & avec tous les égards & les ménagemens possibles pour l'accusé, & fut d'avis de déférer à la Chambre des Pairs tout le Procès dans l'état où il étoit : son avis fut suivi, & dans une conférence tenue le 19 entre plusieurs membres des deux Chambres, les Pairs se chargerent d'examiner promptement les chefs d'accusation. Dès que cette affaire fut devenue le sujet des conversations, on vit paroître une foule de témoins qui chargoient le malheureux Chancelier de plusieurs faits tous convainquans de corruption & de prévarication. Quelques-uns déclarerent qu'il avoit reçu des présens, en leur faisant espérer un jugement favorable, & leur avoit manqué de parole. Mais il entroit sans doute plus de passion que de solidité dans ces plaintes : car on ne voit pas que, même depuis sa condamnation,

aucun de ſes jugemens ait été caſſé ou annullé. Pendant tout ce temps Bacon ſe tenoit enfermé chez lui pour raiſon de maladie vraie ou feinte ; quoiqu'il en fût, on conçoit aiſément qu'il ne pouvoit avoir l'eſprit tranquille. Quelle affreuſe ſituation pour une grande ame jalouſe d'une bonne réputation, & qui en a joui long-temps, de ſe voir ſur le point de la perdre ſans reſſource. Soit qu'il tournât les yeux ſur le paſſé, ſoit qu'il portât ſes regards dans l'avenir, tout étoit matiere aux réflexions les plus terribles & les plus accablantes. Ses chagrins étoient encore augmentés par l'idée honteuſe & déſeſpérante de ſe voir la victime de l'inſolence & de la friponnerie de ſes domeſtiques, dont il avoit toléré les mauvaiſes manœuvres par une foibleſſe inexcuſable : il en étoit bien cruellement puni, puiſqu'elle lui faiſoit perdre en un inſtant & ſa fortune & ſon honneur.

Le 26 Mars le Roi vint à la Chambre haute, & y prononça un diſcours

préparé, dans lequel affectant de se montrer populaire, il avoua que se gouvernement avoit fait plusieurs fautes, & étoit tombé dans plusieurs méprises; qu'on avoit eu de justes sujets de se plaindre des Lettres & des Edits ruineux accordés à quelques particuliers, qui en avoient imposé au Ministre, & déclara qu'il abandonnoit à la Justice & à la rigueur des Loix ceux qui les avoient obtenues, & qui y étoient intéressés. On vit bien que le Roi ne faisoit ces aveux humilians, & n'abandonnoit les moins coupables, que pour sauver le plus criminel, qui étoit son Favori. Il fit même tous ses efforts pour le justifier, & allégua en sa faveur toutes les raisons qu'il put imaginer; mais il n'étoit pas possible de donner une couleur favorable à la conduite du premier auteur de tous les maux publics, qui seul avoit soutenu de son crédit & autorisé de ses ordres, les scélérats que l'on ne punissoit, que parce qu'ils lui avoient obéi. Les Pairs ne se

laiſſerent point abuſer par le diſcours du Roi ; mais contens d'avoir réduit leur Souverain à la néceſſité d'une apologie, ils feignoient d'entrer dans ſes ſentimens : ainſi Buckingham échappa pour cette fois à la vengeance publique & à la peine qu'il avoit méritée; mais ce ne fut que pour périr enfin miſérablement par un aſſaſſinat, après avoir ajoûté de nouveaux crimes à tous ceux qu'il avoit commis : victime dévouée au trépas par l'exécration de tout le peuple, ſa mort trop long-temps retardée, délivra la Nation, mais ne la vengea point.

Le Parlement qui par égard pour le Roi, venoit de faire grace au Favori; n'en fut que plus irrité contre le Miniſtre : le Chancelier demeura ſeul expoſé à ſes pourſuites. Il falloit un exemple pour effrayer les Miniſtres, & une ſatisfaction au public. Les malheurs préſens & paſſés crioient vengeance; Bacon en porta ſeul toute la peine. En vain le Prince de Galles avoit lui-même

présenté à la Chambre une lettre de Bacon, dans laquelle renonçant à sa défense, il demandoit pour toute faveur que son repentir & sa soumission lui épargnassent la honte d'un jugement, & que la perte de sa Dignité fût la seule punition des fautes qu'on lui imputoit; on le contraignit de répondre en détail à tous les chefs de l'accusation intentée contre lui. Il le fit le premier Mai 1621, par un aveu formel de tout ce qu'on lui reprochoit; & finit en s'en remettant entiérement à la commisération de ses Juges : mais il imploroit inutilement leur clémence; les esprits vivement frappés des miseres publiques, ne pouvoient pardonner à Bacon d'en avoir été le complice & en quelque facon la cause, par sa complaisance criminelle pour toutes les volontés de la Cour. Il fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling, à être mis dans la Tour, pour y demeurer tout le temps qu'il plairoit à Sa Majesté, déclaré incapable de pos-

ſéder jamais aucune Charge & d'occuper aucune place dans l'Etat; privé du droit d'entrer dans le Parlement, & même de venir dans le reſſort de la Juriſdiction. Il perdit par ce Jugement ſévere, le plus beau privilege de la Pairie. On uſa en cette occaſion à ſon égard, d'une rigueur qui n'eſt d'uſage que dans les cas de trahiſon ou de Leſe-Majeſté.

Nous avons déja indiqué d'avance, la premiere cauſe du déſaſtre que Bacon eſſuya dans ſa fortune & dans ſa réputation. Son extrême indulgence pour ſes Domeſtiques a été regardée généralement, & avec raiſon, comme la ſource & l'origine des irrégularités de conduite qui le précipiterent enfin dans le plus grand des malheurs. Il eſt dit dans un des chefs de ſon accuſation, que Bacon avoit ſouffert & permis que ſes Domeſtiques fiſſent des vexations concuſſionnaires ſur tout ce qui paſſoit au ſceau. Naturellement libéral, ou plutôt prodigue au-delà de ce

que doit & peut l'ètre tout homme jaloux de conſerver juſqu'à la fin ſa vertu & ſon intégrité, il toléroit dans ſa Maiſon les folies & les dépenſes les plus extravagantes ; ſes valets qu'il ne réprimoit point, abuſant de la facilité de leur Maître, ſe permettoient tout pour ſatisfaire à leur avarice, ou à leurs plaiſirs.

On raconte que pendant le cours de ſon Procès, un jour que Bacon paſſoit dans une chambre où ſes domeſtiques étoient aſſis, ils ſe leverent à ſon aſpect ; ſur quoi il leur dit : aſſoyez-vous mes Maîtres ; votre élévation fait ma chûte. Soit que Bacon ne s'apperçût de ſes déſordres que lorſqu'il ne fut plus temps d'y remédier, ou ſoit que ſon eſprit occupé de ſes études & plein des grandes vues qu'il rouloit ſans ceſſe dans l'eſprit ne pût ſe prêter ni deſcendre aux détails minutieux que demande une ſage économie ; il eſt certain que ſes affaires une fois dérangées par ſa négligence,

il fut moins délicat ſur le choix des moyens de ſoûtenir le même train de vie qu'il avoit menée juſqu'alors. Ainſi l'on voit en ce ſeul homme l'aſſemblage monſtrueux de tout ce qu'il y a dans l'humanité de plus grand & de plus petit, de plus noble & de plus humiliant. De telles inconſéquences dans un ſi grand homme, ſont bien capables d'alarmer & d'épouvanter ceux-même qui par une longue habitude & une grande pratique de la vertu, ſont le plus affermis dans les principes de l'honneur & de la ſageſſe.

Bacon ne demeura pas long-temps en priſon. Le Roi lui rendit peu de jours après la liberté, & lui remit l'amende prononcée contre lui. Comme elle étoit très-conſidérable, Bacon pour ſe diſpenſer de la payer, avoit déja pris la précaution de faire paroître quelques-uns de ſes amis qui ſe dirent ſes créanciers. Le ſieur Williams ſon ſucceſſeur lui reproche avec chaleur ce ſtratagême, qu'il taxe de fauſſeté, & l'ac-

cuſe d'avoir voulu tromper par cette ruſe ſes créanciers véritables, qui étoient en grand nombre, qui ſe trouvoient ruinés par cette banqueroute frauduleuſe. Mais je ne puis me perſuader que Bacon ait eu cette intention criminelle, & je ſuis porté à croire qu'il ne cherchoit par-là qu'à ſe procurer du temps, & à ſe mettre à l'abri des pourſuites, juſqu'à ce qu'il pût rétablir ſes affaires déja extrêmement délabrées par ſa mauvaiſe conduite, & déſeſpérées par la perte de ſon crédit & de ſes emplois.

Pour n'être plus obligé de revenir ſur cette fâcheuſe affaire, qui ne peut que chagriner le Lecteur & l'Ecrivain, je terminerai ce récit par le dernier événement qui y ait rapport. Trois ans après ſa condamnation, Bacon préſenta Requête au Roi, pour obtenir des Lettres d'abolition; afin, dit-il, que cette tache ignominieuſe fût levée, & que ſa mémoire ne paſſât point à la poſtérité avec une flétriſſure. Le Roi fit tout ce qui dépendoit de lui, & lui

accorda ce qu'il demandoit. La postérité à qui il en appella du jugement de son siecle, n'a point voulu non plus se ressouvenir de sa faute, & les Auteurs qui en ont parlé, n'ont pas pour cela prétendu diminuer son mérite, ni les obligations que lui a le monde savant : ceux qui ont observé des taches dans le soleil n'en reconnoissent pas moins sa lumiere & son éclat, dont ils jouissent chaque jour. Bacon délivré du soin & du tumulte des affaires publiques, éloigné du pompeux & frivole théatre du monde, consacra à l'étude son loisir & sa retraite. Il se plaignoit souvent de la folle ambition & des fausses idées de gloire qui l'avoient si long-temps détourné des occupations les plus nobles, les plus dignes d'un être qui pense, & les seules qui soient véritablement utiles. Convaincu par une fatale expérience du vuide & de l'instabilité des grandeurs humaines, il tourna toutes ses pensées du côté de la Philosophie, qui avoit toujours été sa paf-

ſion dominante, au-milieu même de la Cour & des embarras d'une vie agitée.

Nous allons le ſuivre dans ſa nouvelle ſituation, moins brillante peut-être que la premiere, mais incomparablement plus agréable; puiſqu'enfin affranchi de la ſervitude de la Cour, où il n'avoit eu que trop long-temps à ſouffrir des ſottiſes & des extravagances de la plupart des Grands, autant au-deſſous de lui par le mérite, qu'ils pouvoient être au-deſſus par leur place, il ſe trouvoit à portée de ſuivre en liberté l'impulſion de ſon génie, de vivre indépendant avec lui-même, & de travailler pour l'avantage non de ſon ſiecle ſeulement & de ſa Nation, mais de tout le genre-humain & de tous les ſiecles à venir.

Le premier ouvrage conſidérable auquel il s'appliqua depuis ſa retraite, a cependant encore les marques de la chaîne qu'il avoit portée. C'eſt l'Hiſtoire de Henri VII, qu'il entreprit par l'ordre du Roi, & qu'il publia en 1622.

Cet ouvrage dément ceux qui ont reproché à Bacon, de n'avoir pas soutenu sa disgrace avec fermeté. On y voit par-tout les traits mâles d'un esprit que l'âge n'a point affoibli, & que les malheurs n'ont point abattu. Il fut reçu avec de grands applaudissemens, & il essuya beaucoup de critiques, preuve incontestable de sa bonté. Les fautes qu'on y a remarquées, ne doivent point diminuer l'opinion que l'on a du talent de l'Auteur, qui ne manquoit assurément ni d'intelligence ni d'imagination : mais on sait que Jacques vouloit que son bisayeul fût le modele le plus parfait à proposer aux Rois, & dans ce siecle vendu à la flatterie & plié à la soumission, le sentiment du Roi prévalut bientôt à la Cour, & devint l'opinion à la mode. Si Bacon n'a pu se garantir entiérement de la contagion, s'il a tâché en plusieurs endroits de dissimuler les fautes, & de voiler les imperfections du Prince dont il écrivoit l'histoire ; cependant à tra-

vers ces ménagemens, on découvre Henri VII, tel qu'il étoit, & avec tous ſes défauts; on voit un Prince avare & ſoupçonneux, ces deux vices ſont les traits principaux de ſon caractere. Sa conduite en plus d'une occaſion porte ſenſiblement les marques de la foibleſſe ou de la méchanceté que lui reprochent nos Hiſtoires; ſa politique au-dedans & au-dehors fut fauſſe, intéreſſée, & mal entendue. Son eſprit de détail incapable des grandes vûes que ſuggerent le génie & la véritable prudence, ne connoiſſoit que les fineſſes de minutie & l'art de tromper dans les petites choſes. Il eut le bonheur de ſe tirer ſouvent par des reſſources du moment & par des expédiens paſſagers, des méchantes affaires & des mauvaiſes démarches où il s'étoit engagé, & des écueils qu'avec un peu plus de prudence il eût aiſément prévu, ou qu'il eût même évité, ſi ſes intentions euſſent été plus droites. Son humeur ſombre & taciturne, ennemie du commerce

& de la société, passoit dans l'esprit de bien des gens, pour l'effet d'un grand jugement & d'une profonde méditation. Sa santé toujours chancelante, lui interdisoit l'usage des plaisirs; mais son avarice lui tenoit lieu de toutes les autres passions. Il n'aimoit l'argent que pour l'argent même, il en amassoit sans en avoir besoin. Il ne voyoit rien d'injuste ni d'indigne dans les moyens, quels qu'ils fussent, de grossir ses trésors. Les rapines les plus honteuses & les oppressions les plus criantes ne lui coûterent pas même un remords pour assouvir cette cupidité. L'histoire de ce Prince écrite par Bacon, a été accusée de partialité, & il seroit difficile de l'en disculper entiérement; on lui a aussi reproché son style plein d'affectation & de fausse éloquence; mais ce dernier défaut étoit le vice du temps, non de l'Auteur; la Cour de Jacques gâtée par l'exemple du Maître, n'aimoit que le faux bel esprit; les étincelles & l'enflure dans le style, aussi-bien que dans le

langage, étoient le goût dominant de ce ſiecle.

Les Eſſais de Bacon ſont de tous ſes ouvrages celui qui eut le plus de cours, & ils conſervent encore aujourd'hui leur premiere réputation. Il augmenta conſidérablement cet ouvrage ſur la fin de ſes jours, & en donna deux éditions, l'une en Anglois, & l'autre en Latin, qui étant la langue commune aux ſavans de tous les pays, lui parut plus propre à faire connoître ſon ouvrage, & à le faire vivre auſſi long-temps qu'il y aura des livres & des gens de lettres. L'Auteur s'y propoſe d'inſtruire ſon Lecteur, & laiſſe à d'autres le ſoin de l'amuſer : c'eſt ce qui a fait dire à M. de Voltaire que les Eſſais de Bacon n'étant point la Satyre du genre-humain, comme les maximes de la Rochefoucault, ni une Ecole & un Cours de Scepticiſme, comme les Eſſais de Montagne, ils ne ſont pas ſi communément dans les mains de tout le monde que ces deux livres ingénieux. Cette remarque

fine & judicieuſe fait l'éloge de Mylord Bacon. Ce grand homme tenoit trop au-deſſous de lui, de courtiſer ſes lecteurs, & de rechercher leurs applaudiſſemens par une complaiſance fade & déplacée pour la folle curioſité de la plupart ; ou par une crainte ſervile de leur injuſte malignité.

Je remets à parler ailleurs des autres ouvrages que Mylord Bacon compoſa depuis ſa retraite ; j'obſerverai ſeulement ici que le nombre & la nature des Ecrits qu'il publia dans ces derniers temps, ſuffiſent, ſans entrer dans un plus grand détail, pour donner une haute idée de la force de ſon eſprit & de ſa patience infatigable. En effet dans le court intervalle de cinq années d'exil & d'abandon, malgré le découragement où le devoit jetter une cenſure infamante, malgré le mauvais état de ſa ſanté, la perte de ſes biens & de ſes dignités, il fit des choſes qui auroient pu occuper le cours de la vie la plus longue & la plus heureuſe, & capables d'immortaliſer un

Auteur. Il enrichit & mit dans un meilleur ordre quelques-uns de ses premiers ouvrages, en composa de nouveaux, non moins considérables par l'étendue & la variété des matieres, que par la maniere de les traiter; & ce qui distingue Bacon de la plupart des savans qui ont beaucoup écrit, & en qui l'on ne trouve souvent que de l'érudition & du travail, c'est que ses ouvrages toujours neufs, ou par la matiere, ou par la forme, sont les productions de la réflexion & du génie; il tire tout de son propre fonds; ses idées vastes, sans rien perdre de leur justesse, sont encore embellies & éclairées par l'heureuse disposition du plan & du systéme général. Dans l'examen de chaque sujet, il s'éleve au point de vue le plus avantageux, d'où il découvre autour & au dessous de lui une vaste region. Là il distingue des endroits sombres & des côtés lumineux, il marque les places encore en friche, & celles qui ont été cultivées. Tel est le caractere original

de tous les ouvrages de Bacon, même de ceux qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner.

Plusieurs Ecrivains tant étrangers que nationaux, ont beaucoup parlé de l'indigence où Bacon fut réduit après sa disgrace. Le Clerc avec une indignation qui fait l'éloge de son caractere, reproche vivement au Roi Jacques d'avoir abandonné sans secours, & d'avoir laissé aux prises avec la misere & la tristesse, un si grand homme, l'honneur de son siecle & de son pays. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans ces plaintes. Si Bacon ne jouit pas d'une grande fortune, il dut être au moins dans une situation médiocre, au-dessus du besoin & de la nécessité. Il n'avoit à la vérité rien amassé dans le temps de sa faveur, & ne s'étoit point prémuni dans le cours de ses prospérités contre les revers de la fortune; ce qui justifie assez l'intégrité & le désintéressement de ses vues; mais il lui restoit environ 600 livres de rentes en fonds de terre,

& le Roi lui en donnoit trois fois autant. Peut-être que ses pensions étoient assez mal payées par un Prince qui connoissant peu le véritable usage de l'argent, dépensoit tous ses revenus à entretenir au-dehors des négociations infructueuses, ou à combler de biens & de recompenses ceux de ses sujets qui en méritoient le moins. Bacon d'ailleurs considérablement endetté, dépensoit toujours beaucoup en essais & en expériences. Les personnes les plus économes deviennent prodigues & ne ménagent rien, quand il s'agit de satisfaire leur passion favorite. Voilà les principales causes de l'extrême embarras où Bacon fut souvent réduit. Il s'en plaint au Roi dans quelques-unes de ses lettres, & s'abaisse à des prieres & à des supplications auxquelles on souhaiteroit pour sa gloire, qu'il eût dédaigné de descendre. Les partisans de la grandeur & de la dignité de l'homme, & ceux qui au contraire n'y apperçoivent que du néant & des foiblesses, trouveront

dans l'Hiſtoire de Mylord Bacon, de quoi appuyer leurs opinions reſpectives. Mais une réflexion juſte & vraie, qu'on doit toujours avoir préſente à l'eſprit, lorſqu'on juge les grands hommes, c'eſt qu'en Morale, auſſi-bien qu'en Littérature, le cenſeur & le critique n'ont beſoin que d'un diſcernement fort ordinaire, & d'une vertu fort commune pour remarquer les vices & les défauts des plus illuſtres perſonnages & des plus beaux génies qui ſont l'honneur & l'ornement de l'humanité.

Le Roi Jacques mourut en l'année 1625 après un regne de vingt trois ans, pendant leſquels il ne fit rien pour ſa gloire, ni pour l'avantage de ſes Peuples. Peu eſtimé des étrangers, il fut mépriſé & haï de ſes ſujets. Les fauſſes idées qu'il eut des choſes, & la mauvaiſe conduite qu'il tint dans les affaires, donnerent naiſſance aux diviſions qui bientôt après ſa mort, plongerent ſon Royaume dans toutes les calamités d'une guerre inteſtine. La conſtitu-

tion

tion de l'Etat en fut ébranlée dans ses fondemens, & enfin totalement détruite & renversée, quoique les principes sur lesquels elle étoit établie depuis longtemps, semblassent lui assurer une consistance ferme & durable.

Le malheureux Chancelier ne survécut à son Roi que d'un an. Le poids des affaires civiles & la multitude de ses travaux philosophiques, mais surtout les chagrins dont il étoit intérieurement dévoré, avoient absolument ruiné sa santé. Après avoir langui quelque temps, infirme & s'affoiblissant de jour en jour, il trouva la fin de sa vie dans un excès de travail, débauche bien digne d'un Philosophe. Tandis qu'il suit avec trop de chaleur & une application au-dessus de ses forces, quelques expériences touchant la conservation des corps, il est subitement attaqué d'un mal de tête & d'une douleur d'estomac, qui le contraignirent de se retirer dans la maison la plus prochaine à Highgate chez le Comte d'Arondel. C'est

là qu'il mourut au bout de huit jours d'une fluxion de poitrine, le 9 Avril 1626 dans la soixante sixieme année de son âge.

Je voudrois pouvoir instruire mon lecteur de quelle maniere Bacon supporta sa derniere maladie, & quels furent ses discours & sa contenance aux approches d'une mort inévitable. Après avoir lu la vie des grands hommes, on est naturellement curieux d'apprendre l'histoire de leur mort; cette derniere scene qui termine la piece, & dans laquelle nous aurons tous un rôle à jouer quelque jour, est pour l'ordinaire la plus intéressante. C'est elle qui met le sceau à leur réputation, lorsqu'elle répond à leur vie, ou qui en ternit l'éclat, si elle est d'un autre ton. Mais malheureusement nous n'avons rien sur cette importante partie de la vie du Mylord Bacon. Le seul monument qui nous soit parvenu, est une lettre qu'il écrivit alors au Comte d'Arondel, chez qui il étoit malade. Il y fait paroître

beaucoup de tranquillité d'ame & de liberté d'esprit, dans des momens où il est si rare & si difficile de conserver l'une & l'autre. Faisant allusion à la cause de sa maladie, il compare sa destinée à celle d'un illustre Philosophe de l'antiquité, Pline le vieux, qui rencontra la mort sur le mont Vesuve, où il recherchoit avec trop de curiosité l'origine des volcans.

Bacon fut enterré sans pompe & sans aucune distinction, dans l'Eglise de Saint Michel, près de Saint Alban. Quelque temps après, la reconnoissance d'un particulier qui avoit été à son service, lui érigea un monument qui dans des temps plus heureux, eût été construit aux dépens du public, en témoignage de l'honneur qu'on portoit à la mémoire d'un Citoyen, la gloire de sa patrie & le bienfaiteur de la postérité.

Il y a un passage bien remarquable dans son testament : après avoir selon l'usage, recommandé à Dieu son ame & son corps: *Je laisse*, dit-il, & *je lé-*

gue mon nom & ma mémoire aux nations étrangeres ; car mes concitoyens ne me connoîtront que dans quelque temps. En effet, il fut même de son vivant, l'objet de l'estime & de l'admiration des plus illustres personnages de la France & de l'Italie : plusieurs firent exprès le voyage d'Angleterre pour le visiter. Lorsque le Marquis d'Effiat accompagna à Londres la Princesse Henriette Marie, épouse de Charles premier, il alla voir Mylord Bacon, qui étant alors malade, le reçut au lit les rideaux fermés ; sur quoi le Marquis lui dit : vous ressemblez aux Anges ; nous les croyons d'une espece supérieure à la nôtre, nous entendons souvent parler d'eux, & nous n'avons jamais la consolation de les voir. Les compatriotes de Bacon, ainsi qu'il l'avoit prédit, lui ont rendu justice un peu plus tard : mais le nom seul de quelques-uns d'entr'eux qui ont adopté ses idées & suivi son systême, fait suffisamment son éloge. Sans parler d'un grand nombre d'il-

lustres Philosophes, il compte parmi ses disciples & ses sectateurs, Bayle, Locke, & le grand Newton.

Bacon avoit épousé à l'âge d'un peu plus de quarante ans, la fille d'un Sénateur de Londres, qui lui avoit apporté de gros biens; elle mourut vingt ans avant lui, & ne lui laissa point d'enfans. *

* Le lecteur curieux de savoir comment Bacon gouvernoit sa santé, & quel régime il observoit, peut l'apprendre de son Chapelain, dont je rapporte les paroles : il se nourrissoit bien, & mangeoit beaucoup dans sa jeunesse. Il aimoit les nourritures légeres & les mets fins & délicats : mais dans la suite il préféra une nourriture plus forte & plus solide, parce qu'elle fournit des sucs plus épais & qui se dissipent moins. Il n'avoit garde de négliger l'usage du nitre, qu'il recommande avec tant d'éloges dans ses Ouvrages. Il en prenoit tous les matins environ trois grains dans un bouillon fort léger. Il prenoit aussi tous les six ou sept jours, immédiatement avant le repas, une macération de rhubarbe infusée dans un verre de vin blanc & de bierre mêlée ensemble à la dose d'une once. On voit à la fin de son Histoire naturelle, le remede qu'il employoit contre la goutte, & dont il se trouvoit si bien, que l'accès finissoit immanquablement au bout de deux heures.

Il étoit ſujet à un accident bien ſingulier & dont il n'eſt pas facile de deviner la cauſe. Dans les éclipſes de lune, ſoit qu'il en fût prévenu ou non, il tomboit en foibleſſe : cet accident duroit tout le temps de l'éclipſe, & finiſſoit tout-à-coup, ſans lui laiſſer aucune incommodité.

Bacon étoit de moyenne taille, il avoit le front large & découvert, marqué avant le temps de l'empreinte de l'âge; l'œil vif & pénétrant ; toute ſa perſonne étoit agréable, & il ſuffiſoit de le voir pour être prévenu en ſa faveur & pour être tout diſpoſé à l'aimer, même avant que de connoître ſon mérite. On peut lui appliquer ce que Tacite a dit de ſon beau-pere Agricola ; que dès la premiere vue il paroiſſoit un homme de bien, & qu'après l'avoir fréquenté quelque temps, on étoit charmé de trouver un grand homme.

Toutes les ſortes de mérites que la nature partage ordinairement entre les hommes, tous les talens dont un ſeul

ſuffit pour ſe faire une grande réputation dans le monde, s'annoncerent de bonne heure chez Mylord Bacon, qui les réuniſſoit tous dans un degré éminent. Ses contemporains, même ſes ennemis qui croyoient avoir à ſe plaindre du Miniſtre, reconnoiſſent unanimement la ſupériorité de l'Ecrivain, de l'Avocat, du Philoſophe & de l'homme civil. Il apportoit dans la ſociété un eſprit flexible & léger, qui prenoit aiſément & avec ſuccès, toutes ſortes de caracteres; il parloit le langage propre à chacun de ceux qu'il entretenoit avec une facilité qui ſembloit naturelle, ou s'il y mettoit de l'art, c'étoit un talent de plus de ſavoir ſi bien le cacher. S'il parloit en public, il étoit aſſuré de l'attention de ſes auditeurs, & de maitriſer leurs affections : ſes plaidoyers qu'on lit peut-être aujourd'hui ſans beaucoup d'émotion, ſoutenus par la force & la grace de ſon action, ne manquerent jamais de produire les effets qu'il ſe propoſoit, & de remuer les paſſions qu'il

vouloit inſpirer. Au reſte ce n'eſt point ici un tableau de fantaiſie & peint d'imagination ; je ne parle que ſur le témoignage d'un homme * connoiſſeur & difficile, bon juge du mérite & peu ſujet à ſe tromper. Mais la Philoſophie eſt le côté brillant de Mylord Bacon ; c'eſt en cette partie qu'il a ſur-tout excellé, & on ne dira rien de trop, en répétant avec M. Adiſſon, qu'il joignoit à l'étendue des connoiſſances & au profond jugement d'Ariſtote, toutes les graces, les charmes & la beauté de l'éloquence de Cicéron. Tous les Savans de l'Europe ont avoué & célébré ſes talens, tous le reconnoiſſent pour l'auteur & le pere de la ſaine Philoſophie, de cette ſage & utile Philoſophie, qui ne marche qu'à l'aide de l'expérience, & qu'après l'étude de la nature & de ſes opérations. C'eſt donc ſous ce point de vue qu'il nous faut le conſidé-

---

* B. Janſon dans ſes découvertes.

rer déſormais ; c'eſt-là que le lecteur verra tout le mérite de ce grand homme, dont le génie créateur ne fut redevable qu'à lui-même de ſes productions. Il ne pouvoit profiter du travail de ceux qui l'avoient précédé, ni s'aider des ouvrages des anciens Philoſophes ; tous s'étoient entiérement écartés du bon chemin, ou ſi quelques-uns l'avoient entrevu ; craignant les difficultés & l'ennui qui ſe rencontrent à frayer une nouvelle route, ils l'avoient ſoudainement abandonné. Bacon ne dut qu'à ſon intelligence & à ſa pénétration, ce rayon de vive lumiere qui lui découvrit promptement & d'un ſeul coup d'œil, ce qui avoit échappé pendant plus de deux mille ans aux recherches laborieuſes de ſes prédéceſſeurs. Mais pour faire mieux ſentir l'importance des ſervices que notre Philoſophe a rendu à la ſociété, le lecteur me permettra de mettre ici ſous ſes yeux, un tableau en raccourci de l'état où furent en Europe les Sciences & les Lettres,

depuis le débordement des peuples du Nord, jusqu'au seizieme siecle.

On fixe ordinairement, & avec assez de raison, l'époque de l'ignorance qui couvrit le monde, au temps où des Nations sorties du Nord inonderent, comme un torrent à qui rien ne pouvoit résister, toute la surface de l'Europe. Il est cependant certain que les Arts & les Sciences commençoient depuis long-temps à dégénérer, & qu'ils avoient déja beaucoup perdu de leur ancien éclat, avant que ces peuples sauvages & tous guerriers eussent attaqué l'Empire Romain; il est vrai que dès qu'ils l'eurent entamé, la nuit qui avant cette révolution s'avançoit lentement, éteignant peu-à-peu le flambeau des Sciences, devint enfin une nuit générale, qui menaçoit d'être éternelle: elle dura plus de 400 ans. On voit encore dans le huitieme siecle les Prêtres & le Clergé, qui de tous les Ordres de l'Etat est toujours le plus éclairé, borner ses études & ses occupations à chan-

ter l'Office Divin, & la plûpart ſans en comprendre la parole, encore moins le ſens ; c'étoit-là leur plus haute ambition & l'unique émulation dont ils fuſſent ſuſceptible. La jalouſie ſur ce point fut ſi grande entre le Clergé du Pays Latin & celui de France, qu'il fallut que Charlemagne qui étoit pour lors à Rome, interpoſât ſon autorité & jugeât lui-même cette importante queſtion. Launoy qui rapporte ce fait avec toutes ſes circonſtances, ajoûte, que l'Empereur demanda au Pape Adrien quelques doctes perſonnages qui puſſent enſeigner à ſes ſujets les premiers élémens de la Grammaire & de l'Arithmétique, abſolument inconnues dans ſes Royaumes. Ce Monarque qui ne connoiſſoit que la guerre, & dont l'éducation avoit été ſi négligée, qu'il ne ſavoit même pas écrire, ſentit par la juſteſſe naturelle de ſon eſprit & par la ſeule force de ſon jugement, de quel prix eſt la ſcience, & tout ignorant qu'il étoit, il voulut être le Protecteur des

Savans : il ouvrit une Ecole publique dans ſon Palais, & en donna la Direction au fameux Alcuin Anglois, ſur qui il ſe repoſa du ſoin de tranſplanter en France le germe de la Philoſophie qui fleuriſſoit encore en Angleterre. Mais malgré les bonnes intentions de ce Prince, les Sciences ne firent dans ſon Royaume que des progrès bien lents & peu ſenſibles ; le Concile de Châlons tenu au commencement du neuvieme ſiecle, fait de ſérieuſes exhortations aux Religieux, d'avoir un ſoin particulier que leurs livres de dévotion & prieres ſoient tranſcrits & copiés avec exactitude, de peur, dit le Canon du Concile, que croyant pieuſement & de bonne foi demander une choſe à Dieu, ils ne lui demandent préciſément le contraire, par la faute d'un Manuſcrit peu correct ou vicié.

On juge aſſez par ce ſeul fait, combien la France avoit peu profité des vues de Charlemagne, & des peines qu'il avoit priſes au ſiecle précédent, pour

introduire les Sciences dans ſes Etats.

L'Angleterre conſervoit encore au huitieme ſiecle quelques foibles reſtes de la lumiere qui y avoit brillé long-temps, mais dans le ſuivant, la deſcente des Normands, & la conquête que ces pirates firent de la moitié du Royaume, le replongerent tout-à-conp dans la barbarie. Le jeune Alfred réduit à une ſeule Province de l'Oueſt, ne put trouver perſonne en état de lui apprendre à lire; en ſorte qu'à l'âge de douze ans il ne connoiſſoit point encore les caracteres de l'alphabet : mais ce grand homme monté ſur le trône qu'il avoit reconquis, avec une poignée de monde, ſur des uſurpateurs auſſi nombreux que puiſſans, n'eut rien de plus preſſé que de tirer ſes peuples de l'ignorance & de la barbarie où il les avoit trouvés, & tant par l'exemple qu'il donna lui-même à ſes ſujets, que par la protection qu'il accorda aux Savans, il fit renaître & revivre les Arts & les Sciences dans ſon Royaume. C'eſt le Charlema-

gne des Anglois, aussi heureux, non moins grand, & plus homme de bien, sans doute parce qu'il étoit plus éclairé: Car Alfred ne se contenta pas de protéger les Savans, il voulut l'être lui-même, & le fut beaucoup, eu égard à son siecle. Sous son regne la France rendit à l'Angleterre le service qu'elle en avoit reçu quatre-vingt ans auparavant: Alcuin invité par Charlemagne, avoit porté à la Cour de France le goût & la connoissance des Lettres: Grimbald vint à Londres à la sollicitation d'Alfred, qui le fit Chancelier de l'Université d'Oxford qu'il venoit de fonder. De tels événemens sont considérables dans l'histoire littéraire du neuvieme siecle, & toutes les Chroniques de ce temps-là ont soin de faire mention de l'apparition d'un bon Grammairien ou d'un noble savant, aussi religieusement & avec autant de respect, que les anciennes histoires parlent d'un nouveau législateur, ou d'un héros libérateur de sa patrie. Lycurgue ou Timoleon ne

ſont pas cités plus honorablement par leurs Hiſtoriens: peut-être ſeroit-il facile de juſtifier la vérité de la comparaiſon. Quoiqu'il en ſoit, Alfred ne réuſſit pas mieux que Charlemagne, dans l'entrepriſe d'inſtruire & d'éclairer ſes ſujets : une nuit plus ſombre encore que celle qu'il avoit tâché de diſſiper, couvrit en peu de temps & obſcurcit le monde ; l'ignorance ramena les vices & la corruption qui en ſont inſéparables. Les fables & les ſonges prirent la place du bon ſens & de la raiſon, les pratiques ridicules d'une dévotion mal entendue, ſuccéderent à la véritable piété. Le Clergé lui-même dépouillé de la bonne doctrine, qui devoit être ſon partage, trouvoit plus facile & plus lucratif d'amuſer le peuple vicieux & groſſier par de faux miracles, & de l'effrayer par des terreurs paniques de démons & de ſpectres, que de lui prêcher la ſaine Morale & les divins préceptes de l'Evangile ; mais les Prêtres même ne le liſoient plus. Leurs mœurs

ne valoient pas mieux que leurs sermons; enfin la dépravation étoit générale dans tous les ordres de l'Etat; & pour ſavoir à quel degré elle étoit montée dans tous les pays de la Chrétienté, on n'a qu'à conſulter quelques Conciles convoqués vers ce temps-là : l'un défend l'adultere, l'inceſte & la pratique des ſuperſtitions payennes ; on avoit oublié que ce fuſſent des crimes: Un autre que l'Impératrice Irene avoit aſſemblé, pour réformer la Diſcipline Eccléſiaſtique, ordonne que dorénavant aucun Evêque ne fera de ſon Palais Epiſcopal une auberge ou une hôtellerie, qu'il ne recevra point d'argent, pour excommunier quelqu'un. Un troiſieme condamne le concubinage public, & veut qu'à l'avenir les Religieux des deux ſexes ne vivent plus enſemble, dans la même maiſon. C'en eſt aſſez pour donner une idée des mœurs; l'ignorance & la ſuperſtition qui la ſuit, étoient au même point : on crut néceſſaire dans un Concile de déclarer aux fideles que le

nombre des Anges n'eſt point certain, que l'Egliſe n'en reconnoît diſtinctement que trois, qu'elle honore les autres d'une maniere générale, & qu'elle ne garantit point l'invocation particuliere que les fideles pourroient faire de quelqu'un d'eux nommément, excepté des trois dont il eſt parlé.

La Chaire de Saint Pierre fut ſouvent remplie par des Pontifes, qui loin de ſoutenir par la ſainteté de leur vie, l'honneur de leur caractere : déshonorerent leur place par leurs crimes & par leurs débauches. Pluſieurs furent chaſſés par des uſurpateurs, qui jouirent tranquillement du fruit de leur violence : deux moururent aſſaſſinés. L'infâme Théodora, trop connue par le pouvoir qu'elle avoit dans la Cité ſainte, & plus encore par le ſcandale qu'elle donna dans le ſiecle le plus diſſolu, mit la thiare ſur la tête d'un de ſes amans, qui prit le nom de Jean X. Jean XI fils naturel du Pape Sergius III, monta ſur la Chaire Pontificale à l'age

de vingt-un an, par le crédit de sa mere Marozie, sœur de Théodora. Quelque temps après un petit fils de cette même Marozie, fut élu à dix-huit ans par les intrigues de sa famille, toujours toute-puissante dans Rome. L'Eglise ainsi gouvernée, donnoit au monde des scenes scandaleuses & souvent ridicules. Peut-on s'étonner après cela, des désordres où le peuple & les laïcs étoient abandonnés, tandis que ceux qu'on regarde comme les Vicaires de Jesus-Christ & l'image de Dieu sur la terre, leur montroient l'exemple de tous les vices : aussi les déréglemens étoient extrêmes, ainsi que l'ignorance. Cependant le peuple respectoit ce même Clergé que nous venons de dépeindre; les plus méchans & les plus scélérats familiarisés avec les crimes les plus révoltans, & qui font frémir la nature; sans morale, sans religion, dans un oubli total de la Divinité, conservoient pour ses indignes Ministres, le culte & le respect qu'ils n'avoient plus pour

elle. Ils défendoient au péril de leur vie, les privileges d'une Eglise, une donation faite à un Couvent, un meuble consacré à l'usage d'un temple, & ils se livroient sans remords & sans crainte aux dissolutions les plus criminelles. Dans ces temps malheureux d'aveuglement & d'erreur, où la science étoit absolument éteinte & la raison même en délire, étoit-il possible de songer à cultiver le véritable Savoir & la saine Philosophie ?

Ce ne fut qu'au milieu du quinzieme siecle, après la prise de Constantinople par les Turcs, que l'Etude & les Lettres commencerent à reparoître. Des Grecs fuyant la fureur des armes Ottomanes, vinrent se refugier dans les parties occidentales de l'Europe, & y apporterent les Sciences & les Livres : on connut par eux les Ouvrages d'Aristote, qui donnerent naissance à la Philosophie Scholastique. Ce seroit une chose aussi curieuse qu'instructive, de tracer au long l'origine, les progrès &

les variations de cette Philoſophie, fille de l'eſprit & de l'erreur, & qui porte empreints tous les traits de l'un & de l'autre mêlés & confondus. On découvriroit dans cette hiſtoire tous les égaremens de l'eſprit humain, & combien il lui en a coûté d'efforts, d'intelligence & de fineſſe pour s'écarter de la vérité, & ſe briſer contre les écueils. Enfin après pluſieurs ſiecles d'ignorance & de barbarie, où l'on avoit été ſans idées & ſans connoiſſances, parut cette Philoſophie fantaſtique, qui ſubtiliſée encore par l'imagination échauffée de ceux qui la cultiverent, amuſa les hommes de notions vagues & indéterminées; & pour parler ainſi, de paroles ailées & d'idées tout aëriennes, ſans corps & ſans ſubſtance.

Cependant il ne faut pas croire que cette Philoſophie fût celle d'Ariſtote; c'étoit un mauvais traveſtiſſement de ce que ce grand homme avoit enſeigné. Tout ce qu'ils avoient pu prendre de ſes opinions, dans quelques mauvaiſes tra-

ductions d'une partie de ses Ouvrages, ou dans Boëce son Commentateur, ils l'avoient travaillé, refait & réduit en méthode, chacun selon son talent & suivant le goût du siecle. Ce travail mal digéré & exécuté par des esprits subalternes qui entreprenoient au-dessus de leurs forces, puisque la plupart n'entendoient même pas l'original, au lieu de donner un corps de science régulier & suivi, ne produisoit qu'une composition monstreuse, formée de différentes parties difformes & incohérentes. Le plus grand mal que firent les Scholastiques & le plus grand obstacle qu'ils apporterent à l'avancement des Sciences, fut de négliger entiérement les connoissances naturelles, pour courir après des qualités occultes, des abstractions, & autres mots vuides de sens, & pour s'occuper de questions de pure curiosité, frivoles & même ridicules. La Logique, ou l'art de raisonner, sur laquelle ils s'exercerent principalement, devint bientôt avec leurs soins, un art inutile, embarrassé & inintelligible.

Alſtedius dans la Chronologie qu'il a donnée des Scholaſtiques, diviſe leur Hiſtoire en trois âges ou époques : le premier âge commençant à Lanfranc Archevêque de Cantorberi, qui vivoit au milieu de l'onzieme ſiecle, finit à Albert le grand en 1320; le ſecond âge eſt depuis Albert juſqu'à Durand; le troiſieme depuis Durand juſqu'à Luther ou la Réforme. Morhoff prétend que Rurelin Anglois fut le pere des Scholaſtiques & le chef des Nominaux, Secte renouvellée dans la ſuite par Occam auſſi Anglois, & l'antagoniſte perpétuel de Scot défenſeur zélé des réaliſtes. Ces deux Sectes partagerent le monde ſavant; noms de parti formidables alors, maintenant auſſi ignorés que les objets de leurs controverſes. Il ſuffira de dire que les deux partis, comme il arrive toujours, ſe haïſſoient très-cordialement, ſe traitoient réciproquement d'erronés & d'hérétiques, que leurs diſputes furent ſouvent enſanglantées, & qu'on ſe battit pour des argumens avec la même

fureur, que l'on ſe diſpute des Provinces ou des Royaumes. Car il le faut avouer à la honte & à l'humiliation de l'humanité, les hommes ainſi que les brutes, ont toujours recours à la force, pour terminer leurs différends, & quel que ſoit le ſujet qui les diviſe, important ou léger, la violence eſt leur derniere raiſon. On l'a dit des Rois, mais on peut le dire avec autant de vérité de toute l'eſpece humaine. Les titres magnifiques & abſurdes donnés à ces chefs de parti en honneur de leurs ſublimes rêveries, prouvent l'extrême ſottiſe de ce temps-là, nullement le mérite de ceux que l'on en décoroit.

Toutefois dans ce ſiecle malheureux qui ſe croyoit plus ſavant que ceux qui l'avoient précédé, mais qui n'étoit ni plus éclairé ni plus habile, parut un homme prodigieux, non ſeulement pour le temps où il vivoit, mais encore ſupérieur aux âges ſuivans, & à qui le ſiecle même où j'écris ſe croit redevable d'une infinité de connoiſſances: c'eſt

le célébre Moine Bacon; comme ſi ce nom fatal à l'ignorance, & au faux ſavoir plus pernicieux encore, étoit deſtiné à faire revivre le goût des bonnes études & des connoiſſances utiles. Ce grand homme, dis-je, ſans ſecours & ſans guide, perça la nuit profonde qui couvroit l'univers, & malgré les obſtacles à ſurmonter, malgré les perſécutions qu'il eut à eſſuyer, il pénétra fort avant dans les myſteres les plus ſecrets de la nature, par la ſeule force de ſon génie. Il fit un ſi grand nombre de découvertes en Aſtronomie, en Optique, en Méchanique & en Chymie, Sciences abſolument ignorées de ſes contemporains, qu'aujourd'hui même encore les Ecrivains les plus ſobres & les plus avares de louanges, n'en parlent qu'avec admiration. Il fut preſque le ſeul aſtronome de ſon temps; la réformation du Calendrier eſt une preuve de ſon intelligence dans cette partie. La conſtruction des lunettes, des téleſcopes & de toutes les ſortes de verres propres à

groſſir

groſſir ou diminuer les objets ; la compoſition de la poudre à canon, que l'on a cru avoir été entrevue pour la premiere fois par Barthold Swartx dans le dernier ſiecle, ne ſont qu'une partie des découvertes juſtement attribuées au Frere Bacon. Pour tant de ſervices rendus à la ſociété, il fut calomnié durant ſa vie, perſécuté, mis en priſon, & après ſa mort on voulut flétrir ſa mémoire, en le faiſant paſſer pour un ſorcier & un magicien adonné à des arts diaboliques & abominables : enfin il eut la deſtinée trop commune des grands hommes. De ſon temps il n'y avoit que quatre perſonnes en Europe qui euſſent fait quelques progrès dans les Mathématiques ; la Chymie étoit encore moins cultivée : on n'étudioit que les livres d'Ariſtote ; mais ceux qui avoient entrepris d'expliquer ces livres & de les faire connoître aux autres, ne les entendoient pas eux-mêmes.

C'eſt une conſidération bien ſinguliere de voir par quelle bizarre deſtinée les

Ouvrages de cet illuſtre Grec ont été tour à tour l'objet de l'eſtime & du mépris, de la haine & de l'admiration des hommes. Launoy compte juſqu'à trente-ſept Peres de l'Egliſe qui ont réprouvé la Doctrine d'Ariſtote & flétri ſa mémoire : Morhoff fait monter plus haut le nombre de ſes Commentateurs, qui étoient auſſi ſes diſciples ; & ni l'un ni l'autre n'a donné la liſte complette de ſes partiſans ou de ſes ennemis. Ariſtote fut de ſon vivant accuſé d'irreligion, les Prêtres du Paganiſme le condamnerent à la mort ; les ſucceſſeurs de ces mêmes Prêtres furent ſes partiſans & ſes admirateurs. Ses Ouvrages ont éprouvé le même ſort de la part du Clergé de l'Egliſe Chrétienne, tantôt proſcrits comme hérétiques, tantôt avoués & reconnus pour le plus ferme rempart de l'orthodoxie. Le même Launoy a fait une hiſtoire particuliere des révolutions arrivées à la réputation de ce Philoſophe, & il en compte juſqu'à huit. Je me contenterai d'en rapporter ſeulement

deux qui font un contraste tout-à-fait plaisant. Dans un Concile de Paris qui est de l'année 1209 les Evêques censurerent tous les Ouvrages d'Aristote sans distinction, & les traiterent de sources pernicieuses d'erreurs & d'héréfies, les condamnerent au feu, & défendirent à toutes personnes, sous peine d'excommunication, de les lire, de les faire copier, & même d'en garder aucun exemplaire. Cette proscription alla plus loin encore; on livra au bras séculier dix à douze personnes qui furent brûlées vives, pour avoir soutenu quelques propositions que ces doctes Prélats avoient oui dire être tirées des Ouvrages d'Aristote. Mais dans le seizieme siecle on lisoit ces mêmes Ouvrages impunément, & sans encourir aucune peine; on les expliquoit publiquement & avec approbation; & quiconque osoit élever des doutes sur leur orthodoxie, j'ai presque dit leur infaillibilité, étoit persécuté comme un infidele & un mécréant. L'affaire trop connue du Sophiste Ramus en

eſt une preuve mémorable. Il avoit eu l'imprudence de faire quelques remarques critiques ſur le péripatétiſme, auſſitôt il s'excita contre lui un ſoulevement général : l'Univerſité de Paris prit l'allarme, & ſe déclara contre ſon entrepriſe, qui fut traitée d'attentat deſtructif de toute bonne doctrine, & d'une dangereuſe conſéquence pour la Religion même. L'affaire portée au Parlement, parut d'une telle importance, que le Roi François I. l'évoqua à ſa perſonne, & voulut en prendre connoiſſance. On a encore l'Arrêt qui intervint, & par lequel Ramus eſt déclaré impudent, inſolent & menteur; ſes livres ſupprimés & abolis, & ce qui peut paſſer pour un exemple de ſévérité inouie, on défend ſolemnellement à l'Auteur de tranſcrire, & même de lire ſes propres Ouvrages. On croiroit, à voir le profond reſpect que l'on portoit à l'autorité de cet ancien Philoſophe, que ſans doute on entendoit très-bien ſa doctrine, & que l'on cultivoit ſa

Philoſophie avec beaucoup de ſuccès; point du tout : les Docteurs attachés au ſeul nom d'Ariſtote, ſe mettoient peu en peine de ſa doctrine, & moins encore de la vérité; ſemblables, dit nôtre Auteur, à ces Athlétes qui ſe préparant à combattre dans les Jeux Olympiques, ſe refuſoient à des travaux utiles & néceſſaires, pour être en état d'en ſupporter de ſuperflus; graces à leurs ſoins, toute la Philoſophie ne conſiſtoit qu'en des notions vagues & des mots inintelligibles. Au lieu d'étudier la nature, de rechercher la propriété des corps & les loix du mouvement, véritable cauſe de tous les effets, on ne s'occupoit que de définitions, de diſtinctions, d'abſtractions & autres puérilités, qui ne pouvoient procurer aucun avantage ni à la ſcience, ni à la ſociété. On diſputoit ſans fruit, & même ſans envie de s'inſtruire; car on étoit bien plus curieux de réduire ſon adverſaire au ſilence, que d'étendre ſes connoiſſances, ou de perfectionner ſes mœurs;

en ſorte que cette Philoſophie captieuſe étoit elle-même un plus grand obſtacle au véritable ſavoir, que l'ignorance dont elle avoit pris la place. Lorſqu'on eut fait le mélange ridicule de la Doctrine Peripatéticienne avec la Théologie Chrétienne, les vérités les plus reſpectables devinrent obſcures & ſuſceptibles de doutes & de difficultés, au moyen de la chicane ſcholaſtique & de l'ergotiſme qui fourniſſoient à chaque parti des argumens pour défendre ſes erreurs & entretenir ſes illuſions. Le reſpect ou plutôt l'idolâtrie pour Ariſtote, fut portée ſi loin, que quelques-uns de ſes ſectateurs s'imaginerent avoir vu dans ſes Ouvrages la Doctrine d'un Dieu en trois perſonnes; d'autres publierent de longues Diſſertations pour prouver qu'il étoit certainement ſauvé. On ſait l'hiſtoire d'un Patriarche de Veniſe, le fameux Hermolaus Barbaro, qui évoqua le Diable pour apprendre de lui la ſignification d'un mot qu'il ne comprenoit pas dans la Phyſique d'Ariſtote; mais le

Diable rusé, qui n'en savoit peut-être pas plus que le Prélat, répondit à voix si basse & si peu articulée, que Barbaro ne l'entendit point. Le mot grec qui chagrinoit si fort le Patriarche, est l'*Entéléchie* dont les Scholastiques ont fait leurs formes substantielles, & que Leibnitz vers la fin du siecle dernier a tâché de faire revivre dans sa Théorie du mouvement.

Les troubles arrivés dans la Religion, & qui sembloient avoir excité dans l'Europe une révolution générale, en forçant les Savans à examiner & à rechercher soigneusement les erreurs & les préjugés de toute espece, contribuoient encore à établir plus solidement que jamais, le regne de la Philosophie Aristotélique. Les Protestans & les Catholiques se faisoient un rempart de l'autorité d'Aristote, & défendoient mutuellement leurs opinions, avec les armes qu'il leur fournissoit. Cette alliance gothique de la Théologie & du Péripatétisme augmenta le respect que l'on

avoit pour Ariſtote, on regarda ſes décisions comme les limites de la foi & de la raiſon, qu'on ne pouvoit entreprendre d'éloigner ou de rapprocher ſans audace & ſans impiété. On craignit que les innovations en Philoſophie ne vinſſent à ſapper peu-à-peu les fondemens de la Religion. Si le voile de cette ſainte obſcurité qui couvroit toute la nature, étoit une fois levé ou déchiré, on ne doutoit pas que la curioſité humaine, qui ne s'arrête jamais, ne recourût aux cauſes ſecondes, au pouvoir de la matiere, & aux loix du mouvement & du méchaniſme, pour expliquer les nouvelles découvertes, & qu'enfin inſenſiblement on ne perdît de vue, & qu'on ne négligeât la cauſe premiere de toutes choſes. Cette maniere de raiſonner en impoſa à la multitude, retint dans l'inaction ou dans le ſilence le petit nombre de ſages, & fut le plus grand obſtacle au progrès des connoiſſances utiles.

Tel étoit en général l'état d'ignorance

& d'erreur où Bacon trouva le monde littéraire. Il ne ſongea point à ſe faire chef de parti, ni à fonder de nouvelles ſectes; il eut des vues plus nobles & plus ſages. Il oſa entreprendre de détruire les préjugés divers qui aſſerviſſoient la liberté de penſer, & d'affranchir la raiſon de l'eſpece d'eſclavage, où la retenoient depuis ſi long-temps tant de différentes ſectes de Philoſophes, plus jaloux d'une grande que d'une bonne réputation. En Philoſophie une Hypotheſe ingénieuſe, une brillante Théorie plaiſent davantage à l'imagination des lecteurs, & ſont plus propres à donner promptement une grande célébrité à leurs inventions : l'expérience moins faſtueuſe & plus ſage ſuit la nature dans tous ſes actes, étudie ſes phénomenes & ne cherche qu'à découvrir la vérité, à laquelle elle ſacrifie volontiers tous les petits intérêts de fauſſe gloire & d'ambition mal entendue. Bacon préféra cette derniere méthode : elle étoit neuve, ainſi il n'é-

toit pas poſſible qu'elle produiſît une révolution ſubite & générale parmi les Savans, mais ſes progrès ſemblables aux effets du temps qui marche d'un pas lent & ſûr, ſont enfin devenus conſidérables & univerſels : & ſi, après bien des ſiecles inutilement employés en des études qui ne pouvoient conduire à rien, l'on eſt revenu à la ſeule maniere profitable d'étudier la nature par l'expérience & l'obſervation des faits; on en eſt principalement redevable à notre illuſtre Chancelier.

Ce n'eſt pas qu'avant lui pluſieurs Savans ne ſe fuſſent écartés des principes & des opinions attribuées à Ariſtote. Ramus, Patricius, Bruno, Severinus avoient eſſayé de ſecouer le joug de ce Tyran qui régnoit depuis ſi long-temps ſur les opinions des hommes, avec non moins d'empire & de deſpotiſme que ſon jeune éleve (*) n'en avoit exercé ſur les biens & ſur les for-

---

(*) Alexandre.

tunes : mais ces Ecrivains contens d'avoir obſervé les erreurs d'Ariſtote, ne ſubſtituerent rien à leur place, & s'ils donnerent quelque atteinte à la réputation de ce Philoſophe, ils firent peu de choſe pour la leur. Quelques autres plus heureux, tels que Gilbert, Harvey, Copernic, le pere Paul, ont été plus loin, & ont fait des découvertes nouvelles qui ſont aſſez connues de tout le monde, & qui ont été dignement célébrées. Mais ces découvertes ſéparées & ſans liaiſon entr'elles, n'éclairoient que quelque partie de la Philoſophie, & laiſſoient encore beaucoup à déſirer. On n'avoit point l'idée d'un plan général, univerſel, qui comprît toutes les branches multipliées de la Science, & qui pût guider ſûrement les obſervations & les recherches qu'on voudroit faire dans ſes différens domaines. Bacon imagina le premier, & conçut dans toute ſon étendue ce ſyſtême merveilleux ; & ce qui doit augmenter notre admiration, il l'inventa & le

conduisit à sa perfection, au milieu des embarras des affaires & du tumulte de la Cour. La nature qui sembloit l'avoir destiné au pénible & glorieux emploi de purger les hommes de leurs erreurs, & de les mettre dans le chemin de la vérité, lui avoit donné toutes les qualités & tous les talens nécessaires pour se bien acquitter de cette grande fonction. A une imagination flexible & pénétrante qui saisissoit rapidement les ressemblances des êtres, il joignoit un jugement sûr, qui étudioit curieusement les plus petites différences qui s'y rencontrent. Porté à la méditation & aux recherches, il savoit douter & suspendre sa décision, craignoit d'affirmer légérement, toujours prêt à se retracter & à reconnoître son erreur, soigneux & attentif jusqu'au scrupule, dans l'arrangement & la disposition de ses plans; également éloigné & de la curiosité amoureuse des nouveautés, & de la superstitieuse idolâtrie que l'on a d'ordinaire pour tout ce qui est ancien,

Tel eſt le portrait que Bacon nous a laiſſé de lui-même, avec cette noble confiance qui appartient ſi juſtement aux grands hommes, & qui chez eux annonce le mérite, comme la préſomption des petits eſprits eſt la preuve de leur foibleſſe. Une ame de cette trempe, douée de tant de qualités, & ſurtout ennemie de toute impoſture, devoit certainement avoir un rapport bien immédiat & une relation bien intime avec la vérité. Ce portrait n'eſt point flatté, & l'on en reconnoît aiſément tous les traits dans ſon grand Ouvrage *du Rétabliſſement des Sciences* : Ouvrage qui a immortaliſé ſon nom, préſent rare & précieux qu'il a laiſſé au genre-humain, dont il avoit plus en vue l'avantage que ſa propre réputation. Je terminerai cette Hiſtoire par une expoſition abrégée de cet Ouvrage merveilleux.

L'Auteur l'a diviſé en ſix parties principales. Dans la premiere qu'il a intitulée *de augmentis Scientiarum* : *du*

progrès & de l'accroissement des Sciences, il se propose d'examiner en général, l'état & le degré actuel de toutes les connoissances humaines. C'étoit le premier pas qu'il croyoit devoir faire dans le dessein où il étoit de créer une nouvelle Philosophie, & d'en établir les fondemens, non sur des opinions arbitraires ou des conjectures spécieuses, mais sur la vérité & l'expérience : une entreprise d'une si prodigieuse étendue, demandoit un grand savoir, & surtout un discernement exquis & universel, puisque tout le monde intellectuel étoit l'objet de son examen. Pour ne pas se perdre & s'égarer lui-même dans une carriere aussi vaste & coupée de tant de routes ; il range sous trois classes la nombreuse multitude des Sciences & des Arts. Les trois facultés principales de notre ame, qui sont la mémoire, l'imagination & la raison, lui fournissent naturellement la division des Arts en Histoire, Poésie & Philosophie, objets de ces trois facultés. On peut voir

dans le ſyſtême détaillé des connoiſſances humaines, qui eſt à la ſuite du diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, combien cette invention de notre Auteur retouchée & perfectionnée par une main habile, a jetté d'ordre, de lumiere & de méthode dans cette matiere que Bacon a tirée le premier du cahos où elle étoit avant lui. Il a ſoin de faire obſerver toutes les erreurs qui de ſon temps étoient reçues pour des vérités ; il indique ce qui manquoit encore à chaque ſcience, & propoſe les moyens les plus propres à en corriger les défauts, à en écarter l'erreur, & à ſuppléer ce qui y manque : il examine les découvertes qui avoient été faites juſqu'alors, & finit par une expoſition détaillée de toutes les parties du ſavoir, qui avoient été négligées, ou totalement inconnues. En un mot, c'eſt à cet Ouvrage que l'on doit les découvertes les plus importantes faites depuis par les modernes, qui ont ſuivi dans l'étude de la nature, le plan qu'il leur

avoit tracé : c'eſt en marchant ſur ſes pas dans la carriere qu'il leur a ouverte, qu'ils ſont parvenus à perfectionner le genre de Science que chacun d'eux cultivoit.

Le *novum Organum* qui fait la ſeconde partie de l'Ouvrage dont nous parlons, en eſt auſſi la plus conſiderable & la plus importante. L'Auteur entreprend d'étendre & d'augmenter les forces de l'eſprit humain, par une application utile de ſes facultés aux différens objets qui ſont du reſſort de la Philoſophie. Pour cet effet, il imagine une nouvelle Logique, bien ſupérieure à la maniere de raiſonner qui étoit en uſage de ſon temps : il abandonne cet eſprit de controverſe qui ne ſe propoſe que de l'emporter ſur ſes rivaux par la ſoupleſſe & la ruſe du ſyllogiſme ; & laiſſant de côté tout ce mauvais jeu d'eſcrime, qui ne peut être d'aucune utilité, il cherche la nature & la conſidere dans ſes opérations, il étudie ſes forces & ſa marche, par la voie de

l'expérience. Cette nouvelle méthode ſi éloignée de l'ancienne Logique, par le but qu'elle ſe propoſe, n'en eſt pas moins différente dans les moyens & la maniere de procéder. Elle ne s'en tient pas à une énumération ſuperficielle; elle n'appuie pas ſes aſſertions ſur quelques notions particulieres, au hazard de rencontrer dans la ſuite des contradictions qui pourront s'élever d'une infinité de côtés différens. C'eſt une induction qui examine ſcrupuleuſement l'expérience dont il s'agit, l'enviſage ſous toutes les faces poſſibles, la retourne de toutes les manieres qui peuvent la faire varier, conduit à de nouveaux réſultats, exclut tout ce qui n'appartient pas au ſujet, & ne tire des concluſions que de ce qui reſte, après cette voie de ſéparation. Il ne feroit pas difficile de citer un grand nombre d'exemples du ſuccès de cette Dialectique, tirés des découvertes modernes. Combien ne lui doit-on pas de vérités que les anciens n'avoient ni entrevues

ni ſoupçonnées? Mais un ſeul qui en vaut beaucoup d'autres, c'eſt toute la partie du ſyſtême de Newton ſur la lumiere. A qui faut-il attribuer les principales propoſitions de cet Ouvrage immortel? Quelle eſt leur baſe la plus ſolide, ſi ce n'eſt une multitude d'expériences analyſées avec un ſoin extrême, & cette décompoſition du plus ſubtil de tous les corps, avec une préciſion qui ne paroiſſoit pas même applicable aux maſſes les plus ſenſibles & les plus groſſieres.

Une deſtinée qui ſemble avoir été long-temps attachée aux branches de la connoiſſance humaine qui importent le plus au bonheur du genre humain, c'étoit d'être traitées d'une maniere tout-à-fait abſurde & ſtérile, & cela ſous prétexte de leur donner un air de nouveauté & de ſubtilité. C'eſt un inconvénient que Bacon paroît avoir eu particuliérement pour objet dans la troiſieme partie de ſon *Inſtauration*, en y propoſant les matériaux qui devroient raiſonnablement

& premierement entrer dans une hiſtoire naturelle, expérimentale. Il regardoit cet ouvrage comme tellement indiſpenſable à la ſolidité de l'édifice que l'on devoit ſe propoſer d'élever dans les Sciences & dans les Arts, que ſans ce préliminaire, tous les efforts de tous les hommes réunis dans tous les temps & dans tous les lieux, ne lui ſembloient devoir produire rien de fort ſatisfaiſant. Mais ce projet étoit ſi difficile, même au jugement de notre Auteur, qu'il ne doutoit nullement que les hommes de l'eſprit le plus étendu & le plus pénétrant, n'en puſſent être effrayés au premier coup d'œil. Ce fut là ce qui donna lieu à ſon Ouvrage intitulé *Sylva Sylvarum*, ou l'hiſtoire de la Nature. Il s'imagina que le meilleur encouragement qu'il y avoit à donner à la poſtérité, afin qu'elle osât le ſuivre dans la route pénible qu'il avoit ouvert, c'étoit d'y faire les premiers pas. C'eſt auſſi ſous ce point de vue qu'il faut conſidérer ce morceau, ſi on veut lui rendre

justice. Ce n'est ni à la masse de nos connoissances & de nos expériences, ni au progrès de notre Philosophie expérimentale qu'il faut le comparer, mais au temps où il a été écrit, & à la disette de lumiere où l'on étoit alors. Dans les conjonctures où se trouvoit le Chancelier, c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Cette collection de phénomenes ne parut qu'après sa mort, & on l'a toujours regardée comme indépendante de son systême général; ce qui acheve de démontrer que le but que Bacon s'étoit proposé dans ses travaux, & que le fil qui lioit ensemble ses différentes productions, n'a jamais été apperçu bien distinctement par le grand nombre de ceux-même qui en font le plus de cas, & qui les lisent avec le plus de plaisir. Le *Sylva Sylvarum* est un grand arsenal où l'on n'a pas rassemblé les objets seulement pour la satisfaction d'une vaine curiosité, mais bien pour l'utilité du Philosophe auquel ils sont présentés d'une maniere tout-à-

fait libérale & négligée : il n'a qu'à prendre ce qui lui convient, ſelon la matiere qu'il examine ; le *novum Organum* lui a précédemment enſeigné l'art de les aſſembler, de les comparer, de les combiner, & d'en former un tout qui ait pour baſe quelque axiome important, qui ne puiſſe être renverſé. Il avoit diſtribué les phénomenes de la nature ſous trois claſſes différentes, qui doivent former tous autant d'hiſtoires générales ; l'hiſtoire des générations ou de la production de toutes les eſpeces de phénomenes, ſelon les loix ordinaires de la nature ; l'hiſtoire de ce qu'il appelle des *Prætergénérations*, ou de toutes les eſpeces de phénomenes où la nature ſemble s'être écartée de ſa marche commune ; & l'hiſtoire de la nature employée, contrainte, tourmentée & réduite ſous certaines formes uſuelles par la main de l'homme, ou l'hiſtoire des Arts. Nouvelle ſcene d'objets, nouveau monde de connoiſſances expoſé à nos recherches. Il attachoit deux grands

avantages à cette hiſtoire ; la connoiſſance des propriétés des choſes, & l'aſſemblage des matériaux qui devoient ſervir de fondement à une Philoſophie utile, qu'il regardoit comme la vraie. Ce fut dans ce deſſein qu'il ramaſſa tous les faits qui rempliſſent l'Ouvrage dont nous rendons compte. Il ne faut pas s'étonner s'il s'eſt trouvé parmi ces miſcellanéïtes Philoſophiques beaucoup de choſes fauſſes ou pour le moins douteuſes ; comment éviter cet inconvénient, quand on franchit le premier les chemins inconnus & difficiles, à travers des eſpaces immenſes, incultes, où perſonne n'a mis encore le pied ? Si d'autres marchent à ſa ſuite, ou découvrent ſes mépriſes, & rencontrent beaucoup d'autres objets plus précieux, ou qu'il n'avoit point apperçus, ou qu'il avoit négligés, c'eſt toujours à ſes premieres tentatives qu'ils en ont l'obligation. Colomb s'imagina qu'il pouvoit y avoir un nouveau monde ; il monta ſur un vaiſſeau, dans le deſſein d'aller vérifier

cette grande conjecture, à travers l'étendue & les écueils d'une mer inconnue : il réussit ; il vit ce monde, & l'annonça à une infinité de voyageurs qui s'embarquerent sur sa parole, s'y rendirent & en rapporterent toutes les productions dont ils ont enrichi notre continent. Si ceux-ci ont été beaucoup plus loin ; s'ils ont observé les contrées avec beaucoup plus de soin ; s'ils en ont mieux connu les mœurs, les usages, les productions, qu'ont-ils fait qu'il ne fût en droit d'attendre d'eux ; & peut-on dire autre chose, sinon, que plus leurs entreprises ont été avantageuses, plus il en résulte de gloire pour celui qui leur a le premier montré la route ?

D'où notre Philosophe devoit-il naturellement s'élever, au sortir de sa Philosophie naturelle & expérimentale, si ce n'est à cette partie de la connoissance, qu'on a toujours regardée comme la plus pénible, la plus embarrassée & la plus hardie ? Mais avant que de s'en occuper, il avoit sagement considéré que

cette étude devoit avoir pour préliminaire d'autres études qui serviſſent d'abord à la culture de l'eſprit & aux beſoins urgens de la vie. Ces deux derniers objets remplis, il ajoûta une quatrieme & une cinquieme partie à ſon Ouvrage, ſous le titre de l'Echelle de l'entendement, *Scala Intellectûs*, ou d'une ſuite de dégrés par leſquels l'entendement du Philoſophe doit monter, pour atteindre d'une maniere sûre & réguliere, à la découverte des vérités. C'eſt-là qu'il propoſe des exemples d'inveſtigation, ſelon la méthode qu'il applique à des objets particuliers; il obſerve ſeulement de les choiſir les plus importans & les plus variés qu'il ſoit poſſible, afin qu'on ait des modeles de toute eſpece. De ces deux nouvelles ſections, l'une étoit deſtinée à ſervir d'éclairciſſement à l'autre; on auroit trouvê dans celle-ci l'uſage des principes poſés dans celle-là, qui n'eſt qu'un recueil de ſix traités compoſés ſur ſix des principaux objets de l'étude de la nature; ſavoir,

ſavoir, les vents, la vie & la mort, la condenſation & la rarefaction; les trois principes de la Chymie qui ſont le ſel, le ſoufre & le mercure; les corps peſans & legers, la ſympathie & l'antipathie. Les trois premiers de ces traités, dans l'ordre que nous venons de les nommer, ne manquent pas d'étendue; l'Auteur y a ſuivi la matiere aſſez loin, pour qu'on y puiſſe remarquer très-diſtinctement avec quelle extrême ſagacité il ſavoit lui-même ſuivre les préceptes qu'il préſentoit aux autres, dans l'interprétation de la nature. Mais ce qui doit principalement étonner, ce n'eſt pas ce que Bacon a fait; c'eſt le peu qu'on a ajoûté à ſon travail, eu égard à l'importance des ſujets, & au temps qui s'eſt écoulé. Ce qu'il a écrit dans les trois derniers traités, n'eſt proprement qu'une introduction à ce qu'il s'y propoſoit. Bacon mourut avant que d'avoir pu ſe contenter là-deſſus: telle eſt la condition générale des hommes. Ceux d'entr'eux que

la nature avoir destinés par leurs talens, à porter le flambeau dans les régions reculées & inconnues de la connoissance humaine, en parvenant au plus grand âge qu'il soit donné à l'homme d'atteindre, meurent toujours trop tôt.

Il ne nous a rien laissé que le titre de la cinquieme partie de ses Anticipations, *Anticipationes Philosophiæ secundæ.* C'étoit le projet d'un systême formé d'après un certain nombre de phénomenes qu'il avoit ou éprouvés, ou découverts, ou étendus. Il eût abandonné dans ce cas, sa méthode propre d'induction, pour s'assujettir à la forme de concevoir, qui est commune au gros des esprits; se proposant ensuite de renverser cet édifice, pour le réédifier des mêmes materiaux, selon sa maniere de philosopher; ce projet auroit fourni un moyen sûr de juger de l'une & de l'autre méthode.

Ce qui devoit enfin couronner son ouvrage; ce qui étoit destiné à en former le sommet, ce qui en auroit fait la par-

tie la plus ſublime, c'eût été une chaîne Philoſophique d'axiomes, qu'il eût intitulé : *Philoſophia prima ſeu activa.* Cet Ouvrage auroit été le terme & la conſommation de tous ſes travaux. Comme il en connoiſſoit toute l'importance, il ne ſe propoſoit d'y arriver, qu'en employant à chaque pas l'examen le plus exact & le plus rigoureux, & l'application la plus auſtere de tous les principes qu'il avoit poſés.

Perſonne ne ſentoit mieux que lui la difficulté de ce deſſein. Auſſi déſeſpéroit-il d'en venir à bout. Les Savans de tous les pays s'en ſont occupés juſqu'à préſent, ils ſe ſont diſtribués entr'eux chaque branche de la connoiſſance humaine ; il y a de l'apparence qu'ils continueront à travailler avec la même aſſiduité & ſur le même plan, & qu'il s'écoulera bien des ſiecles encore, avant qu'on voie le ſyſtême de l'entendement humain auſſi généraliſé, que Bacon l'auroit ſouhaité.

Voilà le tableau des vues illimitées

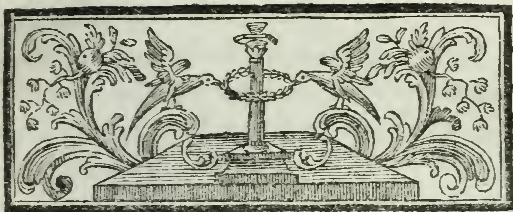
que cet homme étonnant s'étoit formées en lui-même, pour l'avancement général des Sciences; voilà ce dont il remplit tous les momens de ſa vie, c'eſt-là qu'il dirigea tous ſes travaux. On peut lui appliquer avec vérité, ce que Cicéron ne diſoit qu'en éloge, de Céſar, qu'il n'a pas été moins glorieux à l'un d'avoir étendu les limites de l'eſprit humain, qu'à l'autre d'avoir reculé celles de l'Empire de Rome. C'étoit en effet ce que François Bacon avoit exécuté; de l'aveu, je ne dis pas des premiers hommes de l'Europe entiere, mais des ſociétés publiques de toutes les contrées du monde policé. La France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Ruſſie l'ont pris pour maître, & ſe ſont conformées à ſes inſtructions. L'empire qu'il s'eſt acquis dans les lettres eſt auſſi étendu que celui de la raiſon & de la liberté; & l'un durera encore, lorſque le dernier ne durera plus,

AVERTISSEMENT.

LE Morceau ſuivant doit plaire aux Lecteurs curieux du jugement des Philoſophes ſur les Souverains. Le témoignage que Bacon y rend à la mémoire d'Eliſabeth, paroît d'autant moins ſuſpect, qu'il n'eſt pas certainement dicté par la reconnoiſſance; puiſque le Chancelier, comme on peut le voir dans ſa Vie, n'eut point de part à la faveur de la Reine. Si ce ſont des traits échappés à l'admiration, ils ont un autre prix que ces éloges de commande, unique & dernier impôt que les Rois levent après la mort. Si c'eſt un diſcours prononcé dans une Aſ-

ſemblée publique, de Magiſtrats ou d'hommes de Lettres, on ne garantit pas qu'il n'y ait de la flaterie.





ESSAI SUR LA REINE *ELISABETH.*

A LA REINE *ELISABETH,* D'HEUREUSE MÉMOIRE

LA Nature & la Fortune s'accorderent à faire d'Elisabeth la merveille de son sexe & la gloire du Trône. Ce n'est point à la plume caustique & partiale d'un Ecrivain solitaire par état, ou par

humeur, qui prend ses couleurs dans ses préjugés, ou dans son imagination, qu'il appartient d'essayer un pareil tableau. Il faut avoir vu la Cour & pénétré dans les secrets de la politique, pour bien juger les Princes.

Il y a peu d'Empires où les femmes gouvernent; mais on n'en a jamais vu régner nulle part, avec un bonheur aussi rare & aussi constant, que celui dont a joui l'Angleterre sous Elisabeth, & dont elle s'est encore ressentie après quarante-quatre ans d'une pleine jouissance. Je n'entreprends ni l'Histoire, ni le Panégyrique de la Reine, mais je veux peindre en raccourci la félicité du Peuple. Le bonheur est une grace du Ciel, toujours équitable dans la dispensation de ses biens, & les éloges sont un tribut des hommes, sur lequel il ne faut pas apprécier le véritable mérite.

La premiere faveur de la fortune, fut d'offrir la Couronne à Elisabeth dans une condition privée. Un aussi doux présent semble redoubler de prix, quand

il arrive ſans être attendu, parce qu'il prévient les déſirs, & ſurpaſſe les eſpérances : Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut enviſager les avantages. On ſait que les ames nées pour l'Empire, reçoivent une éducation molle & tout-à-fait contraire à leur deſtinée. On leur apprend qu'elles doivent régner, mais non pas comment. La fortune les gâte, au lieu de les former ; plus favorable, ſi elle les exerçoit à la juſtice, à la modération & à la pitié, par ce mélange d'adverſité qui nous fait ſentir les beſoins d'autrui dans les nôtres. C'eſt ainſi qu'Eliſabeth ſe prépara dans les revers aux vertus du Trône : ſa naiſſance eut beau l'en approcher, elle s'en vit d'abord tout-à-fait exclue par la fatalité des révolutions, enſuite écartée par ſon frere & ſa ſœur, qui la ſupplanterent l'un après l'autre. Cependant la Providence qui vouloit montrer au monde une excellente Reine, l'accoûtuma par degrés au fardeau pénible & dangereux qu'elle devoit porter. Si elle n'étoit ſortie des fers que

pour prendre le sceptre, un changement de fortune si brusque auroit influé sur ses mœurs, & l'orgueil se fût emparé de son ame en désordre ; mais ayant recouvré peu-à-peu sa liberté, ses espérances, ses droits & son Royaume, elle s'assit tranquillement sur le Trône, comme si c'eût été sa place ordinaire.

Le malheur de la Reine * sa mere, ne portera point d'atteinte à l'éclat de sa naissance, quand on se rappellera l'injustice d'Henri VIII qui vit bien moins des crimes dans son épouse, que des charmes dans sa maîtresse. Ainsi toute la honte de cette répudiation doit retomber sur un Prince, que l'amour & les soupçons rendirent sanguinaire, & par-là détestable à la postérité. La renommée qui ne laisse pas toujours échapper les plaintes sourdes de l'innocence opprimée, a recueilli les dernieres paroles de cette Princesse infortunée. Al-

* Anne de Boulen.

sez dire au Roi, dit-elle, à celui qui vint lui annoncer son Arrêt extorqué, comme on sait, par les voies de la corruption, que ses bienfaits me suivent jusqu'à la mort. Fille de Gentilhomme, il m'a fait Marquise, Reine & son épouse; il met aujourd'hui le comble à tant d'honneurs par la couronne du Martyre; car il n'avoit plus rien à me donner sur la terre. Le Roi ne reçut point ces adieux, mais la vérité qu'il ne vouloit pas savoir, se fit entendre au peuple, qui l'a conservée & transmise à notre siecle.

Elisabeth monta sur le Trône à vingt-cinq ans, quand ses premiers pas étoient affermis par la vigueur de l'âge & de la raison : elle mourut à soixante-dix ans, lorsque la vieillesse alloit faire chanceller le sceptre dans ses mains. Elle n'eut point à passer par les foiblesses de la minorité, & de cette seconde tutelle que la plûpart des Rois subissent au declin de leurs jours; car outre les infirmités de l'âge, ils ont encore le cha-

gain de voir plier l'Etat sous le poids de leurs années, & leur fortune empirer comme leur vie. C'est ce qu'a bien senti Philippe II Roi d'Espagne, lorsque prévoyant de loin les révolutions de la vieillesse, il s'est hâté de cimenter une paix durable, en cédant ses conquêtes sur la France, afin de laisser un Royaume tranquille & florissant à ses successeurs.

Elisabeth loin d'éprouver une pareille décadence, jouit de sa prospérité jusqu'au dernier moment, en sorte qu'on vint lui annoncer peu de jours avant sa mort, la défaite des rebelles en Irlande, comme si la gloire eût voulu l'accompagner au tombeau. Mais l'admiration doit redoubler, pour peu que l'on considere à quelle nation elle eut à commander.

On nous vante les Reines de l'Asie: pourquoi? Des peuples efféminés doivent tomber naturellement entre les mains des femmes. Mais savoir manier le génie indomptable d'une Nation bel-

liqueuse & fiere, si c'est un éloge pour une femme, que sera-ce de l'avoir gouvernée en paix, & d'avoir pu tenir quarante ans enchaîné cet Esprit d'inquiétude? Tel fut le mérite d'Elisabeth. Si l'on excepte quelques orages passagers qui s'éleverent dans le Nord vers la fin de son regne, & qui furent presqu'aussitôt dissipés que formés : elle n'eut pas le moindre trouble à essuyer durant le cours de sa vie : & cette paix est d'autant plus remarquable, que les Royaumes voisins étoient en feu, ravagés par des guerres nationales ou intestines, où elle ne prit de part que pour les appaiser.

La France n'oubliera jamais l'époque où nous la secourumes. Dans quel état de désolation elle se trouvoit! Dechirée par ses Prêtres & ses Princes, livrée tour-à-tour à la fureur du peuple & à l'ambition des grands, ce n'étoit qu'une boucherie qui alloit changer ce puissant Royaume en un vaste désert. La Flandre en même-temps éprou-

voit les plus sanglantes vexations de la part de l'Espagne. Les conseils d'Elisabeth devoient tout rétablir : elle vouloit ramener les Flamands au joug de leurs Souverains, & reconcilier les Rois de France avec leurs sujets, en rappellant les Têtes Couronnées à la foi de leurs propres traités. Mais l'ambition n'écoute pas la voix de la modération. Peu s'en fallut (& cela devoit être, si quelque génie bienfaisant n'avoit veillé sur l'Europe) que la domination de l'Espagne ne se répandît sur toute la face de la terre Chrétienne. D'un autre côté l'on entendit les cris d'une multitude innombrable d'innocentes victimes qui furent immolées sur leurs foyers, dans leurs propres lits, & jusques dans les temples, asyles inviolables même chez les Barbares. Le peuple affamé de carnage, semblable à ces monstres lâchés dans l'amphithéatre, dévoroit des ennemis sans armes & sans défense; & comme si le sang ne pouvoit être expié que par le sang,

la France fut encore une seconde fois le tombeau de ses Citoyens & de ses enfans, qui s'entregorgeoient impitoyablement : tant la superstition donne de fureur à la vengeance ! Enfin le cours de ces horreurs fut arrêté par la prudence d'Elisabeth, qui eut le bonheur de faire passer chez ses voisins la paix qu'elle avoit si sagement établie dans son Royaume, après l'avoir préservé de la contagion du schisme. Au reste, loin que cette paix fût l'effet de la nécessité qui contient la foiblesse, on peut dire que l'Angleterre étoit l'unique boulevard capable de résister aux invasions de la Puissance Autrichienne. Elle n'eut besoin que de l'appareil de ses forces, pour briser les menaces de cet orgueil formidable. La Flotte Espagnole dont l'armement avoit jetté l'épouvante dans toute l'Europe, parut sur nos côtes, mais semblables aux vagues bruyantes de la Mer, elle respecta nos rivages, & disparut sans avoir pris la plus petite barque, ni brûlé le

moindre village. Dissipée ou par la tempête, ou par le canon, elle ne remporta que quelques débris dans ses ports, où nos vaisseaux allerent encore lui insulter impunément. Car afin de laisser quelque exercice à l'ardeur guerriere de la Nation, outre les secours que la Reine envoya soit en Flandre, soit en France, pour hâter une pacification générale, elle équippa des flottes tant pour maintenir les conquêtes des Indes, & pour étendre les découvertes du nouveau monde, que pour infester les côtes du Portugal & de l'Espagne.

Elisabeth victorieuse de ses ennemis, avoit à craindre ses sujets : on conspira contre sa vie, & la conspiration fut aussi-tôt découverte, aussi-tôt étouffée. Loin d'en concevoir des alarmes, & de prendre des sûretés, elle ne voulut pas même augmenter sa garde, paroissant en public aussi fréquemment que jamais, & avec la confiance d'une ame forte, qui n'apperçoit plus dans un

danger passé, que le plaisir de l'avoir surmonté.

A tant de bonheur on ne doit pas oublier d'ajouter celui du siecle même où elle regna. Ce n'étoient plus les ténebres de la Barbarie & de l'ignorance, où les hommes se laissent conduire comme des troupeaux. Elle rencontra des jours de lumiere & d'érudition, où l'on ne brille sur le Trône que par une supériorité de mérite bien éclatante; & malheur à la mémoire des Princes dont les qualités personnelles ne répondent pas à l'élévation de leurs temps; car si les yeux du public sont éclairés, c'est principalement sur leurs foiblesses.

Ici la félicité d'Elisabeth se trouve secondée par sa sagesse. Non-seulement elle préféra le célibat au mariage, pour n'avoir point à partager avec un homme la gloire du Gouvernement, mais elle ne voulut pas même qu'on pût lui dérober une partie du mérite de l'administration; & lorsqu'elle

éleva des créatures, elle eut soin de les contenir dans l'obligation de lui plaire, craignant cette dépendance si honteuse sur le Trône, toutefois inévitable aux Princes qui n'ont pas reçu de la nature le don de conseil & de pénétration. Cette sagesse présida au choix de ses Ministres. Jamais l'Angleterre n'avoit produit de tels hommes, & le Ciel qui se hâtoit de porter Elisabeth au faîte de la prospérité, réunit dans un siecle & dans un seul Royaume tous les génies capables d'illustrer plusieurs Etats & plusieurs Regnes. Ainsi maîtresse dans sa Cour, parce qu'elle l'étoit d'elle-même, il ne lui fut pas difficile de le devenir de son peuple.

S'il est permis de mêler à ces traits de son caractere, ceux de sa personne; elle avoit une taille avantageuse & bien assemblée dans toutes ses parties. La majesté de son visage étoit agréablement tempérée, par cet air de douceur & d'humanité que la nature sem-

ble quelquefois répandre sur le front des Rois, pour consoler les ames libres & naturellement indépendantes.

A cette heureuse conformation du corps se joignoit une santé pleine de vigueur, qui lui fit supporter légérement le poids du Trône & de la vieillesse. La mort lui épargna tellement les horreurs de son approche, qu'on peut dire qu'elle ne fit que cesser de vivre. Elle n'eut pas même la douleur de regretter la vie, quoiqu'elle jouît de toute la liberté de ses sens, tant la fermeté de sa raison la mit au-dessus des peines de ce fâcheux moment. Elle mourut sans laisser de postérité; trait frappant de ressemblance (& ce n'est pas le seul) qu'elle eut avec Alexandre, César & Trajan; soit qu'on doive regarder comme le comble de l'immortalité pour ces ames extraordinaires, que personne ne puisse les représenter qu'elles-mêmes; ou que ce fût un trop grand sujet d'orgueil pour des Rois de cette trempe, de commander après leur

mort. Quoiqu'il en soit, la fortune ne refusa pas ce dernier avantage à cette illustre Reine, puisqu'elle ne lui donna un successeur qui jaloux du bien de la patrie, ne crut pouvoir faire rien de plus utile à sa gloire personnelle, que de maintenir les établissemens d'Elisabeth, & de suivre le progrès de ses vûes.

Maintenant que peut-on ajouter à la vénération dont jouit sa mémoire chez tous les peuples qui connoissent l'Europe? Car on n'écoutera pas sans doute les clameurs de quelque faction obscure. L'esprit de mensonge & l'esprit de parti sont assez voisins. Mais l'envie ne peut rien après la mort, non plus que la flatterie; & la réputation, que nous fait la postérité, ressemble, autant qu'il est possible, à la vérité. Si la malignité vouloit donc ôter à son éloge ce que je parois attribuer à sa félicité, qu'elle sache que la solide admiration est constamment le fruit de l'estime, & qu'il ne falloit pas moins que de grandes

vertus, pour captiver ainsi la fortune. Hâtons-nous de répondre à la calomnie.

La Religion est le premier article sur lequel le peuple juge les hommes, & le dernier chef d'accusation que la haine intente à la mémoire des grands personnages, quand ils n'offrent point de crime réel; & il est d'autant plus aisé de les rendre coupables, qu'au défaut des discours & des actions, le silence & les omissions témoignent contr'eux devant un Tribunal mal intentionné. S'il ne suffit pas pour justifier la piété d'Elisabeth, de dire combien elle étoit ennemie des nouveautés, & qu'elle ne prononça jamais le nom de Dieu, sans y ajouter le titre de Créateur; peut-être fermerai-je la bouche aux dévots médisans dès que je leur opposerai qu'elle pratiquoit des exercices journaliers de Religion, qu'elle aimoit à se nourrir de la Bible, qu'elle avoit lu les Ecrits de Saint Augustin: ils se contenteront du moins, si j'a-

joute qu'elle composa elle-même des prieres. Je sais que l'Eglise Romaine se plaint d'avoir trouvé sa modération en défaut à son égard. Mais cette sévérité sera-t-elle aussi coupable aux yeux des autres peuples Chrétiens; quand on observera qu'en permettant la liberté de conscience, Elisabeth ne voulut jamais exposer la tranquillité de son Royaume? Elle jugea que la tolérance de deux Religions cruellement ennemies, n'étoit pas praticable chez une nation impétueuse & turbulente, qui passoit aisément de la chaleur de la dispute à la fureur des armes, & que le schisme des opinions étoit la semence des discordes civiles. C'est pourquoi elle eut soin, en montant sur le Trône, de faire garder à vue les Evêques les plus factieux, toujours conformément aux principes du Gouvernement & des loix du Royaume. Loin d'inquiéter les Catholiques étrangers par des perquisitions trop rigoureuses, elle les favorisa plus d'une fois secrettement.

Son penchant la portoit à la clemence, & l'excommunication que lança contre elle Pie V, & qui sous un autre regne auroit achevé de bannir pour toujours les restes de sa croyance de toute l'Angleterre, ne fut pas capable de la faire démentir de sa bonté naturelle. Le bruit de ces foudres n'alarma pas cette ame intrepide : maîtresse du cœur de ses sujets, & sûre de leur attachement, elle n'avoit rien à craindre de quelques ennemis intérieurs, tandis qu'ils ne seroient point secourus par des Puissances étrangeres. Aussi ne paroît-il dans les Actes publics aucune espece de Loi, ni d'Arrêt contraire à la foi des Romains, jusqu'à la vingt-troisieme année de son regne. Mais l'ambition intolérable de la Maison d'Autriche ayant éclaté, au point qu'on ne pouvoit plus se déguiser l'orgueil de ses prétentions & de ses vues sur la conquête de la Grande-Bretagne, Elisabeth crut enfin devoir se précautionner contre les remuemens d'une faction intestine nour-

rie dans les entrailles du Royaume, & prête à le mettre en combustion, elle chercha donc à se délivrer de ce poison caché.

En effet des Prêtres venoient de toutes parts prêcher sourdement l'obéissance au souverain Pontife, & détruire par la vaine terreur de l'excommunication, le lien naturel & sacré qui engage les sujets envers leur Roi. Ces germes de révolte étoient échauffés par les mouvemens de l'Irlande qu'on attaquoit à force ouverte, & où l'on semoit des libelles odieux contre le gouvernement & la personne d'Elisabeth; enfin mille sourdes rumeurs annonçoient une défection éclatante. Ce n'est pas qu'on doive accuser tout le Clergé de ces noires intrigues, quoique la simplicité des bons & la candeur de leur zele en fît autant d'instrumens & de dupes de la malice des mécontens & des brouillons: mais on sait, par l'aveu de plusieurs d'entr'eux, qu'ils étoient venus, la plûpart, avec ordre d'annoncer par toute l'Angleterre

gleterre aux Catholiques, que la fin de leur humiliation approchoit, qu'ils alloient reprendre leur ancienne supériorité, que le souverain Pontife & tous les Princes Catholiques songeoient à les délivrer de l'oppression, pour peu qu'ils voulussent s'aider eux-mêmes; & rien n'étoit plus vrai que ce dessein, qui s'éventa vers la trentieme année du regne d'Elisabeth, par l'appareil formidable de la Flotte Espagnole. On surprit même des lettres écrites par des Prêtres : conformément à ce projet de ligue contre l'Angleterre. On y lisoit qu'on sauroit bien tromper, ou faire échouer la vigilance de la Reine & de son Conseil, qu'elle avoit beau éloigner du ministere & du maniement des affaires tous les Seigneurs Catholiques, qu'on ne manqueroit pas d'amener la révolution par d'autres moyens, & que le peuple dont on tenoit les mains & la volonté par le secret de la Confession, y serviroit au défaut des Grands. Telles étoient les

pratiques familieres de la Cour Romaine, pour ravoir l'Angleterre sous sa Jurisdiction. Il fallut bien alors qu'Elisabeth, afin de prévenir de si grands dangers, sévit contre une partie de la Nation, qui sans prendre part aux charges & aux dépenses de l'Etat, n'avoit d'autre soin que celui de s'enrichir. Ce membre du corps politique étoit cangrené sans remede ; il étoit temps de le couper, ou d'arrêter du moins le cours du venin. Elle y pourvut par la rigueur des loix qu'elle porta contre les Ecclésiastiques. Il en arrivoit tous les jours sans nombre, qui se dispersoient dans des Séminaires clandestins, où ils étoient entretenus par les libéralités des ennemis du dehors ; & par les aumônes des Catholiques rebelles, répandant par-tout l'horreur du nom d'Elisabeth, qu'ils ne prononçoient jamais, sans y ajouter les qualifications scandaleuses de Princesse hérétique, excommuniée, & livrée au démon. S'ils ne menoient pas la cabale, ils étoient du

moins intimément liés avec des criminels de lèze-Majesté ; ils corrompoient les Catholiques jusqu'alors sans trouble & sans reproche, par un levain de fanatisme & de division capable de porter la désolation dans toutes les extrémités de l'Etat. On ne trouva donc plus de remede, que dans un Edit de proscription qui défendoit à tous les Prêtres Catholiques l'entrée du Royaume, sous peine de mort. Encore cette rigueur, loin d'arrêter les entreprises de ces hommes accoutumés à dominer, ne fit qu'envenimer leur haine & redoubler le feu de la conjuration. Tant le faux zèle de la Religion, l'emporte sur la charité même qu'elle inspire !

Ainsi, quoiqu'on n'eût plus rien à redouter de l'Espagne, qui avoit réduit le mal à cette extrémité, les exemples terribles du passé, dont le souvenir récent ne pouvoit être effacé par une longue suite de siècles, l'inconvénient d'abroger des loix nouvellement portées ; ou d'en négliger l'exécution, le dan-

ger enfin de ſe relâcher, empêcherent Eliſabeth de ramener les choſes à cet état de douceur & de tolérance, où elles avoient été tout le temps de ſon regne. Ajoutez à toutes ces raiſons l'intérêt du Fiſc qui réclamoit le ſecours du patrimoine de l'Egliſe, & l'inquiétude des Magiſtrats que l'orgueil de leur Charge entête ou aveugle, au point de ne jamais enviſager la ſûreté politique de l'Etat, que dans le maintien de quelques Loix Civiles, & qui s'attacherent avec une roideur trop partiale, à l'exécution des Ordonnances portées contre le Sacerdoce. Heureuſement Eliſabeth qui aimoit la paix, émouſſa tellement le glaive de la Juſtice, qu'il ne put immoler qu'un petit nombre de victimes. Au reſte cette digreſſion ne tend point à diſculper la Reine, puiſqu'après tout le ſalut de l'Etat demandoit le ſang de quelques Citoyens, & que cette rigueur ne fut rien au prix des Edits ſanguinaires & des barbares exécutions que l'eſprit d'intolérance a

ſouvent produit chez nos accuſateurs. On doit dans toutes les Hiſtoires pardonner quelque choſe à l'extrémité du beſoin, & ne pas faire un crime perſonnel aux Rois, du malheur de leurs temps.

On pourroit ajouter que c'eſt la haine de l'innovation qui la fit perſiſter dans ſa croyance, qu'elle regardoit comme plus conforme à l'eſprit du Légiſlateur, à la parole de l'Evangile, & à la pureté de l'Egliſe primitive. Mais ce n'eſt pas ici la place d'une controverſe. Si elle acheva donc de renverſer la Religion Romaine dans ſes Etats, ce fut par degrés, & avec des ménagemens dont on ne ſauroit trop imiter la ſageſſe. En voici un trait remarquable dans une de ſes réponſes. Le lendemain de ſon avénement à la Couronne, comme on délivroit les priſonniers ſelon la coutume, un de ces eſprits bouffons, les ſeuls paraſites de la Cour qui oſent dire la vérité au Maître, parce qu'ils la lui font digérer ſous l'aſſaiſonnement de la plaiſanterie, ſoit de ſon propre mouve-

ment, ou par quelque instigation étrangere, présenta une Requête à la nouvelle Reine en faveur de quatre ou cinq prisonniers, dont il demandoit la liberté. C'étoient les quatre Evangélistes & l'Apôtre Saint Paul, qu'on tenoit, dit-il, comme en prison dans une langue étrangere, & qui ne pouvoient avoir aucune espece de communication avec le peuple ; à quoi Elisabeth répondit qu'il falloit les interroger eux-mêmes, pour savoir s'ils vouloient être délivrés. C'est par une réponse aussi subtile qu'elle éluda la surprise d'une question délicate.

Telle fut sa constance par rapport à la Religion ; elle prit toutes sortes de mesures, soit dans les Assemblées de la Nation, soit dans les Conseils privés, pour maintenir l'ordre & la discipline dans son Eglise, & tout le temps de sa vie, elle ne se relâcha pas un moment de cette vigilance, avertissant toujours au commencement des Assemblées nationales, qu'elle ne vouloit pas entendre parler d'innovation.

Quant à ce qu'on lui objecte qu'elle n'aimoit pas qu'on lui rappellât le souvenir de sa vieillesse ni de la mort ; il est vrai que dans ses derniers jours, un de ses Ministres lui ayant représenté qu'il y avoit depuis long-tems beaucoup de places vacantes dans le Royaume, elle se leva brusquement, & lui dit d'un ton animé : je sais bien que la mienne ne vaquera pas un instant. Elle avoit dit aussi dans sa jeunesse, comme on la sollicitoit de penser au mariage pour se donner des successeurs, qu'elle ne vouloit pas avoir devant les yeux toute sa vie une annonce de mort. Mais d'ailleurs quand on lui parloit des honneurs funebres, elle fit sentir combien elle en dédaignoit la vanité, voulant qu'on renfermât son épitaphe en deux lignes, qui feroient mention de son célibat, de la durée de son regne, & de son amour pour la paix & la Religion.

La censure pourra lui reprocher avec plus de justice son goût pour la galanterie. Elle avoit à la vérité le foible des

plus honnêtes femmes, de vouloir être aimée, & que le mérite de la vertu ne dérobât rien aux droits de la beauté : mais ce reproche ne se tourneroit-il pas en éloge, si l'amour étoit au rang de ses sujets ; si toujours séparé de la débauche, il ne faisoit qu'embellir sa Cour, au lieu de la troubler ? Enfin n'est-ce pas un sujet d'admiration, que les plaisirs n'ayent jamais rien pris sur sa gloire, & que l'Empire n'ait point eu à souffrir de ses intrigues : Car les passions des Rois n'entrent que trop dans la destinée des peuples.

Elisabeth avoit le cœur tendre & les mœurs excellentes, elle haïssoit le vice, elle aimoit les arts, & tout ce qui pouvoit la distinguer dans son sexe, & même dans sa place. Un jour qu'elle fit écrire à son Ambassadeur en France, pour le charger de certains ordres auprès de la Reine Mere des Valois, son Secrétaire voulut insérer dans la lettre une de ces politesses de Cour, qui servent d'avant-train aux négociations. Il

faisoit dire à sa Reine, qu'elles se trouvoient à la tête de deux puissans Royaumes, deux femmes dont l'expérience & l'habileté devoit égaler les hommes les plus célébres dans l'art de commander. Ce parallele déplut à Elisabeth, elle répondit qu'elle prétendoit avoir une place à part, & que sa politique n'étoit pas celle de Cathérine de Médicis. Rien ne la flattoit davantage que d'entendre dire qu'elle étoit née pour de grandes choses, & que dans le rang le plus bas, elle n'eût jamais été confondue avec le vulgaire, voulant toujours qu'on séparât son mérite de sa fortune. Je pourrois, à l'exemple des Panégyristes, m'étendre sur des vertus communes, que je lui rendrois particulieres, ou me répandre sur les détails; mais je laisse au temps qui donne rarement de pareils modeles à l'humanité, le soin de perpétuer sa gloire dans l'admiration des hommes, & de faire envier à toutes les Nations la prosperité de son Regne.

ELOGES

DU CHANCELIER

FRANÇOIS BACON.

QUOIQU'UN homme *d'un certain nom* n'ait pas beſoin de lettres de recommandation, il y a cependant des lecteurs qui veulent être prévenus par des Auteurs de leur connoiſſance, pour faire bon accueil à l'Auteur qu'ils ne connoiſſent pas, & c'eſt pour eux qu'on a recueilli les éloges ſuivans du Chancelier Bacon.

» La nouvelle de la mort du Chan-
» celier Bacon, dit Baillet, toucha ſen-
» ſiblement ceux qui aſpiroient après le
» rétabliſſement de la véritable Philo-
» ſophie, & qui ſavoient que cet hom-
» me illuſtre travailloit à ce grand deſ-
» ſein depuis pluſieurs années. Dieu qui
» l'avoit retiré de ce monde en la ſoixan-

» te sixieme année de son âge, ne lui » accorda pas assez de vie pour l'exé- » cution de cette entreprise. Six ans » avant sa mort il avoit mis au jour le » premier volume de cet immense ou- » vrage, sous le titre d'*Instauratio mag-* » *na*, dont son *nouvel organe* fait par- » tie. Mais ce n'étoit qu'un essai de ses » sublimes projets, capable seulement » de laisser dans l'esprit des lecteurs, » une idée très-grande de ce qu'il fai- » soit espérer à la postérité. Aussi voit- » on qu'il n'y approfondit rien; les pro- » positions & les axiomes qu'il y avan- » ce, sont plutôt des avis & des expé- » diens pour donner des ouvertures à » méditer, que des maximes propres à » établir des principes. * Il avoit remar- » qué que l'esprit humain se trouvoit

---

N'en concluez pas comme le P. Rapin, que *Bacon est un esprit vague.* Le jugement de ce critique l'est bien davantage. Il connoissoit mieux les Poëtes & les Orateurs que les Philosophes. Pourquoi sortir de sa sphere.

» embarrassé de plus en plus dans la
» recherche de la vérité ; principale-
» ment depuis que les Péripateticiens
» étoient venus à bout de faire rece-
» voir par-tout leur méthode scholasti-
» que. Dans cette vue il avoit cru de-
» voir employer toute son industrie, pour
» tâcher de reconcilier l'esprit humain
» avec la nature, & de rétablir leur
» commerce. Le systême des Sciences
» humaines ne lui parut qu'un amas con-
» fus de fausses idées ; il voulut dresser
» un systême nouveau sur des fonde-
» mens différens de ceux des anciens
» qui lui avoient paru si ruineux. Il ne
» se rebuta point de la difficulté de l'en-
» treprise, & il voulut s'exposer au dan-
» ger de passer pour le plus téméraire
» des hommes, afin de rompre la glace
» aux esprits de sa trempe qui vien-
» droient après lui. C'est avec beaucoup
» de justice qu'il a reçu les éloges de
» toutes les personnes judicieuses, qui
» n'ont pû s'empêcher de goûter le plan
» de son nouvel édifice. Descartes ne

» désaprouva point sa méthode, qu'il
» jugeoit propre pour ceux qui vou-
» loient travailler à l'avancement des
» Sciences sur des expériences faites à
» leurs dépens. Quand les vues de Ba-
» con lui auroient été inutiles, on peut
» dire que la prophétie de ce Magis-
» trat, *multi pertransibunt, & augebitur*
» *scientia*, servit beaucoup à l'encoura-
» ger, dans l'espérance que d'autres
» pourroient continuer ce qu'il auroit
» commencé. Si quelqu'un, écrivoit Des-
» cartes au Pere Mersenne, vouloit en-
» treprendre l'histoire des apparences
» célestes, selon la méthode de *Veru-*
» *lamius*, & que sans y mettre aucune
» raison ni hypothese, il nous décrivit
» exactement le Ciel tel qu'il paroît;
» cet ouvrage seroit plus utile au pu-
» blic qu'il ne semble d'abord, & il
» me soulageroit de beaucoup de peine.
» Mais je n'espere pas qu'on le fasse,
» comme je n'espere pas de trouver
» aussi ce que je cherche à présent tou-
» chant les astres. Je crois que c'est une

» ſcience qui paſſe la portée de l'eſprit
» humain, & toutefois je ſuis ſi peu
» ſage que d'y rêver, * quoique cela
» ne ſervira qu'à me faire perdre du
» temps. *Vie de Deſcartes par Baillet.*

Le témoignage de Gaſſendi eſt plus ample que celui de Deſcartes ; & d'autant plus honorable, qu'il fait ſortir l'éloge de Bacon de l'expoſition de ſes vues. » Ce génie héroïque, dit-il, en-
» tra d'abord en poſſeſſion de la nature,
» pour reſſuſciter ſes droits, & chan-
» ger la face de la Philoſophie. Il vit
» qu'on n'y connoiſſoit rien, & que

* Deſcartes étoit aſſez ſage pour regarder l'aſtronomie comme un rêve. C'eſt du moins un abus de vouloir connoître le ciel avant la terre. Il eſt vrai que les étoiles nous ont guidé dans les découvertes qu'on a faites ſur notre globe. Mais à cela près l'invention du microſcope, paroîtra bien plus utile que celle du teleſcope, ſi l'on obſerve qu'un inſecte peut bien nuire ou ſervir aux hommes, mais que Saturne avec ſes ſatellites ne nous fera jamais de mal qui ne ſoit univerſel à l'eſpece humaine, & par là même irrémédiable.

» tout étoit perdu, si l'on ne changeoit » de route. Il imagina une Logique » toute nouvelle, qui donneroit des » choses à la place des mots, & des » arts pour des raisons. Il inventa le » doute pour discuter les notions & ré» former les principes. Il détruisit & » renversa toutes les idoles de l'enten» dement, domestiques * ou étrange» res. Il apprit à régler la marche de » l'art sur les pas de la nature, par une » anatomie exacte des ressorts & des » mouvemens de tous les corps, vé» gétaux ou inanimés. Il conçut la trans» formation artificielle de la matiere, » d'après cette analyse infinie dans ses » combinaisons. Sa Logique étoit toute

---

* C'est ce que Bacon appelle *idola tribûs*, c'est-à-dire, les erreurs de famille, ou naturelles à notre espece, telle qu'est l'habitude de juger de tous les objets par les rapports qu'ils ont avec nous, *exanalogia hominis & idola fori*, les erreurs du dehors, c'est-a-dire les préjugés du climat & de l'éducation.

» faite pour sa Physique, par opposi-
» tion à celle d'Aristote, qui raisonne
» des faits particuliers d'après les axio-
» mes généraux, au lieu que Bacon éta-
» blit les axiomes généraux sur le dé-
» tail des faits particuliers suivis l'un
» après l'autre, & sans intervalle. Aussi
» désapprouva-t-il le syllogisme, tel
» qu'on l'emploie dans l'Ecole, parce
» qu'il porte constamment sur des pro-
» positions mal discutées. Enfin tout fut
» nouveau dans sa Philosophie, jus-
» qu'aux termes; & c'est ce dont on
» ne doit pas faire un crime * à un
» génie créateur comme le sien. »

Le Journal des Savans du 8 Mars 1666, lui rend aussi son hommage en ces termes :

---

* C'est ici qu'il faut appliquer ces vers de l'Art Poétique d'Horace.

. . . si fortè necesse est
Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,
Fingere cinctutis non exaudita cethegis
Continget; dabiturque licentia sumpta pudenter.

» Ce grand Chancelier eſt un de
» ceux qui ont le plus contribué à l'a-
» vancement des ſciences. Le ſecond
» livre du *novum Organum* eſt un Ou-
» vrage excellent que cet Auteur a
» conſidéré comme ſon chef-d'œuvre.
» La Philoſophie naturelle qu'il appel-
» loit le fondement de toutes les autres
» ſciences, fut le principal objet de ſes
» travaux. Il fit comme les grands ar-
» chitectes qui commencent par tout
» abattre, pour élever leur édifice ſur
» un plan tout nouveau. Pour ce deſ-
» ſein il avoit réſolu de faire tous les
» mois un Traité de Phyſique ; il com-
» mença par celui des vents, enſuite
» celui de la chaleur, celui du mouve-
» ment ; enfin celui de la vie & de la
» mort.

M. de Voltaire qui juge les hommes en Philoſophe critique, Cenſeur & Admirateur, quand il le faut être, nous laiſſe un très-grand éloge de Bacon, dans la haute idée qu'il en avoit lui-même.

Voici comme il s'exprime :

» Le fameux Baron de Verulam, au
» milieu des intrigues de la Cour, & des
» occupations de sa charge, qui de-
» mandoient un homme tout entier,
» trouva cependant le temps d'être
» grand Philosophe, bon Historien,
» Ecrivain élégant; & ce qui est en-
» core plus étonnant, c'est qu'il vivoit
» dans un siecle où l'on ne connoissoit
» gueres l'art de bien écrire, encore
» moins la bonne Philosophie. Il a été,
» comme c'est l'usage parmi les hom-
» mes, plus estimé après sa mort, que
» de son vivant. Ses ennemis étoient à
» la Cour de Londres, ses Admirateurs
» étoient les étrangers. Bacon fut ac-
» cusé d'un crime qui n'est gueres d'un
» Philosophe, de s'être laissé corrom-
» pre par argent. Il fut condamné par
» la Chambre des Pairs à une amende
» d'environ quatre cens mille livres de
» notre monnoie, à perdre sa dignité
» de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui
» les Anglois réverent sa mémoire, au

» point qu'à peine avouent-ils qu'il ait » été coupable. Si l'on me demande ce » que j'en penſe, je répondrai par un » mot que j'ai ouï dire à Mylord Bo- » lingbroke. On parloit en ſa préſence » de l'avarice dont le Duc de Marlbo- » rough avoit été accuſé, & on en ci- » toit des traits ſur leſquels on appel- » loit au témoignage de Mylord Bo- » lingbroke, qui ayant été d'un parti » contraire, pouvoit peut-être avec » bienſéance, dire ce qui en étoit. » *C'étoit un ſi grand homme*, répondit- » il, *que j'ai oublié ſes vices.*

» Je me bornerai donc à parler de ce » qui a mérité au Chancelier Bacon » l'eſtime de l'Europe. Le plus ſingu- » lier & le meilleur de ſes Ouvrages, » eſt celui qui eſt aujourd'hui le moins » lû, (*) & le plus inutile; je veux

(*) La réputation dominante de M. de Voltaire étoit capable d'enſevelir pour toujours celle de Bacon par ce ſeul mot. Les Lecteurs voudront bien ne pas regarder comme inutile pour eux, tout ce qui peut le paroître aux vues ſupérieures

» parler de fon *novum Scientiarum Or-*
» *ganum*. C'eft l'échaffaut avec lequel
» on a bâti la nouvelle Philofophie,
» & quand cet édifice a été élevé, au
» moins en partie, l'échaffaut n'a plus
» été d'aucun ufage.

» Le Chancelier Bacon ne connoif-
» foit pas encore la nature, mais il fa-
» voit & indiquoit tous les chemins

---

d'un homme unique dans fon fiecle, & peut-être dans l'hiftoire des Lettres, le *novum Organum* n'eft qu'un échaffaudage, mais avec lequel on bâtira dans tous les temps. Ce livre feul eft le germe d'une multitude d'excellens Ouvrages de Phyfique déja faits ou à faire. Son Hiftoire de la vie & de la mort contient le plan & la forme de plufieurs traités de Médecine. Enfin le public ne fauroit avoir affez d'obligation à M. Diderot, qui a reffufcité en France la mémoire d'un homme que les Philofophes fes rivaux, & l'Ecole ennemie du véritable favoir, avoient fait oublier, pour l'intérêt de leur vogue perfonnelle. Combien de grands hommes avoient puifé dans cet arfenal littéraire? Mais aucun avant ce dernier, n'avoit eu affez de Philofophie pratique pour dire de Bacon, ce qu'Antifthene avoit dit de Socrate : *voilà le moindre qu'il nous faut écouter.*

» qui menent à elle. Il avoit méprisé » de bonne heure ce que les Universi» tés appelloient la Philosophie, & il » faisoit tout ce qui dépendoit de lui » afin que ces Compagnies, instituées » pour la perfection de la raison hu» maine, ne continuassent pas de la » gâter par leurs *quiddités*, leurs hor» reurs du vuide, leurs formes substan» tielles, & tous ces mots imperti» nens, que non-seulement l'ignorance » rendoit respectables; mais qu'un mê» lange ridicule avec la Religion avoit » rendu sacrés.

» Il est le pere de la Philosophie » expérimentale, & de toutes les épreu» ves Physiques qu'on a faites depuis » lui; il n'y en a presque pas une qui » ne soit indiquée dans son livre. Il » en avoit fait lui-même plusieurs. Il » fit des especes de machines pneuma» tiques, par lesquelles il devina l'é» lasticité de l'air. Il a tourné tout au» tour de la découverte de sa pesan» teur. Il y touchoit; cette vérité fut

» ſaiſie par Toricelli. Peu de temps » après la Phyſique expérimentale com- » mença tout d'un coup à être culti- » vée à la fois dans preſque toutes les » parties de l'Europe. C'étoit un tréſor » caché dont Bacon s'étoit douté, & » que tous les Philoſophes encouragés » par ſa promeſſe, s'efforcerent de dé- » terrer.

» On voit dans ſon livre en termes » exprès, cette attraction nouvelle, dont » M. Newton paſſe pour l'inventeur.

» Il faut chercher, dit Bacon, s'il » n'y auroit point une eſpece de force » magnétique qui opere entre la terre » & les choſes peſantes, entre la lune » & l'ocean, entre les planettes, &c. » En un autre endroit il dit : Il faut » ou que les corps graves ſoient pouſ- » ſés vers le centre de la terre, ou » qu'ils en ſoient mutuellement attirés, » & en ce dernier cas, il eſt évident » que plus les corps en tombant s'ap- » procheront de la terre, plus forte- » ment ils s'attireront. Il faut, pour-

» ſuit-il, expérimenter ſi la même hor-
» loge à poids ira plus vîte ſur le haut
» d'une montagne, ou au fonds d'une
» mine. Si la force des poids diminue
» ſur la montagne, & augmente dans
» la mine, il y a apparence que la terre
» a une vraie attraction.

» Ce précurſeur de la Philoſophie a
» été auſſi un bel eſprit. Ses Eſſais de
» Morale ſont très-eſtimés, mais ils
» ſont faits pour inſtruire, plutôt que
» pour plaire : & n'étant ni la ſatyre
» de la nature humaine, comme les
» maximes de la Rochefoucault, ni l'E-
» cole du ſcepticiſme, comme Monta-
» gne, ils ſont moins lus que ces deux
» livres ingénieux. Sa vie de Henri VII a
» paſſé pour un chef-d'œuvre, *

Ajoûtons au crayon de M. de Vol-
taire, celui d'un profond connoiſſeur,

---

* M. de Voltaire ajoute ici pour correctif un trait de critique très-bien placé, qu'on peut lire dans ſes mêlanges de Littérature & de Philoſophie, d'où cet Eloge eſt tiré. Les admirateurs les plus

* qui a étudié Bacon avant de le peindre, & qui l'a repréſenté avec ces traits énergiques & reſſemblans, qui honorent également le peintre & ſon modele.

» A la tête des illuſtres Philoſophes » des derniers ſiecles doit être placé » l'immortel Chancelier d'Angleterre, » François Bacon, dont les Ouvrages ſi » juſtement eſtimés; & plus eſtimés » pourtant qu'ils ne ſont connus, mé-

paſſionnés de Bacon ne peuvent ſe déguiſer à eux-mêmes l'abus des figures qui enflent ſon ſtyle, vice qu'on peut reprocher quelquefois à ſa nation, mais pardonnable à ſon ſiécle, & peut-être inſéparable du génie qui voit tout en images. Pope Blount en obſervant les défauts de l'Ecrivain, admire la politique de l'Hiſtorien, qui couvre par d'heureuſes allégories, des vérités qu'il étoit dangereux de dévoiler entiérement. On raconte que le Roi Jacques ayant donné un jour à lire la vie d'Henri VII, à Fulcon, Baron de Brook, celui-ci répondit, en renvoyant l'Ouvrage de Bacon: recommandez à cet Auteur d'avoir de bon papier & de bonne encre, car il ne lui manque pas autre choſe pour être lû & admiré.

* M. d'Alembert, Préface de l'Encyclopédie.

» ritent

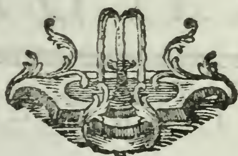
» ritent encore plus notre lecture que
» nos éloges. A considérer les vues sai-
» nes & étendues de ce grand homme,
» la multitude d'objets sur lesquels son
» esprit s'est porté, la hardiesse de son
» style qui réunit par-tout les plus su-
» blimes images avec la précision la
» plus rigoureuse, on seroit tenté de le
» regarder comme le plus grand, le plus
» universel, & le plus éloquent des
» philosophes. Bacon né dans le sein
» de la nuit la plus profonde, sentit
» que la Philosophie n'étoit pas enco-
» re, quoique bien des gens sans doute
» se flatassent d'y exceller; car plus un
» siecle est grossier, plus il se croit ins-
» truit de tout ce qu'il peut savoir. Il
» commença donc par envisager d'une
» vue générale les divers objets de tou-
» tes les sciences naturelles; il parta-
» gea ces sciences en différentes bran-
» ches, dont il fit l'énumération la plus
» exacte qu'il lui fût possible : il exa-
» mina ce que l'on savoit déja sur cha-
» cun de ces objets, & fit le catalogue

» immenſe de ce qui reſtoit à décou-
» vrir : c'eſt le but de ſon admirable Ou-
» vrage *de la dignité & de l'accroiſſe-*
» *ment des Sciences humaines.* Dans
» ſon *nouvel organe des Sciences*, il
» perfectionne les vues qu'il avoit don-
» nées dans le premier ouvrage : il les
» porte plus loin, & fait connoître la
» néceſſité de la Phyſique expérimen-
» tale, à laquelle on ne penſoit point
» encore. Ennemi des ſyſtêmes, il n'en-
» viſage la Philoſophie que comme cette
» partie de nos connoiſſances, qui doit
» contribuer à nous rendre meilleurs,
» ou plus heureux : il ſemble la borner
» à la ſcience des choſes utiles, & re-
» commande par-tout l'étude de la na-
» ture ; ſes autres écrits ſont formés ſur
» le même plan ; tout, juſqu'à leurs
» titres, y annonce l'homme de génie :
» l'eſprit qui voit en grand. Il y re-
» cueille des faits, il y compare des
» expériences, il en indique un grand
» nombre à faire, il invite les Savans
» à étudier & à perfectionner les arts,

» qu'il regarde comme la partie la plus » relevée & la plus essentielle de la scien- » ce humaine : il expose avec une sim- » plicité noble, *ses conjectures & ses* » *pensées* sur les différens objets dignes » d'intéresser les hommes ; & il eût pû » dire, comme ce vieillard de Teren- » ce, que rien de ce qui touche l'hu- » manité, ne lui étoit étranger : science » de la nature, morale, politique, œco- » nomique, tout semble avoir été du » ressort de cet esprit lumineux & pro- » fond : & l'on ne sait ce que l'on doit » le plus admirer, ou des richesses qu'il » répand sur tous les sujets qu'il traite, » ou de la dignité avec laquelle il en » parle. Ses écrits ne peuvent être mieux » comparés qu'à ceux d'Hypocrate sur » la Médecine ; & ils ne seroient ni » moins admirés, ni moins lûs, si la » culture de l'esprit étoit aussi chere au » genre humain, que la conservation de » la santé. Mais il n'y a que les chefs » de Secte en tout genre, dont les Ou- » vrages puissent avoir un certain éclat.

» Bacon n'a pas été du nombre, & la
» forme de sa Philosophie s'y opposoit.
» Elle étoit trop sage pour étonner per-
» sonne : la Scholastique qui dominoit
» de son temps, ne pouvoit être ren-
» versée que par des opinions hardies
» & nouvelles ; & il n'y a pas d'appa-
» rence qu'un Philosophe qui se con-
» tente de dire aux hommes, *voilà le*
» *peu que vous avez appris*, *voici ce qui*
» *vous reste à chercher*, soit destiné à
» faire beaucoup de bruit parmi ses con-
» temporains. Nous oserions même faire
» quelque reproche au Chancelier Ba-
» con d'avoir été peut-être trop timide,
» si nous ne savions avec quelle rete-
» nue, & pour ainsi dire, avec quelle
» superstition, on doit juger un génie
» si sublime. Quoiqu'il avoue que les
» Scholastiques ont énervé les Sciences
» par leurs questions minutieuses, &
» que l'esprit doit sacrifier l'étude des
» êtres généraux à celle des objets par-
» ticuliers, il semble pourtant par l'em-
» ploi fréquent qu'il fait des termes de

» l'Ecole, quelquefois même par celui » des principes ſcholaſtiques, & par des » diviſions & ſubdiviſions dont l'uſage » étoit alors fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou » de déférence pour le goût dominant » de ſon ſiecle. Ce grand homme, après » avoir briſé tant de fers, étoit encore » retenu par quelques chaînes, qu'il ne » pouvoit, ou n'oſoit rompre. »





ANALYSE DE *LA PHILOSOPHIE* DU CHANCELIER *BACON.*

CHAPITRE PREMIER.

Apologie des Sciences.

LES ſciences énervent les forces, amolliſſent le courage, nuiſent aux mœurs & à la politique. La curioſité nous égarant dans un labyrinthe de maximes oppoſées & d'exemples qui

ſe détruiſent, l'eſprit flotte dans une incertitude dangereuſe, ou bien il s'attache avec roideur à des principes abuſifs & trompeurs dans la pratique. L'entêtement qui naît de l'admiration, produit l'eſprit de parti, ſi contraire à la paix. L'étude éteint le goût pour les divers états de la vie civile, & ſurtout pour la profeſſion tumultueuſe des armes, en inſpirant l'amour du repos & de la ſolitude. Les diſcuſſions de l'Ecole ſappent l'autorité de la Religion, parce qu'elles apprennent au peuple à douter & à diſputer, au lieu de croire & d'obéir. Enfin, comme on le reprochoit à Socrate même, le plus ſage des Savans, la Philoſophie n'eſt ſouvent que l'art pernicieux de donner les couleurs de l'équité à l'action la plus noire, & de dérober la vérité ſous les faux jours de l'éloquence.

Voilà le crime des lettres, & voici leur défenſe.

Les bonnes mœurs & les beaux arts ſe ſont toujours ſuivis dans l'hiſtoire

des grands Empires : les ſiécles des Philoſophes touchent aux ſiécles des Héros : les fameux triomphes ſervent d'époque aux plus rares productions du génie ; & de même que la force du corps & la vigueur de l'eſprit croiſſent enſemble & ſe développent au même âge, ainſi vit-on dans les plus célébres Républiques la gloire des lettres accompagner toujours celle des armes.

L'amour de la vertu naît de la connoiſſance du véritable bonheur, qu'on trouve plutôt dans le ſilence du cabinet qu'au ſein du trouble & de ce reflux perpétuel des paſſions qui mêlent & diviſent les hommes.

Quand bien même le Pyrrhoniſme ſeroit le fruit de l'érudition, ce goût pour l'indolence qu'on reproche aux Savans, menace-t-il la tranquillité publique ? La férocité appartient à l'ignorance, qui ne connoît de droits que la force : en effet les ſiécles de barbarie & des ténébres furent toujours ceux de la révolution des Empires. Si la Philo-

ſophie inſpire l'indépendance, elle n'aſpire pas du moins à la domination. Appellera-t-on encore pareſſe l'art de penſer, & cette activité continuelle de l'eſprit qui rappelle inceſſamment à l'homme ſon exiſtence?

Les ſciences ne menent pas aux richeſſes; mais a-t-on oublié que la pauvreté eſt le véritable tréſor de la vertu? Une vie obſcure & retirée, dès qu'on n'y eſt pas réduit par la foibleſſe du caractere, ou abaiſſé par le déſordre des affaires qu'entraîne celui de la conduite, a bien plus d'attraits aux yeux du Sage, que le grand jour des poſtes éclatans. Heureuſe ſituation qui nous met à l'abri des honneurs qui corrompent l'ame, & des revers qui la déſolent! Le défaut d'intrigue & d'uſage du monde eſt du moins compenſé par la droiture qui devient alors néceſſaire. Le manége eſt la reſſource des ames foibles, comme l'eſcrime eſt le métier des lâches.

Que peut-on conclure de cette négli-

gence dans le maintien dont on fait un ridicule aux Speculatifs ? Sinon qu'un esprit au-dessus des minuties, n'en est que plus propre aux grandes choses. Il n'y a pas de doute que les Savans, aidés de l'expérience, ne montassent au sommet des honneurs & des dignités plus vîte que le commun des hommes, s'ils pouvoient se résoudre à servir la fortune, & sur-tout à la suivre par ces routes obliques & tortueuses qui menent à la faveur. Manquent-ils de lumieres, ou d'adresse ? Qui le dira ? Mais ramper, mais courir après des objets dont on voit le vuide & le néant !...

L'indifférence qui fait qu'on ne dépend ni de ses amis, ni de ses protecteurs, n'est-elle pas déja la marque d'un courage & d'une grandeur d'ame qui méprise des liens aussi fragiles ? N'annonce-t-elle pas une probité & une simplicité de mœurs qui se renferme en elle-même, contente d'attendre, pour se produire, l'occasion d'être utile; Otez encore à l'homme cette espece

de liberté, & vous n'en ferez qu'un vil eſclave qui trafiquera de ſa candeur & de vos foibleſſes; comme ſi c'étoit le caractere de l'amitié de ſe prêter aux inclinations d'autrui pour les tourner au profit de nos penchans.

Platon comparoit Socrate à ces vaſes de la pharmacie qui ne préſentent au dehors qu'une figure de ſinge, de ſatyre ou de hibou, mais qui renferment les baumes les plus précieux. Tels ſont ces philoſophes dont on n'obſerve que la rudeſſe & la cauſticité, ſans pénétrer au fond de leur ame, où le génie & les vertus habitent comme dans leur ſanctuaire.

Quant au mépris qu'on attache à la profeſſion d'inſtruire la jeuneſſe, doit-il auſſi retomber ſur les lettres, ou parce que l'enfance eſt un état de foibleſſe, le ſoin de la perfectionner ſera-t-il un emploi bas & honteux? Que la ſcéne couvre le pédantiſme de ridicule, il n'eſt pas moins certain que la plupart des Républiques n'auroient pas eu be-

ſoin de faire tant de loix pour réformer les hommes, ſi elles avoient pris la précaution de former les mœurs des enfans.

Comment les lettres nuiroient-elles à l'eſprit de ſociété, elles qui répandent la douceur dans le caractere & l'urbanité dans les manieres, à moins qu'on ne leur attribue auſſi le poiſon de la fauſſeté qui regne dans la politeſſe? Si quelqu'un veut rendre les arts comptables de la corruption qui accompagne le luxe, qu'il obſerve les effets de l'ignorance & des ſciences en Aſie, & ſi la ſtupide croyance du Muſulman l'a rendu meilleur que le Chinois ne l'eſt dans ſa tolérance ou ſon impiété déterminée; car ces deux peuples ſont également gouvernés par le deſpotiſme. Si l'un vivoit donc ſous des loix plus douces & plus humaines, s'il étoit plus heureux, à quoi le devroit-il, ſinon aux lumieres de ſes *Lettrés*? Si l'autre rampe & gémit ſous le joug de la ſuperſtition, n'eſt-ce pas l'ignorance qui l'entretient dans ſon eſclavage?

Mais quel que ſoit l'effet des arts & des ſciences par rapport aux mœurs, l'expérience a fait voir que les Rois Philoſophes aſſurent le bonheur des peuples & la proſpérité des Etats. S'ils ont comme les autres Princes les vices de l'humanité & ceux de leur condition, les lumieres qu'ils puiſent dans l'habitude de la réflexion ſont un préſervatif contre les excès violens & irréparables de leurs paſſions; les livres leur parlent au moins quand leur conſeil ſe tait.

C'eſt à de vils eſclaves qu'on laiſſe la conduite des bêtes, & les tyrans n'ont que la honte de commander à des eſclaves. La ſervitude avilit le deſpotiſme; mais y a-t-il rien de plus glorieux que de régner ſur les ames libres? Tel eſt l'empire qu'exerce la raiſon éclairée par l'étude; les préjugés & les paſſions, tout lui obéit ſans réſiſtance & ſans contrainte. Il n'eſt pas juſqu'aux habiles impoſteurs que les preſtiges de l'éloquence ont rendu maîtres des conſciences, qui ne reſſentent un plaiſir tou-

chant de leur autorité sur les esprits; sentiment plus exquis & plus doux que la mort & les supplices ne sont affreux. Que seroit-ce de triompher par la force de la vérité? C'est une gloire digne de la divinité même, & qu'elle se plait à partager avec les ames d'une intelligence supérieure.

Les services des Héros sont bornés à leur patrie, à leur siécle, tandis que le génie étend le bienfait de ses lumieres de rivage en rivage & jusqu'aux âges les plus reculés. Là, ce sont des pluyes d'orage qui désolent de vastes pays, avant de fertiliser un champ; ici, ce sont de paisibles rosées qui portent la fécondité sur toute la terre.

Où puise-t-on, si ce n'est dans la contemplation de la nature, l'heureux secret de n'être ébloui de rien; & l'admiration, fille de l'ignorance, n'est-elle pas la source de nos travers? La nouveauté sur tout & l'éclat nous frappe & nous séduit; mais il n'y a qu'à lire l'histoire des temps & percer un peu le

voile des choses humaines, bientôt ce qui paroissoit extraordinaire ne l'est plus. On se laissera bien moins étonner de la pompe & du faste de la grandeur, quand on appercevra de loin dans l'immense étendue de l'univers les habitans de la terre, comme des insectes presque imperceptibles, s'agiter & se rouler autour d'un léger amas de poussiere.

Fût-il bien décidé que la carriere des lettres conduit moins à la fortune que la voie des armes, celles-là mériteroient toujours de fixer notre choix, par le seul plaisir de les cultiver. Ou le succès inespéré d'un projet qui a coûté bien des peines, n'a rien de piquant pour une ame ambitieuse, ou les rêveries d'un homme de lettres sont plus délicieuses que les emportemens de la sensualité. Le dégoût est si près de la jouissance dans les plaisirs des sens! C'est une fleur dont le parfum s'évapore & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. La plupart des objets nous enchantent moins par eux-mêmes, que

par la bizarrerie des couleurs que leur prête l'imagination. D'où vient que la volupté regne dans les cabanes, & que les ennuis assiégent la Cour; que les macérations produisent les extases, & que l'ambition & les conquêtes traînent à leur suite les langueurs de la mélancolie? Il faut au contraire qu'il y ait dans l'esprit de l'homme un fonds inépuisable de curiosité pour connoître ce qui l'environne, comme si la spéculation étoit une seconde maniere de jouir, & que l'étude soit un aliment bien naturel à notre avidité, puisqu'on ne peut s'en rassasier dans aucune saison de la vie.

Enfin l'espoir de subsister dans la mémoire des hommes vaut peut-être les richesses. Nous travaillons tous pour l'immortalité. Les Philosophes même qui ne reconnoissoient point un autre monde, ont voulu s'assurer la possession de celui-ci. Le désir de se produire & de perpétuer sa gloire & son existence, est écrit par-tout; la solemnité des loix du

mariage, les titres de nobleſſe, les inſcriptions mêmes des tombeaux ne diſent pas autre choſe. Mais quels monumens auſſi durables que ceux de l'eſprit ? Combien le temps a dévoré de Palais, de Temples & de Villes, depuis qu'Homere eſt à la tête de tous les génies ? Les tableaux d'Appelles & les ſtatues de Phidias ne ſont plus, les modeles en ce genre périſſent bientôt, les copies deviennent tous les jours plus infidelles; mais les Ecrivains célébres vivront à jamais dans leurs ouvrages, le temps n'altere point leurs traits, le germe de leur fécondité pénétre l'ame des Lecteurs & vivifie leurs productions. Quelles délices pour un cœur avide de réputation, après avoir rempli de ſa propre influence cette partie de l'univers qui l'environne, de jouir de ſon immortalité par l'avant-goût que donne l'eſpérance, & de mourir avec ce témoignage que ſon nom va paſſer au de-là des ſiécles & des mers !

CHAPITRE II.

De l'Abus des Sciences.

NOS passions ont infecté de leur venin toutes les professions. L'amour de la gloire & la curiosité sont les motifs les moins vicieux qu'on soit forcé de pardonner aux Savans. Mais faut-il que l'ambition, la cupidité, l'esprit d'orgueil & de jalousie animent les talens? Cependant les sciences devoient être un magasin ouvert à tous les besoins de la société : graces à la corruption ou à la foiblesse de l'humanité, la satyre a pu les peindre comme un asyle de l'indolence, & comme un vaste champ où l'imagination s'égare dans ses vagues élancemens; tantôt comme un mont sourcilleux d'où la vanité philosophique considere les humains avec une pitié dédaigneuse, & tantôt comme une espece de fort où l'esprit de chicane s'exerce à la dispute; enfin com-

me un marché public où les arts deviennent des denrées de commerce.

Le grand nombre des Savans n'a étudié que pour s'arroger l'orgueilleux mérite d'inſtruire : les plus curieux ont ſacrifié leur fortune à la gloire d'une invention ſtérile ; d'autres n'ont cherché qu'à étendre & à groſſir le volume des ſciences, pour leur donner du prix par la difficulté de les poſſéder ; les Spéculatifs vouloient charger leur mémoire de tous les ſyſtêmes, avant de chercher le véritable ; les mieux intentionnés ſe contenterent d'expliquer les phénomenes déja connus, ſans penſer qu'une découverte nouvelle agrandît plus l'Empire de la Philoſophie que le regiſtre exact de ſes anciennes conquêtes ; & puiſqu'on ne peut le déſavouer, faute de terme, on n'a fait que des écarts perpétuels.

Il y a du vuide dans les ſciences, comme dans toutes les choſes humaines ; le frivole & le faux s'y gliſſent. Les matieres ſolides ont dégénéré quel-

quefois, & se sont perdues dans une foule de questions abstraites & puériles. On appelle cette précision d'idées qui décompose tout finesse de pénétration; mais une Métaphysique qui énerve l'esprit, sous prétexte de l'aiguiser, une Logique qui répand des doutes sur l'évidence même, est-elle fort utile? Des hommes d'une profession oisive, qui portoient de leur cellule dans les Ecoles une humeur chagrine & querelleuse, très-peu versés dans la connoissance des temps, encore moins dans l'étude de la nature, ont inventé ce langage épineux au moyen duquel on s'entend à-peu-près, comme si l'on parloit toutes les langues ensemble. Delà ce mépris de la doctrine qui retombe sur la Religion & sur ses Ministres. Que résultera-t-il des dissentions scholastiques & de la contradiction de tous les systêmes?.... cette unique vérité. Que tout n'est qu'erreur.

C'est ce dégoût pour le style barbare

des Théologiens qui a toujours favoriſé les Novateurs. Auſſi Luther qui avoit beſoin de ſéduire le Peuple, eut recours à l'enchantement de l'éloquence; car l'homme a je ne ſais quelle maladie de paſſion qui le fait céder aux charmes de la parole, & l'impoſture en profite pour ſurprendre la crédulité : celle-ci abuſée tend & perpétue ſon erreur. L'enthouſiaſme eſt une ſuite de l'égarement : y a-t-il rien qu'on veuille ſi fort perſuader que ce que l'on a cru le plus à la hâte? C'eſt en ce ſens que l'eſprit le plus ſimple doit être le plus ferme Apôtre d'un nouveau dogme.

On reçoit les faits ſans méfiance : les Annales de l'Egliſe fourmillent de traits apocryphes, qui ont fait au Chriſtianiſme une plaie dont il ne guériroit jamais ſans le plus grand de tous les prodiges, & ſi la main qui l'a fondé parmi les perſécutions ne le ſauvoit des atteintes du faux zele. Les Ecrivains de l'Hiſtoire-Naturelle qui n'avoient pas le

même intérêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne-foi des faussetés grossieres, leur érudition en a imposé; & combien d'absurdités ont pris créance sur leur témoignage?

On embrasse des erreurs sans réflexion & comme par instinct. Il y a des choses qui ont tant d'affinité avec notre imagination. L'homme croit aisément ce qu'il craint, ou ce qu'il désire. Ainsi l'Astrologie qui donnoit au Ciel une espece d'influence bénigne sur la terre, a trouvé du crédit dans les esprits; & bientôt des fourbes ont pris occasion d'en faire un art lucratif. Une autre espece d'imposteurs a profité de la crainte des enfers pour imaginer un commerce des morts avec les vivans, & la magie est devenue une science. Voilà comme le mensonge a tout corrompu.

On suit des opinions au hazard par un respect aveugle pour les grands noms qui les ont avancées : cette timidité donne à certains Auteurs un em-

pire deſpotique. Ce ſont des Dictateurs que le peuple a créés pour ordonner ſouverainement, & qu'il n'a jamais la force de dépoſer. Secouez cette ſervile déférence ; l'aſſujettiſſement aux idées d'autrui ne convient qu'à l'enfance qui eſt l'âge de l'ignorance & de la ſoumiſſion, encore le diſciple ne doit-il à ſon maître qu'une confiance paſſagere, juſqu'à ce qu'il ſoit à portée de rejetter ſes ſentimens ou de changer ſon adhéſion en ſyſtême par un examen perſonnel. Reſpectons les Auteurs ; mais attendons encore plus du temps, le plus ſûr de tous les maîtres, parce qu'il tient la vérité dans ſon ſein.

Alors tombera cette autre ſuperſtition qui nous tient proſternés aux pieds de l'antiquité : il faut y recourir ſans doute, & après avoir découvert le bon chemin par ſon moyen, le ſuivre ſans s'arrêter après une guide que les ans ont rendue chancelante. Mais rien ne perpétuera davantage la vénération pour les Anciens que les ſottiſes des

Modernes. Les charlatans de l'Ecole qui devoient décréditer Ariftote en l'interprétant fi mal, le firent admirer, dès qu'ils voulurent l'abandonner ou le combattre.

L'amour de la nouveauté eft un excès tout oppofé qui jette dans d'autres écarts. Aux fiecles d'abondance & de génie fuccede le regne de l'efprit. Tout eft brillant & fymmétrifé ; les fentences remplacent le fentiment ; des tours, & point d'invention ; l'artifice donne un air ingénieux aux penfées qui le font le moins. C'eft la manie de la médiocrité de vouloir tout embellir, au lieu de produire & d'enrichir, on s'épuife en ornemens. On détruit un fyftême qu'on pouvoit perfectionner : il faudroit abréger, éclaircir ; on commente, on furcharge ; ce font les revenus de la littérature qui groffiffent ; mais à fonds perdus.

Chofe finguliere ! Les arts méchaniques ébauchés par les inventeurs, ont reçu lentement & par degrés leurs accroiffemens

croiſſemens de perfection ; la plupart des ſciences au contraire, portées du premier eſſor à leur faîte, ont toujours dégénéré, comme ſi elles étoient des plantes étrangeres à la nature, qui doivent ſécher ſur pied & diſparoître dans le ſein de l'oubli, tandis que les arts enracinés, pour ainſi dire, dans les beſoins de l'homme, ont un eſprit de vie qui les ſoûtient contre les ravages du temps; & qui les reſſuſcite après la révolution des incendies & des déluges. Mais il y a une raiſon plus ſenſible encore de ce contraſte : c'eſt que dans le premier cas tous les eſprits viennent au ſecours d'un ſeul pour achever ſon ouvrage, & que dans l'autre cas, tous les eſprits ſont accablés par un ſeul qu'ils veulent éclipſer; effets bien différens de l'émulation & de la jalouſie.

Les Savans à ſyſtême & la plupart des gens de lettres ſont comme les Ottomans, qui, pour régner en ſûreté, commencent par égorger leurs freres.

Point de maladie ſi délicate que cet

affollement de l'amour-propre, qui nous passionne pour nos idées; on veut tirer de son fonds, on invoque sans cesse son génie dont les oracles nous égarent d'autant plus dangereusement, qu'ils flattent notre vanité. Un Métaphysicien asservit l'expérience à sa dialectique, un Chymiste ne connoît d'autre école de Physique que son laboratoire; l'un a perdu des années à forger son systême; l'autre a fondu sa fortune dans son creuset : le moyen de leur ôter cette chimere qui leur a tant coûté?

Mais une prévention bien pernicieuse, c'est de s'imaginer que tout est trouvé, que nos peres n'ont rien laissé à faire à leurs neveux; cependant la nature a repris une partie de ses secrets que le cours des révolutions emporte: le temps en produit chaque jour de nouveaux. Admirons la contradiction de l'homme : avant l'événement tout lui paroît impossible, mais après coup rien n'étoit plus aisé. Une découverte inconnue pendant vingt siecles seroit-elle ré-

ſervée à nos jours, diſons-nous d'abord ? Comment pouvoit-on ignorer une choſe auſſi ſimple, ajoûtons-nous, dès l'inſtant du ſuccès ?

Les ſciences ſont impérieuſes ; l'art de douter eſt le meilleur ſecret pour apprendre, rien n'égare & ne retarde comme la préſomption qui donne à tout un air de certitude. Aſſurer d'abord & puis douter, c'eſt renverſer l'ordre, & finir par où l'on auroit dû commencer. Ce ton magiſtral qui regne dans l'Ecole, veut établir la conviction avant l'examen, & réduire toutes les queſtions en principes : c'eſt le moyen de tout perdre, & ce qu'on avoit acquis, & ce qu'on pouvoit acquérir.

Enfin l'adulation a tout à la fois dégradé les ſciences & déshonoré les Savans. Pourquoi cet uſage des dédicaces ; comme ſi la vérité avoit beſoin de recommandation étrangeres ? Du moins les Anciens ne choiſiſſoient-ils que des amis pour protecteurs de leurs écrits ; c'étoit un préſent & non pas un hom-

mage qu'ils prétendoient en faire, ils ont quelquefois adressé des ouvrages aux Rois ou aux Grands, pour les instruire, jamais pour les flatter.

Que dire de ces éloges où l'on érige une Faustine en Lucrece, une Hécube en Hélene? Pitoyable langage de la servitude, qui mendie une faveur aussi vile que ses talens! Mais si l'indigence traîne quelquefois un Auteur aux pieds de la fortune ou de la grandeur, que celle-ci rougisse d'avoir attendu des vœux qu'elle devoit prévenir.

CHAPITRE III.

De la Méthode.

LA méthode est comme l'architecture des sciences, elle fixe l'étendue & les limites de chacune, afin qu'elles n'empietent pas sur leur terrein respectif. Car ce sont comme des fleuves qui ont leurs rivages, leur source & leur embouchure.

Il y a des méthodes profondes & abrégées pour les enfans du génie, qui les introduisent tout d'un coup dans le sanctuaire, & levent à leurs yeux le voile qui dérobe les mysteres au peuple. Les méthodes classiques sont pour les esprits communs qui ne savent pas aller seuls. Ne diroit-on pas, à entendre les Méthodistes de l'Ecole, que le maître & les disciples ont conspiré contre les sciences? L'un rend des oracles avant qu'on le consulte, ceux-ci demandent qu'on les expedie : le maître par une fausse vanité cache le foible de son art, & le disciple par indolence n'ose pas le sonder.

Quelques axiomes hasardés sur des observations faites sans choix, des commentaires chargés d'une érudition épisodique, le tout embarrassé de faits peu concluans; voilà ce que les Anciens nous donnoient pour le traité complet d'une science. Le bel artifice qui, le masque levé, ne laisse voir que de la pâleur avec un décharnement affreux!

Les Tables, les Préfaces, les Plans ont encore aujourd'hui tout le prix des Livres. Le corps de l'édifice ne vaut pas l'échaffaudage.

Les axiomes ont cet avantage, qu'ils dévoilent au moins le mérite & le génie d'un homme ; on voit d'abord s'il poſſede à fonds ſa matiere, ou s'il ne va que juſqu'au tuf. Car des axiomes ſont puériles, quand ils ne renferment pas le germe des choſes. Ce doit être comme le ſuc extrait d'un riche fonds d'obſervations, qui tiennent lieu de preuves & de raiſonnemens. Il n'appartient donc qu'aux maîtres de l'art de s'expliquer en axiomes, comme aux Légiſlateurs d'énoncer leurs volontés par des Edits. Les axiomes par leur préciſion donnent plus de jeu & d'exercice à l'eſprit pour étendre & développer ſes connoiſſances, au lieu que les méthodes trop détaillées ne laiſſent rien à faire, ni à eſpérer pour les progrès des ſciences : feroit-ce un ſi grand mal d'en tenir la porte fermée aux curieux oiſifs ?

On eſt également diffus, ou par excès, ou par défaut de méthode.

Un Traité méthodique, eſt une eſpece de globe lumineux qui répand ſes rayons de tous les côtés. Tout ſyſtême bien ordonné répond de lui-même aux aſſauts de la diſpute. Comme un ſeul luſtre éclaire mieux une ſale, que cent flambeaux mal diſtribués ; ainſi de courtes raiſons heureuſement rapprochées établiront ſolidement une vérité, au lieu que le temps ſe perd à lever tous les ſcrupules & à faire naître mille queſtions d'une ſeule, par des réponſes toujours moins ſatisfaiſantes.

Si vous voulez enter ou greffer, allez à la racine, & laiſſez les feuilles. La Philoſophie naturelle nous conduit aux arts qui remontent vers elle par une liaiſon néceſſaire ; dès qu'on la perd de vue, tout périt. L'Aſtronomie, la Muſique, la Médecine, & la Méchanique, la Morale même & la Politique, ſont des branches du grand arbre, ſi on les détache du tronc, elles

sécheront faute de séve. L'esprit philosophique est ce germe de vie qui se répand sur le chaos des sciences, & qui, comme le souffle de la Divinité, crée un nouvel ordre de choses.

La méthode des Dialecticiens, ou la Logique de l'Ecole n'est qu'un tissu de piéges subtils que l'esprit tend au bon sens. Le jugement a une route naturelle, & une maniere de raisonner plus simple. Le syllogisme est si captieux, l'induction est si pesante, qu'on ne conçoit pas que des génies clairvoyans aient osé les mettre en vogue, s'ils n'avoient employé ces bataillons d'argumens, comme de troupes légeres pour harceler & dérouter l'ennemi, dans la vue de faciliter le passage à leurs systêmes.

La marche de la méthode est de monter d'un axiome à l'autre, & par degrés, sans interruption jusqu'au premier, & de descendre successivement du principe à la derniere vérité qui en résulte. Mais en parcourant cette échelle

double, un ſophiſme qui ſe gliſſe ſur la route vous mene inſenſiblement à l'abſurdité. Tel eſt l'abus de la forme ſyllogiſtique, dont tout l'art conſiſte à déconcerter le raiſonnement par un vain cliquetis de termes ambigus, ou à éluder ſes traits au moyen d'une diſtinction magiſtrale que la preſcription du temps a érigée en ſolution.

C'eſt une folie de vouloir aſſujettir tous les arts & tous les eſprits à une méthode uniforme. Les meſures de la politique ne ſe calculent pas comme les dimenſions de la Géométrie. Ces méthodes univerſelles diſſipent le fruit des ſciences, & n'en laiſſent que l'écorce. On apprend tout dans les Livres, excepté la maniere de s'en ſervir; c'eſt l'ouvrage de la réflexion. La morale ne ſemble pas faite pour recevoir la loi de la méthode. Nos actions ne ſont pas liées, le commerce des hommes & le haſard qu'on ne prévoit pas, interrompent la chaîne du plan de conduite le mieux arrangé; ainſi il ar-

rivera que des maximes de morale éparses & sans suite feront toujours plus d'effet sur le cœur.

Qui le croiroit : La méthode qui semble abréger les voies de s'instruire, arrête le progrès des connoissances. Les regles sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute ; mais irez-vous bien loin ? il faudroit sortir d'un si étroit horison, & s'étendre dans la sphere d'une certaine spéculation universelle.

On compare les regles & les maximes aux cylindres d'acier, qui ont besoin d'être polis à la lime pour représenter les objets ; en effet l'expérience seule décide de la vérité d'une méthode, & sur-tout de son utilité.

Une bonne maniere d'enseigner, c'est de faire des questions. Cette épreuve décide de la pénétration de celui qui interroge, & de la portée de celui qui répond.

Les méthodes qui donnent cette tein-

ture univerſelle, ou ce léger vernis d'érudition dont les demi-ſavans oſent faire parade, ne reſſemblent pas mal à ces magaſins de mode où l'on trouve toute ſorte de faux brillans à revendre.

CHAPITRE IV.

De la Nature.

LA Nature eſt un volume immenſe à dévorer, mais il faut commencer par l'abécedaire. Le Philoſophe, cet être ſublime, daigne à peine deſcendre de la hauteur de ſes penſées, pour jetter un coup d'œil rapide & ſuperficiel, ſur la vaſte ſurface de l'univers qui l'environne. S'il vouloit s'abaiſſer au détail; que ſes vues s'étendroient bien davantage! Mais il y a une certaine élévation, diſons une enflure d'eſprit, qui répond à l'ambition du cœur; elle ſe repaît d'idées générales & de projets magnifiques de ſyſtême. C'eſt un piége

adroit que la pareſſe tend à l'ignorance.

La nature ſe préſente à l'obſervation ſous trois aſpects ; dans ſa courſe ordinaire, où elle développe ſans effort les révolutions des aſtres & la production des végétaux & des animaux ; dans ſa marche irréguliere, & interrompue par les obſtacles qui naiſſent du mouvement univerſel, telle qu'on la voit s'écarter & ſe jouer dans les monſtres & les êtres uniques ou informes ; enfin dans cette métamorphoſe que lui prête l'art & l'induſtrie des hommes ; c'eſt le regne de l'expérience.

L'homme ne peut aider la nature ou l'interpréter, qu'autant qu'il la connoîtra par des obſervations ſur les faits. Mais quels ſont nos inſtrumens pour l'appercevoir ? l'eſprit & les ſens ? L'un eſt trop ſubtil, & ceux-ci trop groſſiers ; elle eſt d'ailleurs ſi bizarre. Il n'y a que deux moyens de la ſaiſir ; le premier conſiſte à puiſer les axiomes dans l'expérience, & le ſecond, à étendre l'expérience par les axiomes. L'entende-

ment s'établit le juge, les ſens lui ſervent de témoins, & les faits de preuves. Mais la nature en appelle ſans ceſſe à elle-même de nos déciſions.

Il faut d'abord travailler ſur un fonds ſuffiſant d'hiſtoire naturelle & expérimentale, ramaſſé à nos propres frais, & ne pas nous en repoſer ſur la foi d'autrui. Cette hiſtoire eſt ſemblable à un fleuve d'autant plus navigable, que ſon lit eſt plus chargé ; mais comme elle ſe trouve pleine de faits oppoſés & peu liés enſemble, elle doit être rédigée en forme de Tables, qui abrégent les opérations de l'entendement, ou qui les mettent à profit par l'enchaînement. Ces tables ſont la regle de l'induction qui met à part & repaſſe ſucceſſivement les faits pour & contre le principe qui eſt à établir, ſans oublier même les faits voiſins ou limitrophes à la matiere donnée. Cette induction eſt la clef de l'interprétation.

La plupart des idées que nous avons ſur la nature peuvent s'appeller les an-

ticipations de l'entendement qui conclut, avant d'examiner. Cela n'empêche pas qu'elles n'aient sur l'esprit humain l'autorité des principes : est-ce qu'une erreur de convention, ou qu'une même folie n'operent pas l'unité d'harmonie dans la société, du moins pour un temps ? Mais l'interprétation de la nature porte sur des faits variés & répétés à l'infini, & sur des réflexions déliées : ce sont comme les mysteres à la portée du petit nombre ; il suffit d'un homme au timon.

La nature est connue, a dit l'ignorance du vulgaire après la présomption des Philosophes, il ne faut plus l'étudier : c'est un Livre fermé jusqu'à présent ; on ne l'ouvrira donc jamais, a conclu le Pyrrhonisme ; & les sciences ont également souffert de ces deux systêmes contradictoires. N'y auroit-il pas un parti mitoyen, qui prouveroit aux uns qu'on n'a pas assez vû, & aux autres, qu'on peut voir beaucoup ? Demandons à la raison si elle a fait son

devoir dans l'étude de la nature ; mais quelle réponſe attendre d'un juge qui eſt toujours partie dans ſa cauſe? Eſt-elle plus croyable aujourd'hui qu'autrefois?

On manque la nature, ou parce qu'on l'obſerve au haſard & ſans deſſein, ou parce qu'on la pourſuit avec trop d'acharnement. On veut la ſaiſir toute entiere dans un ſeul fait, elle ne s'y montre qu'à demi; on attend qu'elle nous prévienne & s'arrête à nos yeux, elle ne fait que paſſer. Ces défauts contraires jettent dans la Philoſophie une extrême incertitude & de longues erreurs. Tel eſt cependant l'enchaînement des opérations de la nature, que des phénomenes particuliers peuvent faire imaginer le ſyſtême entier & général, comme le gouvernement intérieur des familles a donné l'idée du gouvernement politique des Nations.

Pour bien obſerver la nature, il faudroit dépouiller l'entendement de toutes les notions qui ne ſont pas à lui;

avant de l'appliquer à la ſpéculation, écarter tout ce qu'il tient des ſens, du préjugé, de l'éducation, de l'étude, car voilà de quoi notre raiſon eſt composée : c'eſt après avoir épuré ſes idées par des conſidérations abſtraites & indépendantes, qu'on entreroit avec des ſens rafraîchis & des moyens nouveaux, dans la carriere de l'obſervation, & que les objets ſe préſenteroient, pour ainſi dire, dans leur nudité, & non avec les couleurs bizarres que leur prêtent nos ſyſtêmes. Il faudroit contempler ſes ouvrages, tantôt dans l'enſemble de leur ſtructure, & tantôt dans le rapport des pieces. Mais comme ce coup d'œil général abſorbe l'imagination & ne laiſſe pas d'iſſue aux réflexions, que la ſeconde étude fatigue l'attention & diſſipe les forces de l'entendement, c'eſt en faiſant ſuccéder alternativement ces opérations, que les vues s'étendent & deviennent plus ſûres. Un obſervateur doit toujours être en garde contre la premiere impreſſion des objets, de peur d'être dupe de ſa ſurpriſe.

On ne vient à bout de la nature qu'en lui cédant. On réussit mieux à la tromper qu'à la forcer, son cours est si oblique, qu'on manque sa piste, si l'on va toujours droit. Cependant l'art qui lui fait violence, l'oblige à se découvrir, comme on affecte de contredire un enfant pour faire sortir son caractere. Mais le temps la sert à merveille, en lui donnant le loisir de se développer.

L'étude de la nature est comme la fabrique des arts & des sciences. Si elles ont été des siecles entiers en proie à la barbarie, il faut s'en prendre au despotisme des Théologiens, qui avoient renversé tous les principes du raisonnement. Le moyen d'avancer avec un voile sur les yeux & des chaînes aux pieds! La morale & la politique absorberent tous les génies vers les derniers temps de l'Empire Romain, c'est-à-dire, quand la corruption des mœurs & des Loix le précipitoit vers sa ruine.

La Philosophie n'a encore eu à faire qu'aux Empyriques, ou aux Dogma-

tiſtes. Les uns aſſemblent beaucoup de proviſions, comme la fourmi : les raiſonneurs ne ſont que tendre des toiles, à l'exemple de l'araignée, ſans doute pour ſurprendre la nature. Pourquoi ne pas imiter l'abeille, qui butine pour ouvrager ?

CHAPITRE V.

De l'Expérience.

LA nature doit beaucoup à l'art, & l'art doit tout à l'expérience. Celle-ci eſt la mere des ſyſtêmes. Il y a une expérience uſuelle qui ſert aux arts, & une expérience théorique qui étend les progrès des ſciences ; l'expérience uſuelle procede des faits à d'autres faits, & l'expérience théorique va des faits aux axiomes. Car tel eſt leur enchaînement, qu'un fait développe un principe, ce principe produit de nouveaux faits, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à cette généraliſation qui eſt comme la

clef des myſteres de la nature. Mais au-lieu de donner des aîles à l'entendement pour le faire voler tout d'un coup de la baſe de l'expérience au faîte des axiomes, il faut que les faits intermédiaires qui rempliſſent l'intervalle, l'arrêtent comme par autant de poids.

Les découvertes de l'expérience ſont le fruit du haſard ou des recherches. Les arts utiles, doivent la plupart leurs inventions, moins aux ſpéculations des Philoſophes, qu'à la faveur de la fortune. On a trouvé la poudre en cherchant toute autre choſe, peut-être ſans avoir aucune vue. Pourquoi ſuppoſer du génie à celui qui l'inventa? La bouſſole n'avoit aucun rapport avec les autres inſtrumens de la navigation, on ne pouvoit donc parvenir à cette découverte par la voie du raiſonnement ou de l'expérience; ce devoit être un don gratuit de la nature : elle a, ſans doute, dans ſes magaſins quelque tréſor d'un auſſi grand prix, qu'elle nous

réserve au moment que nous l'attendrons le moins ; on ne l'imagine pas, soyons du moins à portée d'en profiter. Quoique le temps enfante les merveilleux présens qu'elle fait à la terre, il est certain que l'industrie & l'étude hâtent, si l'on peut dire, le terme de son accouchement. Combien de siécles les hommes ont marché sur la soie, avant d'en connoître le prix & d'en composer leur parure?

Un faiseur d'expériences est une espéce de chasseur qui suit la nature à la piste: mais que les courses inutiles ne le rébutent pas, un seul phénomene le dédommagera de plusieurs jours perdus. On risque beaucoup plus à ne rien tenter, qu'à ne pas réussir; la paresse nous prive de grands biens, & l'ambition ne nous dérobe que du temps. Mais y a-t-il d'ambition plus noble & plus louable que celle d'étendre sa puissance sur la nature, pour y puiser de quoi rendre les hommes plus heureux?

C'est une pusillanimité pleine d'or-

gueil, qui avoue la foiblesse des efforts de l'homme, mais qui en rejette le mauvais succès sur une impossibilité prétendue. Pourquoi couper les aîles à l'expérience, & les nerfs à l'industrie ? Si un homme s'attachoit à un phénomene particulier, tel que l'aiman, le flux & le reflux de la mer, à force d'étude & de combinaisons, il viendroit sans doute à bout de l'expliquer : mais on borne l'invention à donner aux choses un air de nouveauté, on ajoute des ornemens, ou l'on retranche du volume de la matiere ; on étend en un mot les superfluités du luxe, & cela s'appelle augmenter les richesses des arts.

Il y a de quoi s'étonner qu'on ait eu si tard recours à l'expérience pour éclairer les arts ; mais il n'en est pas des Savans, comme des Fondateurs des Empires. Ceux-ci songent aux conquêtes avant d'établir des Loix, & les premiers ne pensent aux arts, qu'après avoir bâti leurs systêmes.

Le meilleur Obſervateur eſt celui qui recueille tout ce qui peut l'éclairer. Voilà la difference du Philoſophe au Chymiſte qui ne ſaiſit dans les faits que ce qui revient à ſon profit. Un Chymiſte ne cherche qu'à extraire l'eſprit de l'eſprit; & un Philoſophe veut tirer un principe d'une expérience : cela vaut bien de l'or.

Les faits ſont toujours la vérification d'un principe. En matiere d'arts & de connoiſſances naturelles; il n'y a d'axiomes vrais, que ceux qui ſont fondés ſur l'expérience. Ainſi toute abſtraction eſt équivoque par elle-même. Il faut donc avoir une propoſition en vue, quand on entame une opération. C'eſt la bonne maniere de ſonder les profondeurs de la nature, au-lieu de chercher au haſard du merveilleux qui nous trompe toujours, ou parce que les phénomenes trop ſinguliers ſont peut-être au-deſſus de notre intelligence, ou parce qu'on ne peut en tirer des conſéquences pratiques & applicables au ſyſtême général.

L'expérience eſt la démonſtration des

démonſtrations. L'évidence qui en réſulte, lorſqu'elle ne ſe dément pas, nous met à l'abri de tout ſoupçon d'infidélité ou d'illuſion : mais ce qui nous égare, ce ſont les écarts des idées ſyſtématiques, quand nous confondons la reſſemblance avec la choſe même. Les comparaiſons ſont du reſſort de l'imagination naturellement vagabonde ; le jugement revient toujours au fait.

Philoſophes, laiſſez d'abord opérer la méchanique, & ne raiſonnez que d'après ſes épreuves, alors vos réflexions étendront l'art & le perfectionneront. L'expérience a beſoin de longues tentatives, avant d'être réduite en art ; mais le grand défaut des hommes, c'eſt la démangeaiſon de jouir. On veut d'abord rendre la Phyſique uſuelle, ſoit pour ſe donner la gloire d'une découverte, ſoit pour attacher du crédit à ſa profeſſion. Ce ſont des pommes d'or jettées ſur votre chemin, pour vous arracher la victoire. Il faut s'en tenir long-temps aux faits lumineux, avant

d'en venir aux faits pratiques. Donnez à ces principes féconds le temps de ſe développer, & vous en verrez éclore une armée de faits qui ſe rangeront d'eux-mêmes en ordre de ſyſtême, & formeront cette philoſophie expérimentale qui aſſure l'empire de la rationelle.

L'hiſtoire de cent peuples policés ne donne pas une auſſi grande idée du genre humain, que le ſeul tableau de la République Romaine : ainſi un Traité de Phyſique expérimentale vous fera mieux connoître la nature, que ne le feroit l'étude de tous les ſyſtêmes.

Il faut écrire à meſure qu'on opere. Ce recueil d'obſervations diviſé en Tables ſéparées par l'ordre des faits & des matieres, s'appellera une expérience lettrée ou raiſonnée. Ainſi l'hiſtoire expérimentale ſera la ſuite & l'explication de l'hiſtoire naturelle.

Les mêmes obſervations & les mêmes calculs ſe trouvent également dans l'ancien & dans le nouveau ſyſtême du monde,

monde, ainſi voit-on les expériences communes s'accommoder à toutes ſortes de théories. L'expérience encore au berceau prendra pour ſa mere indifféremment, quelque philoſophie que ce ſoit; mais l'expérience mûrie & formée avec le temps & le travail, nous apprendra quelle eſt la véritable philoſophie.

Le moyen de connoître la nature par les épreuves de l'expérience, c'eſt;

1°. De les varier. On s'exerce tantôt ſur la matiere ou le ſujet; (la fabrique du papier ne comprend juſqu'ici que du linge, mais ſi on tentoit d'y mêler de la ſoie?) tantôt ſur la cauſe ou l'agent; (l'expérience du miroir ardent ne s'eſt faite encore qu'aux rayons du ſoleil, mais ſi on l'eſſayoit au foyer d'un braſier allumé?) tantôt ſur la quantité; & c'eſt ici qu'il faut prendre garde au raiſonnement de la ménagere dont parle Eſope, qui s'imaginoit tirer chaque jour deux œufs de ſa poule, en lui donnant deux pro-

visions de grain; de même que celui qui penseroit qu'une double dose de matiere ou de mouvement doit produire le même effet au double, verroit bientôt que les degrés d'action & de puissance ne se calculent pas ainsi. Point de foi à l'expérience, si elle n'est tentée sous diverses combinaisons.

2°. De les étendre par la répétition. Le vin distillé devient plus fort; l'esprit de vin augmentera-t-il ou perdra-t-il sa force par une seconde distillation? L'argent vif jetté dans le plomb fondu prend de la consistence & perd sa fluidité, à mesure que le plomb se refroidit; si on lui donnoit plusieurs fois cette trempe, ne pourroit-il pas enfin devenir malléable? On apprend l'histoire dans une galerie de personnages; si ces mêmes tableaux représentoient les actions au lieu des hommes, ne seroit-ce pas un nouveau moyen d'aider & de fixer la mémoire?

3°. De les tranſporter; ou de la nature à l'art; ainſi l'or qui s'épure dans le ſable, ſe rafine auſſi dans le creuſet; ou d'un art à un autre art, ainſi l'impreſſion des cachets ſur la cire a donné jour à l'invention & à la perfection de l'Imprimerie : ou d'un fait à un autre fait, ſoit de même eſpece, ſoit d'une eſpece différente, ainſi l'effet de l'air ſur les viandes indique celui qu'il opere ſur la ſanté, toutefois avec de grandes reſtrictions.

4°. De les oppoſer par inverſion; il faudroit voir ſi les expériences du froid confirment celles de la chaleur, ou ſi l'ombre éclaircit les phénomenes de la lumiere.

5°. De les épuiſer en pouſſant, pour ainſi dire, la nature à bout. On meſure les forces de l'aiman par le poids du fer, on éprouve le principe de ſa vertu par l'application des corps qui l'alterent ou la diſſipent : c'eſt ainſi que les cauſes ſe découvrent par les extrémes. L'expérience eſt une eſpece de

question que l'art donne à la nature, pour la faire parler.

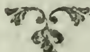
6°. De les réunir. Voulez-vous des roses dans l'arriere-saison ? Coupez les premiers boutons à mesure qu'ils germent, vous aurez des roses tardives ; ou bien déchaussez le pied du rosier pour tempérer la chaleur de la terre par la fraîcheur de l'air, vous en aurez encore ; mais si vous usez de ces deux précautions à la fois, les fleurs ne peuvent vous manquer aux jours que vous les désirez : il en sera de même des fruits. Combien de remedes ne sont efficaces, que par la combinaison des matieres dont ils sont composés ? combien de corps, qui dans le mêlange produisent un effet tout autre que dans la séparation ?

7°. De les hasarder ou d'en tenter le sort par une espece de fureur expérimentale qui nous pousse vers les nouvelles découvertes. Les prodiges de la nature sont hors de ses routes battues ; la singularité, l'extravagance même d'un

projet le mene ſouvent à une heureuſe iſſue. Ce qu'on adore comme un myſtere caché, ne s'apperçoit pas, par cela même qu'il eſt trop palpable. La cauſe de la conſiſtence qu'on appelle ſolidité dans le fer & la pierre, peut ſe trouver dans les liquides. Mais comme ſi un terme expliquoit tout, on ne cherche point la raiſon pourquoi un corps ne ſe diviſe & ne ſe ſépare plus. Qu'on obſerve comment la liquidité commence à diſparoître dans ces bulles qui s'élevent ſur la ſurface de l'eau, & qui ſemblent s'attacher & ſe lier pour former une eſpece de corps ſolide, on découvrira la cauſe de la liquidité & de la ſolidité. Il faut donc étudier une cauſe dans toute la nature; car ſi l'on s'amuſe à tournoyer dans un petit cercle de faits ou d'eſpeces, on ſe fatigue ſans avancer.

Enfin pour étendre l'empire de l'expérience à tous les arts, il ſeroit à ſouhaiter qu'un ſeul homme en poſſédât pluſieurs, ou qu'il y eût du moins

une correſpondance établie entre les meilleurs Artiſtes de chaque claſſe, & l'aſſemblage de ces divers rayons jetteroient un jour lumineux ſur le globe des arts. O l'admirable conſpiration, ſi l'intérêt & la jalouſie ne l'affoibliſſoient pas! Mais un jour viendra que de véritables Philoſophes animés du même eſprit qui nous inſpire, oſeront prendre un plus grand eſſor, & par la route de l'expérience, iront arracher à la nature ſon voile & ſes ſecrets. Alors il s'élevera de la région des Sophiſtes un eſſaim nébuleux qui, craignant de voir ſuccéder le mépris à la haine publique, fondra ſur ces aigles, & ne pouvant ni ſuivre, ni arrêter leur vol, s'efforcera de décrier leur triomphe par ſes vains croacemens.



CHAPITRE VI.

De la Métaphyſique.

LA Métaphyſique n'eſt point cette audace puérile de l'eſprit qui pourſuit des êtres inconnus ou imaginaires, ni cette ſubtilité pointilleuſe qui s'évanouit dans ſes diſſections à l'infini : c'eſt la ſcience des principes.

Que lui reſte-t-il en effet, ſi l'on ſouſtrait la nature à ſes combinaiſons? ..... Remettons les choſes à leur place; la Phyſique tiendra regiſtre des phénoménes, & la Métaphyſique en rendra raiſon : l'une traitera des diverſes métamorphoſes de la matiere, & l'autre des cauſes ou des formes. Mais ſi l'on n'appelle ſcience que la connoiſſance des cauſes, que ſavons-nous? Renonçons même à l'eſpérance de jamais rien ſavoir. C'eſt ainſi que raiſonnent des timides voyageurs qui, dès qu'ils ne voient

plus que ciel & eau, ne pensent pas qu'il y ait encore des terres au-delà de leur horison.

La loi des mouvemens, la recherche, la découverte & l'explication de l'action réciproque des corps; voilà les véritables fondemens des sciences & des arts, qu'on comprend sous le nom de la science des formes. Cette science est faite pour abréger les moyens & diminuer les efforts, sans quoi on se plaindra toujours que la vie est trop courte pour des arts aussi longs. C'est donc en généralisant les principes, jusqu'à les réduire en un seul, s'il étoit possible, qu'on arrêtera le cours des systêmes & qu'on viendra à bout de fixer les variations de l'expérience qui semble se contredire pour se jouer des Philosophes.

Les formes ne sont autre chose que les loix & les déterminations de l'acte pur de la matiere qui constitue une qualité simple, ou le résultat de toutes les combinaisons qui concourent à opérer une maniere d'être; ainsi la forme de

la chaleur & de presque toutes les qualités coessentielles des corps, paroît être le mouvement. En vain ces formes établissent une *mêmeté* d'effet entre les causes les plus hétérogenes; cela même prouve que tout est subordonné dans la nature à un principe initial, élémentaire & perpétuel qui lie, embrasse & conserve la matiere dans une fraîcheur éternelle, pour ainsi parler; & c'est par la découverte de ce principe, qu'on réduiroit l'art à imiter toutes les opérations de la nature.

Tous les arts font une espece de pyramide dont l'expérience est la base, & la Métaphysique forme la pointe ou le sommet : c'est le symbole de l'induction qui monte par les faits à la suprême cause.

La machine la moins composée, dès qu'elle est bonne, est ordinairement la meilleure. Les loix sommaires de la nature ne sauroient donc être en assez petit nombre; la multitude presqu'innombrable des actes de la matiere & de leurs

combinaisons suffiroit toujours à expliquer la variété infinie des êtres & des phénomenes : cette Métaphysique étendroit la puissance de l'esprit humain en allongeant ses vues, tandis que la Physique nous mene lentement, par des chemins étroits & fort obscurs, où l'on n'apperçoit que des détails d'où l'on ne peut rien conclure.

L'application d'une cause générale à quelques faits, ou la vérification d'un fait sur quelques especes fixeront la Physique à d'étranges barrieres. La connoissance de l'anatomie intérieure d'un corps, ou des situations d'une matiere combinée, & le calcul des forces d'un agent, étendront les limites de l'invention à la matiere analogue ou voisine ; mais il n'appartient qu'à la Métaphysique de découvrir l'analogie de chaque être avec l'homme, & de chaque être avec le total de l'univers. Elle ira jusqu'où les vicissitudes du temps, les bizarreries du hasard, les tentatives multipliées de l'industrie & de l'expérience,

l'imagination même de l'esprit humain ne feroit point allée sans elle. L'invention des formes est donc l'appui de la théorie & le levier de l'opération.

La Métaphysique qui est l'ame de l'invention, considere d'abord les qualités primitives de la matiere, puis les différences spécifiques des corps, d'où elle passe à leurs propriétés utiles, pour les distribuer à tous les arts pratiques, qui sont le creuset où le vrai systême bien éprouvé demeure, tandis que les vaines spéculations s'évaporent en fumée.

Les principes les plus utiles dans la pratique sont aussi les plus sûrs dans la théorie, & c'est à ceux-là que s'attache la Métaphysique dont le but est de réunir la vérité à l'utilité qui s'engendrent mutuellement.

Les abstractions sont dans la Métaphysique, ce qu'est la dissolution dans la Chymie.

Il y a une Métaphysique qui vient de la foiblesse de l'esprit, & il y en a une qui montre la force du génie : de la

premiere eſpece ſont ces nouveaux Ixions qui embraſſent les nues, pour enfanter des chimeres : de la ſeconde, ſont ces géants qui attaquent la nature de front & par tous les flancs ; qui tantôt ſondent ſes profondeurs, & s'enfoncent dans les abîmes où elle prétend enfermer ſes ſecrets, & tantôt s'élevent juſqu'à la ſublimité des cauſes finales qu'ils concilient très-bien avec les cauſes phyſiques, ſans les confondre enſemble. C'eſt ainſi que les Volcans du Véſuve, dans les vues de la nature, ſervent de remede à la terre, quoique par l'éruption d'une fermentation inteſtine, ils vomiſſent la mort & la déſolation ſur les plaines d'alentour.

Cependant l'examen des cauſes finales eſt plus dans l'ordre de la morale que de la Phyſique, qui s'appauvrira toutes les fois qu'elle voudra étudier les faits dans les motifs, & qu'au lieu de s'informer comment la nature opére, elle demandera pourquoi. Cette curioſité qui vient d'une inquiétude naturelle de l'eſ-

prit & de ſon penchant ſecret à franchir ſes limites, peut avoir ſa place, mais à la ſuite de toutes les autres queſtions. La Providence nous permet de ſuivre ſes voies pour les adorer, mais non pas d'approfondir ſes vues. Elle ſe plait à faire ſortir du cours de la nature des événemens inopinés où tous nos jugemens vont échouer; & par ces routes ſecrettes qui la dérobent à nos yeux, elle devient plus reſpectable encore ſous le voile du myſtere, que ſi elle avoit marqué dans tous ſes pas les deſſeins de ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que les Maîtres de la terre ont beſoin de ſe rendre quelquefois inviſibles pour conſerver leur majeſté; plus admirables, quand ils font naître le bonheur & la tranquillité publique de l'orage des brigues & des paſſions, que s'ils faiſoient ouvertement tout plier ſous le poids de leur autorité. Auſſi les Matérialiſtes qui n'ont point apperçu les traces d'une intelligence ſupérieure dans le gouvernement de l'univers, d'ailleurs

connoissoient mieux la nature que la plupart des autres Philosophes qui, voulant suivre la marche de la Providence, lui prêtoient des contradictions indignes même de l'homme, si nous en croyons cet impie qui prétendoit donner des conseils à la Divinité : que vouloit-il dire? ... Que les systêmes de notre invention démentoient le culte que nous rendons à la souveraine Sagesse.

CHAPITRE VII.

De la Théologie.

LA Théologie naturelle est la connoissance de Dieu acquise par les lumieres de la raison, plus propre à combattre l'Athéisme qu'à prouver la Religion. Les Payens imaginoient une chaîne d'or par où Jupiter attiroit les hommes aux Cieux, au lieu de descendre lui-même sur la terre. Ainsi l'on s'éleve à connoître la gloire & la puis-

ſance de Dieu par la voie de la nature ; mais Dieu ne manifeſte pas ſa volonté par cette même voie.

Les ouvrages des hommes prouvent leur induſtrie & leur intelligence, mais ne repréſentent point les traits de leur figure. De même les merveilles de l'univers expriment la puiſſance du Créateur, mais n'enſeignent pas la Religion qui eſt comme le tableau des perfections divines.

La lumiere naturelle eſt ce langage que toutes les créatures tiennent à notre eſprit, & cet autre langage qu'un inſtinct ſecret tient à notre cœur ; c'eſt le flambeau de la raiſon & celui de la conſcience qui ſervent à diriger nos penſées & nos actions. Mais cette lumiere nous reproche plutôt nos fautes, qu'elle ne nous inſtruit de nos devoirs. Il falloit donc une révélation pour achever de perfectionner nos mœurs & nos idées.

Dieu a des prérogatives & des droits ſinguliers ſur l'homme, celui de ſoumettre ſa volonté, malgré le penchant ;

& celui de faire plier sa raison, malgré sa résistance. Si l'on ne céde qu'à l'évidence, quand Dieu parle; quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? L'incrédulité est donc un attentat contre la puissance & l'autorité de Dieu, comme le désespoir est un outrage fait à sa bonté.

La Théologie comprend l'Histoire sainte, le Dogme & la Morale. C'est un champ qui ne demeurera jamais inculte, tant on a soin d'y semer du grain ou de l'yvraie.

La Morale appartient aux Casuistes qui apprennent souvent les iniquités au peuple, & le Dogme aux Controversistes qui fomentent quelquefois ses querelles. Les Interpretes sont chargés de l'explication des Paraboles qui sont une espece de Poésie sacrée, & des Prophéties qui sont l'histoire de l'avenir que Dieu seul pouvoit faire, comme le témoin éternel de tous les temps.

Dieu s'est réservé les fondemens de notre croyance, sans qu'il nous fût

permis de les lui conteſter. Il faut au moins accorder à la Théologie le privilege qu'a le jeu des échecs où l'on ne diſpute pas des principes : les myſteres établis, que la raiſon s'exerce, & la Religion aura beau jeu contre l'impiété.

Les myſteres ſont donc les conventions de Dieu, comme les loix ſont les conventions des Rois. Qui peut leur en demander compte ? . . . & l'on oſe interroger Dieu ſur ſes décrets ?

Les myſteres, loin d'humilier l'eſprit humain, le rendent ſupérieur à lui-même, en lui apprenant ce qu'il ne peut ſavoir.

Dieu ſe ſert de nos expreſſions pour nous parler ; il met également ſes opérations à notre portée, quand il veut nous les faire entendre. Ainſi il y a un certain uſage de la raiſon dans les matieres de la Religion. La raiſon nous empêche d'aller trop avant, ſoit dans les principes de la Religion, ce qui la rend incroyable, ſoit dans les conſéquences, ce qui la rend impraticable.

La Religion Payenne étoit propre à former des libertins, le Mahométisme ne veut que des croyans stupides ; la Religion Chrétienne exige un culte raisonnable. La premiere ouvroit la porte à toutes les erreurs, l'autre ferme toute issue à la vérité, le Christianisme seul ordonne cette soumission éclairée qui tient le milieu entre le Pyrrhonisme & la crédulité.

Les Payens disoient que le monde étoit l'image de Dieu, & l'homme une image du monde : le Christianisme renverse cet ordre, & place l'homme entre Dieu & le monde, comme pour établir une espece de communication entre le Créateur & ses ouvrages, par l'hommage que l'homme ne cesse de lui en faire. Ainsi l'univers obéissant annonce à l'homme un Maître ; & l'homme usant des biens de cet univers reconnoît un pere : tout s'accorde à célébrer une grandeur, une bonté sans limites.

Les Théologiens sont comme les

Aſtronomes. Ceux-ci ont imaginé des cercles excentriques ou des Épicycles apparens, pour établir la marche des aſtres & l'ordre de l'univers; ceux-là forgent des ſyſtêmes humains pour expliquer les myſteres.

Deux écarts bien vicieux; l'un d'interpréter la Religion par la nature; & l'autre d'interpréter la nature par la Religion : folie des Cabaliſtes, qui bâtiſſent l'univers ſur le texte de la Bible! C'eſt compromettre l'autorité de l'Ecriture, en pervertir l'uſage, & la défigurer.

Ne diroit-on pas que les Théologiens ſe méfient de la croyance qu'ils profeſſent, quand on les voit prendre tant de précautions humaines pour la maintenir contre les progrès de la Philoſophie? Eſt-ce que les myſteres de la nature détruiſent ceux de la foi? Eſt-ce que l'ignorance ou le menſonge ſeroit un appui digne de Dieu? Eſt-ce que le ſyſtême des hommes peut faire tort à l'Hiſtoire ſacrée? Mais s'ils étoient pénétrés de l'immenſité de la Puiſſance di-

vine, ils sauroient sans doute qu'elle n'a pas besoin de forces aussi fragiles que celles de leurs raisonnemens, & que tous leurs moyens sont autant d'outrages faits à sa Providence infinie.

Les réponses de J. C. n'étoient pas toujours directement conformes aux questions qu'on lui faisoit, souvent même elles ne regardoient pas ceux qui l'avoient interrogé. Le Texte de l'Evangile ne dit pas aussi quelquefois ce qu'on prétend y lire ; il ne renferme pas tous les sens qu'il présente au premier coup d'œil, ou qu'on lui prête après bien des tortures. Comment résoudra-t-il donc les controverses ? J. C. a parlé pour tous les hommes de tous les temps, c'est à eux de l'entendre.

N'y auroit-il pas une voie d'éteindre les schismes, & de réconcilier tous les Chrétiens ? L'évangile dit : *Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi ;* mais il dit aussi. *Celui qui n'est pas contre moi, est pour moi.* Ce devroit être le texte de réunion de toutes les Eglises. Le

même baptême, la même foi pour les Mysteres fondamentaux, le même esprit de charité ne feroit de tant de partis, qu'une multitude de freres & de fideles, sans que la diversité de la discipline fût censée détruire cette unité. Si la vérité ne souffre pas un tel partage, il ne reste aux Chrétiens qu'à pleurer les uns sur les autres; mais pourquoi se détruire & s'entre-déchirer?

CHAPITRE VIII.

De la Médecine.

LA terre a beau être un lieu d'exil & de pélérinage, l'hospitalité n'en est pas moins une vertu. La santé, ce don précieux du Ciel, qui suffit à l'homme, & sans lequel il ne sauroit jouir paisiblement de tous les autres, est le premier de tous les biens du corps.

Les Philosophes qui craignoient d'offenser la Divinité, en lui demandant

des honneurs & des richesses, ont fait des vœux pour la santé.

L'art qui veille spécialement à la prospérité de la nature humaine devroit être le plus recommandable, cependant est-il de profession moins considérée ? Un Avocat est dispensé de gagner sa cause ; un Pilote n'est chargé que de conduire le vaisseau, quel que soit le débit de la cargaison ; mais les Médecins, comme les hommes d'Etat, semblent responsables du succès de leurs opérations. Leur réputation dépend des événemens : & comme la fortune ne voit point le mérite, elle donne la palme au charlatan, & couvre l'habileté de confusion. Voilà pourquoi le découragement leur fait tout livrer au hasard ; car si l'érudition échoue, tandis que la nature répare les fautes de l'ignorance, que leur importe pour la gloire & le crédit, de s'épuiser en de longues études, dont tout le fruit devient équivoque ?

L'amour de la vie, l'état de crainte

& de foibleſſe où ſont la plupart des malades, le beſoin d'un prompt ſecours, ſont les garans de la confiance publique pour tous les Médecins, bons ou mauvais. Auſſi les plus beaux génies de cette profeſſion ont-ils excellé en d'autres arts qu'ils avoient cultivés par dépit : c'eſt la faute du peuple, pourquoi va-t-il les mettre en parallele avec de ſtupides viſionnaires & des femmes ſuperſtitieuſes?

Il faut tout dire; la Médecine tient beaucoup de la conjecture. Le corps humain eſt un compoſé de tant d'autres corps! L'eau ſuffit à la nourriture des plantes, la plupart des animaux vivent des herbes de la terre, l'homme pétrit ſa ſubſtance d'un mêlange de fruits, de grains, de viandes & de liqueurs de toute eſpece. Delà vient peut-être ce levain corrupteur qui fait fermenter tous les vices dans ſon cœur, & qui détruit en lui ces germes de bonté, de ſageſſe, & de juſtice que la nature y avoit ſemés.

Il y a tant de variations dans notre maniere d'être ! tandis que la nature a réduit les besoins des bêtes à la plus grande simplicité, qu'elle leur fournit tous les soulagemens à si peu de frais, que tout est réglé chez elles, le sommeil, les courses & les veilles ; l'homme s'épuise en mille soins superflus, les passions le tiennent dans une agitation violente & continuelle. Notre machine est un instrument si délicat, il faut tant de cordes pour le monter, qu'il est comme impossible de le voir jamais dans une parfaite harmonie.

La Médecine a tant de choses à faire ! conserver la santé, guérir les maladies, & prolonger la vie ; trois emplois bien différens, quoiqu'ils dépendent d'un seul art & semblent aboutir au même but ; car le soin de guérir ne touche qu'à cette portion de nos jours qu'un orage passager vient troubler ; mais entretenir les forces du corps & le calme des humeurs, allonger le fil de la vie, c'est à quoi on ne

s'est

s'eſt pas aſſez étudié. Seroit-ce donc donc empiéter ſur la providence de la nature, que d'uſer des armes qu'elle a miſes en nos mains pour réſiſter aux aſſauts que le temps nous livre? Il ſemble qu'elle nous ait environné de pieges & de ſecours pour nous tenir ſans ceſſe en haleine; cependant elle s'intéreſſe à la conſervation de chacun de ſes ouvrages, comme ſi c'étoit l'unique.

N'eſperez pas faire rebrouſſer chemin à la mort par des remedes d'un grand prix. Non, l'or potable, & l'eſſence des perles fondues ne ſauroient la détourner, ni l'arrêter d'un ſeul pas; il faut toutes les forces combinées d'un régime ſuivi pour écarter le cours d'une maladie, ou retarder la marche de la vieilleſſe qui arrive toujours trop vîte. Combien de choſes entretiennent la fraîcheur & ſemblent redoubler les forces, qui ne font que hâter la caducité? Mais auſſi ces précautions qu'on prend de longue main

pour étendre la durée de la vie, ne laissent pas le loisir de la goûter. L'assujettissement aux régimes équivaut bien quelquefois à une maladie habituelle.

Que sert-il de prolonger la vie à un homme qui n'en fait pas les fonctions? Ces troncs mutilés, ces squélettes tourmentés tour-à-tour par leurs maux & par les remedes, qui disputent à la mort des restes languissans, qui expirent en détail, attachés aux débris de leur propre cadavre, vivent-ils dans cette misérable portion d'eux-mêmes? Oui sans doute : l'adoucissement d'un mal est un plaisir, comme le soulagement d'un besoin. Un malade est encore heureux, quand il peut faire treve avec ses douleurs ; & son dernier moment en devient moins terrible.

Pourquoi les Médecins ne se feroient-ils pas un devoir d'écarter de la mort les horreurs qui l'accompagnent? N'y auroit-il pas un art de faire mourir paisiblement? Epicure & Antonin l'avoient bien su trouver. Mais

nos Médecins reſſemblent à nos Juges qui, après avoir prononcé un Arrêt de mort ſe retirent ; ils livrent leur victime à ſes triſtes réflexions, à l'appareil funebre de la Religion, aux lamentations d'une famille : il n'en faudroit pas tant pour anticiper l'agonie.

La Médecine a long-temps opéré, avant de ſyſtématiſer ; c'eſt que le mal n'attend pas les diſcuſſions : la marche de la Philoſophie eſt toute oppoſée, elle bâtit d'abord & puis travaille ſur ſes fonds. La Médecine, ſans la Philoſophie, n'eſt qu'un art impoſteur ; mais un malade eſt en grand danger quand le Médecin l'approche avec un ſyſtême en tête.

Si les principes généraux nous égarent par leur généraliſation même, que ſera-ce des principes faux ? On ne peut ſe ſauver de ceux-ci, que par d'heureuſes inconſéquences : il faut bien alors que le haſard lutte contre le Médecin, ou que ſon imprudence corrige la fatalité de ſes intentions.

Le défaut de principes est une source de bévues. On ne songe qu'à couper chemin à la douleur qui oppresse, sans remonter à la nature du mal & sans prévoir les suites du remede. Les *quiproquo* des Médecins font bien plus de ravage chez l'espece humaine, que ceux de la Pharmacie ; ils ont pris tant d'empire sur les remedes, que les remedes n'en ont plus sur les maladies. Mais qu'importe à ces Docteurs souverains ? C'est le peuple qui paie leurs fautes.

Pourquoi tant de maladies *incurables?* Que signifie ce terme? N'est-ce pas l'ignorance des Médecins qui, après avoir mené les choses au pire état, prononce enfin qu'il n'y a plus de remede ?

L'efficace des remedes dépend de leur application. Il y a un ordre, une suite, des intervalles & des mesures à observer. C'est le fil de la méthode qui tire les malades d'affaire; sans quoi ce qui devoit opérer la guérison, fait em-

pirer le mal. Variez ſelon les criſes & les ſymptômes : tout chemin étroit ne mene pas au Ciel : les faits déroutent les plus juſtes combinaiſons, mais le jugement doit agir où l'expérience nous abandonne.

La meilleure étude eſt celle des tempéramens. La curioſité a tout épuiſé dans les notions générales du corps humain ; mais une anatomie comparée qui rendroit raiſon des différences qu'on trouve dans l'organiſation intérieure, ſeroit autrement utile. Peu d'expériences ſuffiſent pour une idée générale, au-lieu que la connoiſſance détaillée dépend des obſervations réitérées. Une attention longue & réfléchie, & l'on verra que les hommes ſe reſſemblent auſſi peu par les fibres du cerveau, que par les traits du viſage. Il s'en faut bien que nous ayons tous le cœur fait de la même façon, cela eſt vrai dans le Phyſique comme dans le Moral. C'eſt pourtant dans ces différences qu'on verroit la ſource de

plusieurs maladies dont on ignore sa cause, tandis qu'on s'en prend aux humeurs. Ce n'est pas qu'on doive négliger cette partie, & la regarder comme une superfluité dont le sang se délivre dans son cours. Suivez-les au contraire, observez leur route & les maux ou les biens qu'elles font, soit dans leur passage, soit dans leur séjour.

Autant de mets, autant de maladies, dit un vieux Aphorisme. On pourroit ajouter : beaucoup de remedes, peu de guérisons.

Le choix des alimens est d'une précaution très-décisive pour la santé. Les parties les plus analogues à notre corps s'unissent naturellement, & cimentent une complexion solide. Voyez si l'usage des viandes a dû être aussi ancien que l'homme.

Les Médecins, comme les Moralistes, recommandent la frugalité; mais une diete fréquente & des excès passagers raffermissent plus le tempérament,

qu'un régime uniforme qui appésantit le corps, engourdit les forces & nous rend incapables d'aucun effort. La diete peut altérer le sang, mais elle ne fait jamais autant de ravage que les potions.

Nous avons besoin de remedes pour réveiller les sens, comme pour chasser les mauvaises humeurs. L'exercice est une des meilleures provisions de santé. De-là vient l'aisance à tout faire & à tout souffrir : c'est l'école de la souplesse & de la vigueur. La souplesse rend l'homme ardent & expéditif dans l'action ; la force éleve le courage au-dessus des douleurs, & met la patience à l'épreuve des besoins. Nous n'avons plus les jeux des Athlétes qui entretenoient les forces de toute une nation. Les exercices des armes & de la danse suppléeroient-ils à cette perte ? Mais ils n'inspirent que la mollesse & la fureur des combats singuliers ; deux pestes qui moissonnent la jeunesse des Etats.

Le meilleur régime de santé, c'est

d'avoir l'eſprit libre & content aux heures du repas, du ſommeil & des occupations pénibles. Une humeur inquiéte, des chagrins violens, des reſſentimens couvés, des plaiſirs trop ſenſibles, une profonde mélancolie; autant de fléaux qui abrégent la durée de nos jours. Goûtez les douceurs de l'eſpérance, une paiſible volupté, plutôt qu'une joie vive : variez vos amuſemens, n'épuiſez jamais les plaiſirs; un peu de curioſité, des études qui élévent l'ame & divertiſſent l'imagination, comme la poéſie, l'hiſtoire, les merveilles de la nature.

Les Grands ſe croient immortels. Seroit-ce parce que, ſemblables aux idoles des temples, ils ſe tiennent immobiles dans leurs palais, à l'abri des injures du temps? Mais le repos fait vieillir, & le néant dont leur oiſiveté nous offre l'image, engloutit tôt ou tard cette proie qui lui étoit échappée.

La nature toujours attentive au bonheur de l'homme, avoit enfoui l'or dans

ſes entrailles de la terre, & couvert ſa ſurface d'alimens & de remedes de toute eſpece; mais depuis qu'au mépris de ſes intentions, l'avarice a ravi ce funeſte dépôt au ſein des mines qui le tenoient caché, il ſemble que pour nous punir, cette mere irritée ait tari la vertu des plantes, ou qu'elle nous en ait dérobé le véritable uſage. Si cela eſt, qu'avons-nous fait par ce fatal échange?

CHAPITRE IX.

De l'Hiſtoire.

L'HISTOIRE eſt la ſcience des faits. L'Hiſtoire naturelle comprend les faits de la matiere. L'hiſtoire civile contient les actions des hommes, les exemples mémorables & les viciſſitudes des choſes humaines. Supputer les époques & concilier les faits avec les temps, dévoiler le caractere & les mouvemens des paſſions, rapporter les ſuccès & les obſ-

tacles des grandes entreprises, suivre le fil des actions & leurs secrets ressorts, développer ce chaos nettement, d'un style simple ou énergique; sans aucun soupçon de crainte ou de partialité, tel est le rôle d'un Historien, qui est peut-être encore à remplir, tant il y a d'obscurité sur les temps reculés, & de danger à traiter les affaires de son siecle! Aussi voit-on presqu'autant de naufrages que d'écueils. L'un s'amuse à recueillir des bruits populaires, l'autre à commenter des fables surannées; ici trop de précision, & là des détails sans fin: tantôt on suit les écarts de son imagination, & tantôt on se livre à ses préventions; ce sont ou des portraits, ou des réflexions, ou des harangues éternelles. Enfin la sévérité des regles de l'Histoire monte à ce point, qu'il est comme impossible de les observer toutes dans un sujet d'une vaste étendue: la majesté succombe sous le nombre des faits, l'attention qu'on porte toute entiere sur le corps de l'ouvrage, s'affoiblit nécessaire-

ment autour des parties, l'eſprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude, on perpetue les erreurs, en les tranſmettant avec confiance, comme on les a reçues.

Séparez de la plûpart des Hiſtoires les menſonges, avec les noms célébres qui les appuient, les diſſertations épiſodiques, les reflexions pénibles, en un mot, l'eſprit des Ecrivains, que vous reſtera-t-il?

On pardonne les réflexions qui échappent, pour ainſi dire, comme des fautes; mais quand elles ſentent l'apprêt, & que l'Hiſtorien ſemble faire des efforts pour en accoucher, c'eſt une démangeaiſon de l'eſprit qui cauſe des tourmens inſupportables au Lecteur.

L'Hiſtoire énonce ſimplement & ſans faſte les faits authentiques, avec reſtriction les faits équivoques; mais pour détruire des fauſſetés accréditées, il faut démaſquer leur origine.

L'entrepriſe d'une Hiſtoire univerſelle paroît bien haſardeuſe. Quel eſt l'homme

d'une telle capacité de mémoire, d'un eſprit aſſez judicieux, & ſur-tout d'une intrépidité d'ame à toute épreuve, pour oſer l'entreprendre? On riſque de ſacrifier des faits importans à des obſervations ingénieuſes, & de nous donner l'Hiſtoire d'un ſiecle ou celle des penſées d'un homme, pour le tableau général de la nature humaine.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique eſt pauvre par ſes richeſſes même. On l'a ſi fort chargée de traits qui ſe reſſemblent, que la vérité n'eſt pas toujours aiſée à diſtinguer, dans un mêlange de faits mal informés. Ceux qui nous ont appris que les voies de Dieu ſont impénétrables, devroient ſe rappeller auſſi qu'elles ſe dérobent quelquefois même aux yeux qui veillent dans le Sanctuaire.

Les Mémoires ne ſont que les matériaux de l'Hiſtoire. Les meilleures ſources en ce genre, où un Hiſtorien doive puiſer, ſont les Lettres des gens employés ou intéreſſés dans les négociations. La vérité s'y trouve plus ſûrement que

dans les Nouvelles publiques, toujours dictées par la Politique; le secret des affaires y est mieux développé que dans les Conférences; sur tout si on avoit un recueil suivi des Lettres d'un Ministre à un Prince, d'un Ambassadeur à la Cour qui l'envoie, ou d'un Député à son Corps. Mais ne consultez jamais les Orateurs pour l'Histoire; ils se font un mérite de figurer la vérité, sous prétexte de l'embellir.

Les Commentaires contiennent la naïve exposition des faits, & la suite des événemens. César a su réunir dans les siens tous les mérites de l'Histoire, sans s'écarter du style modeste des Commentaires.

Les Fastes comprennent les titres & les inscriptions, le nom & la dignité des personnages illustres, la solemnité des Actes publics, & l'origine des monumens célébres.

Les Annales marquent les dates & l'ordre des temps. Elles semblent écrites d'ordinaire pour l'ostentation, & prêter

aux actions humaines un prix qu'elles n'ont pas ; ensorte qu'une satyre donneroit une idée aussi fidelle des hommes, que ces sortes de chroniques.

Les Journaux sont les archives des bagatelles, aussi ne sont-ils pas faits pour la postérité, mais pour entretenir la curiosité d'un Public oisif, des fêtes, des spectacles & des événemens périodiques. Il y auroit des Journaux d'une espece utile, qui éclaireroient l'art militaire & la navigation, par un détail suivi des campagnes & des voyages. Alexandre ne rougissoit-il pas qu'on publiât celles de ses actions qui ne devoient pas entrer dans l'histoire de sa vie ? Il étoit beau de dire : Alexandre a dîné, Alexandre a dormi ; mais s'il n'avoit fait que cela, sa mémoire auroit péri avec la Gazette de son temps.

Les vies font connoître les hommes en petit, pour ainsi dire, & doivent plus à l'exemple qu'à l'admiration.

Les Relations instruisent des événemens remarquables, tels que les conju-

rations, les traités de paix, les révolutions, & semblables intérêts, particuliers à tout un peuple. C'est-là surtout qu'un Historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix; au lieu que dans une Histoire générale, où il faut que les faits suivent l'ordre & le sort des temps, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes, (car il y a des vuides dans l'Histoire, comme des déserts sur la mappemonde) on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes : mais comme la plupart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains que l'esprit de parti met toujours en contradiction, après que la chaleur des factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des mensonges opposés qui l'enveloppent, & de faire des Relations très-exactes avec des Mémoires infideles.

Un genre d'Histoire singulier, ce

sont les Anecdotes; lorsqu'un Auteur recueille un certain nombre de faits curieux & intéressans, pour les discuter en Philosophe & en Politique. C'est ce que les Anglois appellent *Histoire digérée ;* ils la goûtent d'autant plus qu'elle se prête aux profondeurs de la réflexion qui caractérise leur génie. Mais il n'appartient pas à tout Historien de s'ériger en homme d'Etat, de Cabinet & de tous les Conseils.

Les événemens considérables ne sont pas tellement resserrés dans les bornes d'un siecle ou d'un Empire, qu'ils ne tiennent au temps ou aux pays voisins. La méthode seroit donc excellente, de tracer à la tête d'une Histoire, un tableau raccourci des Histoires limitrophes, qui serviroit comme de carte, ou de boussole pour s'orienter.

L'Histoire du Monde, sans celle des Arts & des Lettres, est comme la statue de Polypheme sans œil.

L'Histoire naturelle qui embrasse le cours du ciel, les météores de l'air,

les productions de la terre & de la mer, & tous les phénomenes de la nature, doit se borner à un fait de chaque espece, parce que la raison d'un seul est celle de tous les autres individus.

Le but qu'on se propose décide des moyens que l'on prend; ainsi les Ecrivains de l'Histoire naturelle ne consulteront pas toujours le goût & l'amusement de la multitude des Lecteurs, pas même un intérêt prochain & visible. S'ils ont des vues philosophiques, ils n'écriront rien qui ne serve à développer les mysteres de la nature, ou à étendre les secrets de l'art; ils observeront les différences dans les descriptions, les causes dans les réflexions, la vérité plutôt que la singularité dans les Relations, alors ils deviendront utiles.

Il faudroit se souvenir que l'Histoire de la nature est le volume des ouvrages de la Divinité, & ne pas attribuer des inconséquences à l'image de toute perfection.

CHAPITRE X.

Des Langues.

LES langues sont le véhicule des sciences. Toutes les distinctions qui servent à démêler l'innombrable multitude des notions différentes, aident à lier les hommes, & les langues sont autant d'instrumens de la communication de leurs pensées. Il y a quelque apparence que l'homme est fait pour la société, puisque les peuples qui ne parlent pas la même langue, s'entendent toutefois par le moyen des gestes. Les Chinois ont une écriture hieroglyphique qui exprime des choses au lieu de paroles. Ces caracteres qui ne ressemblent pas aux lettres ordinaires, rendent pourtant les mêmes idées. C'est une langue muette, propre au commerce, que les Etrangers entendent & parlent avec eux. Chacun peut la lire & l'expliquer en sa langue, sans avoir

recours aux interpretes & aux traductions.

Les gestes sont les signes naturels des choses, ou la langue de toutes les Nations. Les hiéroglyphes sont des emblêmes qui ont un rapport intelligible avec la chose figurée. Les caracteres ou les lettres sont des signes de convention naturalisés par l'usage. Les mots sont les signes reçus des idées. Il y a une espece d'analogie entre les mots & les idées, comme il y a une généalogie entre les mots eux-mêmes, qui les fait presque tous descendre les uns des autres. Mais point de curiosité plus futile que celle des étymologies, à moins qu'on n'établisse les rapports de toutes les langues ensemble, pour découvrir leur racine & parvenir à cette langue mere, qui s'est partagée en plusieurs branches plus ou moins chargées, selon le génie & le climat des peuples. C'est alors que les langues de chaque Nation s'enrichiroient par le mélange, & qu'il pourroit s'en former une ex-

cellente qui redeviendroit générale. Semblable à la Venus d'Apelle composée de plusieurs modeles de beauté, elle caractériseroit mieux les passions, peindroit tous les objets, auroit tout à la fois plus d'énergie & d'harmonie, & seroit par excellence le langage de la nature.

Si l'on y fait attention, les mœurs de chaque peuple se dépeignent dans sa langue. La langue hébraïque est originale & sans mêlange; on en voit la raison dans l'antiquité du peuple Juif, & sur-tout dans cette loi de sa Religion qui lui défendoit de s'allier aux Nations étrangeres.

Les Grecs peuploient volontiers leur langue de mots nouveaux, les Romains beaucoup moins; c'est que ceux-ci étoient nés pour la guerre, & ceux-là pour les arts; le luxe étend la richesse de la langue, & les actions demandent de la précision; aussi le style du commerce est laconique, celui des Poëtes & des Peintres est abondant.

Les langues anciennes ne finiſſent pas, tant elles ont de terminaiſons & d'inflexions ; les modernes abrégent tout, par le moyen des articles & des verbes auxiliaires. Qui ne voit pas que nos peres avoient plus de génie & de fécondité que nous?

L'harmonie d'une langue conſiſte dans le ſon, la meſure & l'accent : C'eſt la conſonance ou la diſſonance qui décide de ſa douceur. Le cri ou le hiatus formé par le concours des voyelles, l'aſpérité qui vient du choc des conſonnes, donnent une trempe rude à toute langue. La meſure regarde la poéſie; le jugement de l'oreille eſt le plus déciſif ſur cet article : toutes les regles de l'art ſont envain exaltées; il gâte la nature, au lieu de l'embellir, dès qu'il veut trop dominer.

Quant à l'accentuation, eſt-ce la peine de s'arrêter à des points?... Toutefois il faut avoir plus d'égard aux accens dans les phraſes, que dans les mots, parce qu'ils portent ſouvent avec eux

le ſens d'une penſée. Ils apprennent à élever la voix, quand on interroge, à ſoûtenir l'haleine dans le cours d'une phraſe, à baiſſer le ton vers la fin du diſcours. Mais à propos de la ponctuation qui concerne particuliérement l'écriture, il ſe préſente une queſtion ſur l'ortographe.

Doit-on écrire comme on prononce, prononcer comme l'on écrit, ou ſuivre un uſage pour l'écriture, & une méthode pour la prononciation? Quoique la matiere ne vaille peut-être pas une déciſion, ce dernier parti ſemble n'avoir des inconvéniens que pour les Etrangers, au lieu qu'il faudroit tous les jours changer d'ortographe, comme on change de prononciation; double effet d'une inconſtance certainement plus vicieuſe que la contradiction qui ſe trouve entre la maniere de prononcer & celle d'écrire. L'ortographe d'ailleurs n'aſſervit point à ſes uſages les inflexions du goſier, elle conſerve les traces de la génération d'une langue,

& rend un hommage durable aux langues meres que la prononciation semble désavouer, en les défigurant.

CHAPITRE XI.

De l'Eloquence.

L'ÉLOQUENCE vaut-elle la sagesse? Consultez le Vulgaire qui décide du prix extérieur des choses. La sagesse se fait respecter, & l'éloquence se fait suivre. Elle est destinée à fortifier l'ame contre le vice, en remplissant l'imagination de ses odieux portraits. Si la vertu se montroit à la terre sous une figure humaine, sa beauté lui gagneroit tous les cœurs; mais l'éloquence ne lui prête-t-elle pas ces traits animés & ces couleurs vivantes; & autant que l'imagination peut suppléer aux sens, n'a-t-elle pas le secret de la faire adorer des hommes? Les passions une fois soumises à la raison, l'homme n'auroit besoin ni de conseils, ni d'exemples pour

se porter au bien ; l'image de ses devoirs, toujours présente à ses yeux, seroit la regle de ses actions : mais depuis le soulevement & la révolte des passions, depuis ce germe de contradiction enraciné dans le cœur humain, la raison est en proie au désordre des sens ; & ce seroit fait de son pouvoir, si l'éloquence ne venoit au secours pour la soustraire à l'esclavage dont elle est perpétuellement menacée. Elle forme donc une ligue entre la raison & l'imagination, pour résister à leurs ennemis communs.

Platon disoit-il vrai, quand il mettoit l'éloquence au rang des arts corrupteurs qui accompagnent le luxe, & quand il comparoit l'emploi des Rhétheurs à l'industrie des Traiteurs qui dénaturent tous les mets, au point de faire goûter ce qu'il y a de plus mauvais? Mais non : la corruption n'en est pas encore là ; l'éloquence s'attachera toujours plus volontiers à faire valoir la probité, qu'à flatter le crime par des

couleurs artificieuſes, parce que l'homme le plus diſſolu veut paroître meilleur dans ſes diſcours, qu'il ne l'eſt au fond par ſes ſentimens & ſes actions. Fera-t-on toujours un reproche aux arts de la perverſité des hommes? Mais s'ils abuſoient conſtamment de ces prétendus biens, (n'importe que la fatalité ſoit dans l'inſtrument, ou dans la main qui le tient) devroient-ils en uſer? C'eſt ſans doute un vice de l'humanité, & non un crime de l'éloquence, qu'elle ſe prête au mal comme au bien; elle a des couleurs pures & innocentes, comme la Dialectique a des principes eſſentiellement droits; mais le mauvais eſprit employera toujours l'une à l'injuſtice, & l'autre au menſonge: ainſi l'abus des meilleures choſes fera toujours douter de leur utilité, parce qu'il l'emportera dans la comparaiſon.

Il y a un art de manier la perſuaſion qui varie ſelon les caracteres qu'il s'agit de gagner. On déploie les foudres de l'éloquence contre le peuple qu'il faut

terrasser ; on se munit de ses artifices contre des esprits insidieux. C'est l'éloquence de la Politique & des affaires qui manque souvent aux plus habiles Orateurs ; ils possédent tous les tours, mais ils n'ont pas le manége qui est le talent de les appliquer. Au lieu de saisir le foible de leurs parties, ils s'attachent aux ressorts de leur art, puissans par eux-mêmes, mais trop usés pour réussir toujours. L'éloquence est bonne en public, & la raison suffit en particulier. Le succès de l'éloquence dépend des dispositions de l'Auditeur qu'il faut toujours consulter. Les expressions synonymes dans leur sens naturel ne le sont pas dans leur effet : c'est ainsi que deux traits également aiguisés ne pénétrent pas aussi avant l'un que l'autre, quoiqu'ils soient lancés avec la même force, & d'une pareille distance.

Laissez aux Dialecticiens le soin de convaincre, vous qui parlez à la multitude, remuez le cœur, échauffez l'imagination, vous persuaderez. On ré-

ſiſte aux démonſtrations, on cede au pathétique. L'homme veut être fléchi : le Raiſonneur l'attaque à force ouverte, il ſe défend ou s'échappe; l'Orateur le prie, il eſt déſarmé.

Cette différence eſt remarquable qui compare le Sophiſte au liévre, & l'Orateur au levrier : l'un pourſuit vigoureuſement, & l'autre eſquive avec adreſſe.

Le déchaînement d'Ariſtote contre les Rhéteurs de ſon temps, & l'émulation de Cicéron pour un art qui fut la ſource de ſa gloire & de ſa fortune, les firent ſe ſurpaſſer eux-mêmes dans leurs Traités de l'éloquence. L'Orateur Romain eſt en effet au-deſſous du modele qu'il imagine. Nous n'avons rien de comparable à ſes préceptes, ni peut-être à ſes exemples, ſi ce n'eſt les Oraiſons de Demoſthene, qu'il ſuffit de lire pour ſe croire animé d'une portion de ſon génie.

Demoſthene qui ſavoit par expérience la néceſſité de prévenir l'auditeur, con-

seille aux Orateurs de faire une provision d'exordes préparés pour le besoin. Cicéron vouloit de plus qu'on eût des sujets traités d'avance, & des discours tout appris dans l'occasion, aux noms & aux circonstances près. Mais ces divins génies n'avoient-ils pas un fonds assez riche dans leur propre enthousiasme, sans recourir à la ressource des lieux communs? Leur méthode est cependant d'un grand usage pour les esprits médiocres, qui font une espece de métier, ou de trafic de l'éloquence.

CHAPITRE XII.

De quelques Arts.

LES Mathématiques sont une portion de la Métaphysique. La matiere a des appétits naturels, elle a des mouvemens simples & des mouvemens composés. Les mouvemens simples sont comme les premiers pas que la matiere fit au sortir des mains de la nature, il n'en

reſte plus de traces : ces pas agrandis, redoublés, arrêtés, détournés, répétés, & multipliés à l'infini, ſont ce qu'on appelle les mouvemens compoſés, les quantités, ou les ſommes de mouvemens; telle eſt la génération, l'altération, la corruption, & toute eſpece de changement dans la forme des corps; c'eſt ce qui appartient à la Phyſique. Les meſures de mouvement ſont la combinaiſon de ſes effets, ou la ſupputation des rapports de la maſſe avec la diſtance, de la quantité avec la vélocité, de l'activité avec l'inertie des corps; ceci regarde les Mathématiques naturellement ſubordonnées à la Phyſique. D'où vient donc qu'elles ont tellement pris le deſſus ſur celle-ci, qu'à peine daignent-elles l'admettre au rang des Sciences?

Les Mathématiques ont des parties de ſpéculation, telles que la Géométrie & l'Arithmétique; & des parties de Pratique, telles que la perſpective, l'Aſtronomie & la Muſique, qui ſervent à

confirmer les axiomes de la Phyſique ; enſorte que plus celle-ci ſera de progrès, plus elle aura beſoin de celle-là. Ainſi la Phyſique & les Mathématiques combinées enſemble, forment les Arts pratiques.

Une erreur qui a gâté les eſprits & perdu les Arts, (celle de s'attacher à la ſuperficie & à l'univerſalité, plutôt qu'au fonds & au détail des choſes) a donné cours à l'étude des Mathématiques. C'eſt un champ libre où l'eſprit va ſans s'arrêter ; le plaiſir même de la vérité qui ne l'abandonne jamais, ſemble juſtifier ſon goût. Mais que ces vérités ſont ſtériles ! Comment l'homme naturellement avide & intéreſſé, peut-il s'en contenter ? Tel eſt donc le ſort de ſon inquiete activité, que dès qu'il ne ſe ſent pas capable du ſolide & de l'utile, il s'épuiſe & ſe perd dans les matieres vagues & ſuperflues.

L'art n'eſt point ſi différent de la nature, c'eſt elle-même ſous les dehors que lui prête l'induſtrie des hommes &

des animaux. L'art n'eſt pas toujours un ſimple ornement, il fait plus qu'ajouter à la perfection de la nature, que corriger ſes inégalités, & que donner un libre eſſor à ſa puiſſance, il va quelquefois juſqu'à renverſer l'ordre de ſes opérations, & juſqu'à changer entiérement les loix de ſa conſtitution. Telle eſt la puiſſance de la Méchanique, qu'on peut appeller l'hiſtoire de la nature factice. Il y a peu de machines de pure invention. Celles que nous tenons plus de nos recherches que du haſard, ſont imitées ou compoſées, & celles-là demandent plus d'eſprit que de philoſophie. Tout ce qui paroît ſingulier, on le doit à la bonne fortune, aux tentatives de l'expérience, ou aux lumieres de la Phyſique; mais il faut poſſéder les choſes à fonds pour enfanter du neuf, en quelque genre que ce ſoit; on doit donc être Phyſicien profond, ſi l'on veut devenir à coup sûr habile Méchanicien.

La Méchanique & la Philoſophie ne

s'accordent pas assez : l'une néglige les observations, comme stériles pour la fortune : l'autre dédaigne les opérations manuelles comme indignes de l'esprit. La Philosophie a bâti beaucoup de principes sur peu de faits ; la Méchanique, ainsi que la Chymie, adopte peu de principes sur beaucoup de faits ; abus, excès de part & d'autre. Un Méchanicien occupé de son invention, n'ose porter l'esprit ni la main au-delà ; il voudroit ériger un trophée à sa vanité, avant d'avoir fait des conquêtes dans l'empire de la Philosophie. Une expérience lumineuse est pourtant l'ouvrage des ouvrages, parce qu'elle renferme la source de plusieurs découvertes.

La Méchanique est donc la partie essentielle de la Philosophie naturelle, de cette Philosophie moins féconde en vagues démonstrations, qu'en moyens efficaces pour les avantages de la vie. Elle est l'écho de la nature, qui rend ses oracles dans les atteliers ; car la Physique expérimentale n'a montré jusqu'ici

que ſes jeux. Depuis l'uſage des canons, n'explique-t-on pas mieux la foudre ? Elle nous met ſur la route des cauſes & des effets, dont elle prépare l'invention. Elle fixe enfin, & raſſemble les combinaiſons de l'entendement qui, faute d'appui, s'égare & ſe confond dans la multitude & l'étrange diverſité des faits.

L'Aſtronomie ne développe que la ſurface des Cieux, c'eſt-à-dire, le nombre des aſtres, leur aſpect, leur ſituation réciproques, & les périodes de leurs mouvemens ; ce n'eſt-là que le dehors de la ſphere. Les cauſes phyſiques, & les principes qui établiſſent une théorie sûre, comptable des phénomenes, de l'influence des globes céleſtes, de l'inégalité & de l'irrégularité des mouvemens des planétes, de l'accélération, des ſtations, & des rétrogradations, tout cela appartient à la Métaphyſique. Les obſervations aſtronomiques prouvent bien l'exiſtence ou l'apparence des phénomenes, mais n'en

expliquent pas la néceſſité ; & il y a toujours loin des hypotheſes à la vérité. L'Aſtronomie donne les nombres, & le Métaphyſicien rend la ſomme. S'il y avoit eu un traité de bonne intelligence entre les Aſtronomes & les Philoſophes, les premiers auroient obſervé, & ceux-ci auroient conclu. Mais les viſions de l'Aſtronome ont corrompu les meilleures vues de la Philoſophie, & celle-ci a dérangé les calculs de ſa rivale : les uns ont bâti dans les airs des Palais magiques, qu'un enchantement plus fort a diſſipés : les autres avoient poſé des fondemens plus ſolides ſur la terre ; mais le pouvoir du ciel a tout détruit. Les ſyſtêmes & les phénomenes ont toujours été en contradiction, & la vérité ne s'eſt rencontré nulle part.

L'Aſtrologie eſt pleine de ſuperſtition, mais elle n'a beſoin que d'être épurée. Le ſoleil influe viſiblement ſur la terre par la chaleur de ſa lumiere ; pourquoi les autres planetes n'auroient-

elles pas ſur notre globe une influence moins ſenſible ? Elles ont leurs Etés & leurs Hyvers, leurs apogées & leurs périgées, comme le ſoleil. Les corps céleſtes n'operent pas ſur les individus ; mais pourquoi non ſur les eſpeces ? Le cours des aſtres domine ſur les ſaiſons, mais non ſur chaque jour. Un Aſtrologue pourroit dire ſans ſe tromper : Nous aurons une Automne pluvieuſe ; mais diſtinguer les jours par la neige ou la grêle ? voilà l'abſurdité.

Tout l'Univers eſt lié par les cauſes phyſiques, qui entretiennent une communication intime entre ſes parties les plus extrêmes. Une connoiſſance réfléchie de la ſphere, aſſureroit les prédictions des cometes (car on peut les prédire) & des météores céleſtes, comme elle aſſure celle des éclipſes ; elle donneroit des indices preſque infaillibles, des inondations & des ſéchereſſes, des volcans & des tremblemens de terre, des peſtes & des

maladies, des guerres même & des révolutions. L'étude de l'Histoire, la combinaison des divers aspects des astres avec la situation des peuples, les rapports des saisons avec les plantes, l'action des spheres voisines sur la nôtre, l'impression des changemens de l'air sur les corps & sur l'esprit des hommes, tout cela bien calculé, démontreroit que telle saison doit être plus favorable à l'olivier qu'à la vigne, aux habitans de la montagne qu'à ceux de la vallée, aux gens d'une profession sédentaire qu'à ceux d'une vie agitée & tumultueuse. On apprendroit, en évaluant les circonstances, qu'il y a dans le cours de la durée des temps, des climats ennemis du despotisme & de la servitude, des siécles marqués pour la propagation des Arts, & des regnes destinés à la corruption du luxe : car les événemens, ainsi que les occasions, ne font que circuler, & se répéter : ce qui a été sera encore, le passé, redeviendra présent, mais pour le

prévoir dans l'avenir, il faudroit pressentir la ressemblance des conjonctures. De la supputation des temps écoulés qu'on rapprocheroit de nos jours, des expériences déja faites, comparées ensemble, des transmigrations & des guerres célébres contrastées avec les époques des mouvemens célestes, il résulteroit cet axiome ; Que lorsque les situations seroient à-peu-près les mêmes dans le ciel, on éprouveroit sur la terre les mêmes révolutions ; parce que tout cela partiroit d'une cause générale & nécessaire, qui suit toujours les mêmes loix : voilà les aîles qui nous font voler dans les cieux.

La Magie est la connoissance des forces secrettes de la nature. Ainsi tout homme qui saura composer des mouvemens, en tirera des effets prodigieux. Chez les Perses elle n'étoit que la science des rapports qui sont entre la Philosophie & la Politique, ou l'art de conjecturer les révolutions civiles par les mouvemens de la na-

ture. Mais ſi la Magie étoit la profeſſion des Sages, elle a bien dégénéré. L'opération de la Magie naturelle eſt comme une de ces liqueurs ſomniferes qui plongent nos ſens dans un agréable délire, où l'on ne voit que des phantômes enchanteurs. La Phyſionomie eſt un art où l'on apprend à connoître les inclinations de l'ame par les traits du viſage, & par la conformation de tout le corps. Tous les hommes rient, pleurent, & rougiſſent à-peu-près de la même façon ; ces ſignes ſont les interpretes les plus naturels de certains ſentimens, mais ne caractériſent pas leurs cauſes ſecrettes. La Chiromancie eſt un art de pure charlatanerie. La conjecture des ſonges n'eſt pas auſſi futile. Les ſonges ſont les miroirs où nos paſſions ſe repréſentent. On y découvre les diſpoſitions du corps par les agitations de l'eſprit ; ils ſervent à expliquer ce traité d'alliance qui eſt entre l'ame & le corps. Parmi toutes les eſpeces de di-

vination artificielle, celle qui conclut les événemens d'après les principes, eſt la plus sûre ; celle qui s'appuie uniquement ſur l'expérience, eſt ſujette à l'erreur, & tient un peu de la ſuperſtition.

L'Aſtrologue voit l'avenir dans le ciel, le Médecin s'arrête aux ſymptômes, & le Politique prédit d'après l'Hiſtoire. Toute autre maniere de deviner eſt ſuſpecte, ſoit qu'elle vienne des ſoudains éclairs de l'ame qui ſe dégage des ſens, ſoit qu'on l'attribue à une révélation ſurnaturelle, on doit craindre l'illuſion. Les Illuminés ſe fondent ſur deux ſuppoſitions, l'une que l'ame recueillie en elle-même, & retirée, pour ainſi dire, des organes qui l'occupoient, a la force de jetter ſes lumieres ſur l'avenir, & que toutes ſes ſenſations ſe changent alors en preſſentiment; l'autre, que l'ame eſt le miroir de l'eſſence divine qui ſe repréſente toute entiere dans ſon image. Ils ſe préparent à cette double opération

par la même voie ; c'est-à-dire, par l'abstinence, qui tantôt énerve les forces, & fait voir l'avenir dans une tranquille extase où l'ame jouit d'elle-même & de sa nature, & tantôt échauffe l'esprit, l'agite, & le jette dans une espece de fureur & d'impatience sacrée ; c'est alors que la présence divine se fait sentir, révele ce qui étoit caché, & rapproche ce qui étoit éloigné.

La magie naturelle, ou la physique expérimentale est un magasin où l'on voit dans un tas de jouets d'enfans, quelques meubles riches & précieux. On y débite du curieux pour de l'utile. Que faut-il de plus pour attirer les Grands, & pour former cette vogue passagere qui finit par le mépris ?

La Chymie n'est que l'art d'analyser la matiere & de simplifier ses principes ; elle épure les corps souillés par les mêlanges, elle acheve l'ouvrage de la nature, en la délivrant des obstacles qui embarrassoient sa marche. Il est sorti des fourneaux de la Chymie une nou-

velle Philoſophie qui a confondu tous les raiſonnemens de l'ancienne. Les mines & les forges font connoître la nature par ſes cauſes & ſes effets. Les curieux fouillent dans ſes entrailles, & les Chymiſtes la mettent ſur l'enclume. Ainſi l'homme eſt condamné à chercher la vérité, tantôt au ſommet des cieux, & tantôt dans les abymes de la terre. Le Philoſophe eſt donc ce Protée qui lit le paſſé dans le préſent, & l'avenir dans le paſſé. Il n'a qu'à raiſonner d'après les premieres affections de la matiere, que la Chymie lui découvre. C'eſt d'elle que dépend la tranſformation des corps. Si l'anatomie des corps organiſés eſt un des bons obſervatoires de la nature, la décompoſition des corps inſenſibles n'eſt pas moins eſſentielle. On y ſuit à la trace la progreſſion des mouvemens, on y ſurprend les rapports ſecrets des corps ſimilaires, tels que le fer & la pierre, & les liaiſons des parties ſimilaires du même corps, telles que la racine, la

feuille & la fleur dans les plantes, la chair, le sang & les os dans l'animal. On dévoile enfin le méchanisme de cette organisation, par les distillations & les dissolutions. Mais on conclut mal-à-propos l'hétérogénéité des principes qui se séparent dans l'analyse, par la prétendue homogénéité des élemens qui s'attachent, parce que l'action du feu, ou de tout autre dissolvant, peut fort bien séparer des corps homogenes, & réunir des corps hétérogenes. Il faut donc soustraire de la combinaison des ressemblances & des différences, le calcul des ravages du dissolvant, & connoître l'effet de tel degré de chaleur sur tel corps ainsi disposé. Cette subtilité de divisions, loin de multiplier les opérations, ne tend qu'à les simplifier & à les abréger, en assurant leur justesse. Il faut partir des incommensurables pour arriver à l'exacte mesure des corps. Ainsi la marche des recherches philosophiques procede très-bien de la Physique aux Mathématiques. Ainsi

la Chymie ſe trouve ſous l'empire de la Métaphyſique qni embraſſe les vues & les reſſorts de toute la nature.

Mais n'eſt-ce pas un ſujet de riſée & de pitié, de voir des hommes ronger les débris de leurs jours & de leur fortune, à la pourſuite d'une vaine chimere ? Les Chymiſtes ont pourtant mieux réuſſi qu'ils ne vouloient : car à la place de l'or, la ſeule choſe qu'ils cherchoient & qu'ils n'ont pas trouvée, le terrein inculte devenant fertile, ils ont fait mille découvertes utiles à la Médecine & à la Phyſique. Quant à leurs Théories, on n'y voit qu'extravagance.

La Poéſie eſt un arrangement de paroles & un déſordre de choſes. Mais ce déſordre qui repréſente ſi bien celui de la nature ; transforme les objets & les aſſujettit aux caprices de l'imagination ; au lieu que la raiſon s'efforce de ſoumettre l'ame à la ſituation des objets qui l'environnent. Tel eſt le penchant de l'homme pour le merveilleux,

qu'une beauté réelle, une perfection ordinaire, une variété naturelle ne suffisent pas à la vivacité de ses idées, il conçoit tout au-delà du vrai. La Poésie didactique est une Histoire enflée de sons. La Poésie dramatique est l'instrument qui met en jeu tous les ressorts de l'ame.

L'Allégorie est un miroir énigmatique; il est bon d'amuser l'enfance de ces récits fabuleux. La raison qui vient avec l'âge, leve le voile qui couvroit la vérité, & fait tirer parti de ses jeux puérils.

La Poésie est une espece de plante sauvage qui croissant dans un terrein inculte s'éleve bientôt au-dessus de tous les arbres.

La Critique veille à la correction des écrits & à l'exactitude des éditions. C'est par ce double emploi qu'elle assure la gloire des Auteurs, & qu'elle pourvoit à l'instruction des lecteurs. L'interprétation, le commentaire, & les notes sont du ressort des Critiques. Mais qu'ont-ils

fait jusqu'à présent? Au-lieu d'éclaircir le texte, ils l'ont embrouillé par un fatras d'érudition. Ils font semblant de ne pas appercevoir les endroits obscurs, & se dédommagent de ce silence forcé par des digressions éternelles sur les passages aisés à entendre. Il seroit bien à souhaiter qu'un Ecrivain donnât lui-même ses observations & ses notes sur son propre ouvrage, afin de couper court aux volumes inutiles des mauvais Commentateurs.

Quelle puérile défaite de s'en prendre aux fautes de l'édition, comme font quelques Critiques, quand un texte les embarrasse! Aussi ne manquent-ils pas de le réformer au gré de leurs sens. Delà vient que les éditions les plus châtiées sont souvent les moins pures. Dès qu'un Critique n'entend pas à fond la matiere qu'il traite, tout son travail n'est qu'un griffonnage dont le lecteur payera les dépens.

Les arts de luxe sont la Peinture, la Sculpture, & tous ces arts brillans

qui servent à la magnificence & à la décoration, soit dans les édifices & les jardins, soit dans les habits & les meubles. Il faut laisser aux Poëtes, dont l'imagination bâtit à peu de frais le soin d'embellir leur palais enchanté, & songer à la commodité plutôt qu'à l'agrément. Le Vatican & l'Escurial sont superbes à voir, il n'y manque autre chose que du logement. Les jardins sont l'asyle du plaisir doux & pur, le corps s'y délasse, l'esprit s'y distrait, la nature y étale ses bienfaits & ses ornemens : elle semble disputer à l'art la gloire de les enrichir pour la satisfaction de l'homme. Les beaux jardins sont aussi rares, que les magnifiques palais sont communs. On affecte de prodiguer les miracles de l'art dans les Jardins-Royaux, mais la seule parure de la terre y produiroit plus aisément cette voluptueuse rêverie qui fait le charme & les délices des promenades. Pourquoi mêler le contraire du luxe au désordre énergique de la nature? Profitez de ses liberali-

tés ; employez l'induſtrie à varier ſes ſpectacles, que les eaux faſſent naître les boſquets, & que les ombrages des bois endorment les ruiſſeaux dans un lit de verdure; appellez les oiſeaux, leurs concerts attireront les hommes, & feront cent fois mieux l'éloge de votre magnificence, que le marbre & le bronze, dont l'étalage n'excite qu'une admiration ſtupide.

Le parfum des fleurs artiſtement variées, les nuances des couleurs flattent auſſi délicieuſement l'odorat & la vue, qu'une touchante ſymphonie chatouille agréablement l'oreille. Ces deux ſens, l'ouïe & la vue, ſont les plus délicats & les plus chaſtes de tous. Les plaiſirs qui les remuent ſont auſſi les plus innocens; & les arts à qui nous devons ces plaiſirs, méritent une place diſtinguée parmi les Arts libéraux, comme étant des plus ingénieux, puiſqu'on y emploie toute la ſubtilité des combinaiſons mathématiques. La Peinture réveille l'imagination & fixe la mémoire, la Muſi-

que agite le cœur & souleve les passions. Elles font passer le plaisir dans l'ame, l'une par les yeux, l'autre par l'oreille. Elles ont un rapport d'harmonie admirable. On diroit que les pierreries ont un charme singulier, dont la mode se sert pour fixer la curiosité. Il le faut bien; car sans cet éclat impérieux, notre folie auroit des bornes, du moins celles que l'inconstance a soin de mettre à tous nos goûts. Est-ce que ces étincelles pures, qui pétillent au sein du diamant, seroient une espece de collyre pour nos yeux? Les lustres & les glaces seront à ce prix d'une merveilleuse invention, & peut-être ont-elles avec nous, une douce sympathie, dont nous sentons l'effet sans le deviner. Les plaisirs des autres sens peuvent être plus vifs, mais moins dignes de l'homme. La propreté est, à l'égard du corps, ce qu'est la décence dans les mœurs. Elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société & pour soi-même; car l'homme doit se respecter. Mais l'afféterie dans

la

la parure, & ces ſoins exquis de la ſenſualité ne ſont pas encore aſſez rafinés pour tromper les yeux ; trop embarraſſans dans le commerce de la vie, ils nuiſent ſouvent à la ſanté. Les odeurs & les délices de la table tiennent plus du vice, que de la vanité. Les plaiſirs purement charnels n'ont pas beſoin d'art, mais plutôt de remede & d'antidote.

L'expérience de tous les ſiécles donne une leçon auſſi conſtante que terrible contre le luxe, c'eſt qu'il annonce la décadence des Empires.

CHAPITRE XIII.

Du Scepticiſme.

LE doute eſt l'école de la vérité. Le Scepticiſme a commencé par les Philoſophes naturaliſtes qui ne voyoient par-tout que vraiſemblance & probabilité. Socrate s'acquit le titre de Sage, & la réputation de Savant par la pro-

fession d'ignorance qu'il affectoit. Comme il paroissoit indécis & mal instruit sur ce qu'il savoit le mieux, on met sur le compte de sa modestie les aveux les plus sinceres de son insuffisance. Il érigea toutes les assertions en questions : cependant on dit de lui, qu'il avoit apporté la vérité des cieux ; c'est qu'il apprit aux hommes l'unique moyen de la connoître, l'art de douter. Les autres Philosophes bâtissoient des systêmes, & Socrate se faisoit un jeu de les renverser par ses problêmes, qui donnerent de l'exercice à Platon son disciple. Après les Philosophes, les Orateurs devinrent Sceptiques pour avoir la gloire de soutenir également bien le pour & le contre ; car c'est à ce prix qu'on passa pour disert. Delà cette méthode des Jurisconsultes, d'appliquer à presque tous les cas, des raisons de douter & d'affirmer, fatale invention qui entraîne la lenteur ou la précipitation des décisions ; car dès que le Juge se trouve à chaque pas embarrassé de nouvelles autorités

contradictoires, moins éclairé par tant de lueurs tremblantes, qu'il ne l'étoit au premier rayon de lumiere, il finit par hasarder ses conclusions à l'aveugle, avec quelques remords de plus.

Les Académiciens ou les Sceptiques du dernier ordre, & qui cependant en portoient seuls le nom, établissoient en paradoxes les vérités de goût & de sentiment, éternisant par leurs ingénieuses dissertations les querelles & les injures des Savans. Mais de tous les Sceptiques les plus insupportables, étoient ceux qui ne vouloient pas s'en rapporter à la fidélité des sens : car quels autres garans de certitude établir à leur place? Il valoit bien mieux rejetter toutes nos erreurs sur les défauts de l'esprit, & s'en prendre à la précipitation de l'entendement qui ne se donne, ni le temps d'examiner, ni le soin de juger, à de faux principes, à de mauvaises conséquences, aux méthodes pernicieuses, parce qu'il y a des précautions contre

ces surprises ; mais rien ne sauve la vérité de l'imposture des sens. Si ses témoins sont corrompus, que deviendra le tribunal de la raison la plus intégre ?

Il faut que le chemin qui mene des sens à l'entendement soit coupé de mille sentiers écartés, puisqu'il y a autant d'erreurs que d'opinions sur les voies de la nature. Quand même on seroit convenu des principes (ce qui n'est pas,) il resteroit toujours une foule de questions au nombre des problêmes. Conclusion du Pyrrhonisme ; rien n'est vrai, tout est faux.

Un Philosophe qui fait douter, en sait plus que tous les Savans. Le Scepticisme coupe chemin à l'erreur, il délivre la vérité des ombres qui la couvroient, & si on ne l'apperçoit pas, c'est qu'elle fuit sans cesse ; il fixe notre attention autour des objets qui nous échappent, mais le Pyrrhonisme donne du crédit aux opinions les plus absurdes ;

il ne fait que jetter des ténebres ſur les objets de doute, & des doutes ſur la vérité.

Le deſpotiſme des Philoſophes dogmatiſtes, & l'indépendance des Pyrrhoniens étoient également propres à déconcerter l'eſprit humain. Ariſtote ne détruiſit l'empire de l'antiquité, que pour l'uſurper; tyran ſubſtitué à de petits monarques. Platon, de meilleure foi, n'en vouloit qu'à la preſcription des Sophiſtes, tels qu'Hippias & Protagore, qui fuyoient les diſcuſſions du doute, comme un injuſte poſſeſſeur, évite d'en venir à des éclairciſſemens. Platon ſe donnoit du plaiſir à fatiguer ſes adverſaires. Mais il ſe forma une école plus ſérieuſe de vrais Sceptiques; ils ne prétendoient pas, comme Pyrrhon, exclure toute eſpece d'examen & de recherche; ſans rejetter ouvertement la vérité, ſans l'admettre pleinement, ils gardoient une eſpece de neutralité dans les opinions, mettant toujours de nouvelles raiſons dans la balance, pour la

faire pencher alternativement des deux côtés.

Le Scepticisme est le grand antagoniste de l'orgueil ; mais n'est-il pas dans les intérêts de la paresse ? Après qu'on s'est persuadé qu'il n'y a rien de vrai, ni de solide, on ne se fait plus que des études de goût & d'amusement. Ce sont les courses errantes d'un héritier émancipé, qui voyage, sans autre dessein que celui de satisfaire sa curiosité, ou de divertir son inconstance. La patrie & l'humanité réclament contre cette Philosophie oiseuse.

Le Scepticisme est très-dangereux dans la conduite, parce qu'il jette une irrésolution dans toutes nos démarches qui en arrête le succès. On va comme à l'aveugle, avec une méfiance qui déroute les meilleurs projets. C'est un état d'yvresse, où les objets tournoyent sous les yeux dans une confusion perpétuelle : de-là vient que les esprits les plus étendus sont aussi les moins constans, parce qu'ils découvrent des raisons de

délibérer, où les autres n'apperçoivent que l'occaſion d'agir.

Les problêmes étouffent cette pépiniere d'erreurs que l'intrépidité de l'Ecole oſe établir en theſes. Peut-être eſt-ce la vraie méthode de s'inſtruire, que de propoſer les vérités comme des problêmes : car faute d'examen, tout devient préjugé, même la vérité. Mais auſſi cette fureur eſt bien contagieuſe; dès qu'une fois le doute s'empare d'une notion, il s'y attache, à ne plus la quitter : bientôt les problêmes acquierent une eſpece d'authenticité, par le crédit que leur donne le partage des opinions; cette licence de douter ſe répand ſur les notions voiſines, gagne inſenſiblement tout le corps des Sciences, & ſe perpétue comme héréditairement; en ſorte que la vérité n'eſt plus qu'un ſignal de guerre & qu'un cri de triomphe.

L'indépendance de l'eſprit eſt bien autre choſe que l'indifférence du Scepticiſme. La vérité n'eſt pas un joug importun. Son empire doux & naturel,

loin d'ôter à l'ame sa liberté, la fixe & l'attache par l'amour du bien & l'intérêt de son repos; elle lui sert d'asyle & de retraite, après bien des excursions dans le pays des préjugés. Mais le Scepticisme est une circulation d'erreurs qui plongent continuellement l'esprit de lueurs en abymes. Le Sceptique ôte aux sens & à l'entendement toutes ses forces, & le vrai Philosophe lui en rend l'usage.

CHAPITRE XIV.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION est comme la messagere qui entretient les correspondances de l'entendement & de la volonté. Les sens sont à ses ordres pour lui rapporter les objets; elle en rend compte à la raison qui, après les avoir examinés, les renvoie à la volonté pour en

décider en dernier reſſort. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'imagination a tant d'empire ſur nos penſées & ſur nos actions. Comme elle a des miniſtres infideles, qu'elle eſt elle-même une interprete fort équivoque, elle devient la ſource de nos erreurs & de nos crimes.

La ſuperſtition tient beaucoup à l'imagination, voilà pourquoi elle emploie à la frapper les images, les ſonges & les viſions. L'empire du Fanatiſme commence par gagner l'imagination; on ne croit pas ce qu'on voudroit croire, mais ce qui effraie, ou ce qui ſéduit.

La ſuperſtition eſt cette eſpece d'enchantement, ou de pouvoir magique que la crainte exerce ſur l'imagination. C'eſt elle qui a forgé ces idoles du Vulgaire, les génies inviſibles, les jours de bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour & de la haine.

L'eſprit & le cœur ſont tour-à-tour les dupes de l'imagination; on trouve bon ce qui paroît beau, & l'on aime ce qu'on admiroit. Une maîtreſſe a tou-

jours des vertus, un bel eſprit eſt toujours agréable.

L'imagination agit ſur nos ſens, elle tient les rênes du méchaniſme de l'homme, enſorte que tel mouvement doit ceſſer, dès que l'image qui l'a occaſionné, diſparoit : l'homme qui ſe promenoit, s'arrête tout-à-coup, parce qu'il eſt ſaiſi d'une idée qui enchaine, pour ainſi dire, ſes pas, en captivant ſon imagination.

Une forte perſuaſion ſupplée à la réalité, une vive eſpérance nous y conduit; c'eſt-à-dire, qu'un homme entêté d'un objet, croira le voir où il n'eſt pas, & agira comme s'il le voyoit; & qu'un autre parviendra tôt ou tard au terme qu'il a toujours devant les yeux, s'il y court avec cette confiance qu'inſpire le génie ou l'inſtinct; car l'imagination nous pouſſe avec violence vers le but où la fortune ſemble nous attendre.

Le remedes n'opérent la plûpart, qu'en vertu de l'imagination; & leur premier effet conſiſte à la calmer. Un

Médecin hâtera la guériſon de ſon malade, s'il peut lui perſuader qu'elle n'eſt pas loin. Cependant on a bien vu des maladies imaginaires devenir réelles par la ſeule influence de l'imagination ; mais on ne voit gueres de malades recouvrer la ſanté, dès qu'ils ſe croient guéris.

Les ſonges ſont au pouvoir de l'imagination. Elle répéte avec plus de force ſur les ſens, les impreſſions qu'avoient déjà fait ſur eux les objets extérieurs. L'ame & le corps doivent éprouver à peu près les mêmes ſenſations pendant le ſommeil, parce que l'imagination les gouverne alors ; auſſi ceux qui ſont fatigués la nuit par la peur des incubes, imaginent des montagnes & des fardeaux accablans, & ſouffrent preſqu'autant que s'ils les portoient réellement. Les hypocondriaques ſujets aux vapeurs qui s'élevent du bas ventre au cerveau, comme ils ſentent dans les entrailles un bruit & un combat perpétuel de vents oppoſés, ne rêvent qu'à des tempêtes.

On diroit qu'il y a une espece d'influence mutuelle entre les esprits, tant l'imagination d'un homme agit sur celle d'un autre homme; de-là vient l'empire de l'éloquence; un Orateur inspiré par les vapeurs de l'enthousiasme, embrase toute une assemblée de sa propre chaleur, & opere ces révolutions subites dans les mœurs & la croyance qui durent, & tombent avec cette violente impression : de-là naît encore la force de l'exemple; un homme emporté par on ne sait quelle yvresse, s'éleve tout-à-coup à l'incroyable, & par une action hardie, entraîne des changemens inopinés, tels qu'on en voit dans le sort des batailles & des Empires même. D'où vient que les hommes sont beaucoup plus susceptibles des impressions du pathétique, assemblés que solitaires? N'est-ce pas que le bruit, l'appareil, l'agitation, tout ce qui parle aux sens, remue l'imagination? Ces mouvemens sourds de crainte, de pitié que l'Acteur répand sur tous les Spectateurs, redoublent par

leur communication mutuelle ; & semblables aux frémissemens de la mer dont les flots s'élevent & s'entrechoquent, ils jettent la désolation dans tous les cœurs.

Les sortileges sont les rêves d'une imagination blessée qui communique sa maladie à des cerveaux aussi foibles. Il se peut très-bien, que certaines liqueurs prétendues magiques portent à la tête, & causent dans le sang cette fermentation brusque & rapide qui, semblable aux transports d'une fievre maligne, jette dans des convulsions extraordinaires, sur tout si l'imagination étoit effarée d'avance par des opinions bizarres. Mais que voit-on là de surnaturel?

Les caracteres de la magie, ou ne signifioient rien du tout par eux-mêmes, ce qui donnoit un libre champ aux écarts de l'imagination ; ou bien avoient du rapport avec les idées de l'enchantement, ce qui contribuoit à en opérer les effets prodigieux. Les charmes dont elle usoit pour inspirer de l'amour ou

pour arrêter l'effet des desirs naturels, tenoient tout leur pouvoir du trouble que de vaines menaces répandoient dans l'imagination ; la crainte de l'amour dans les uns, & dans les autres, celle de ne pouvoir le satisfaire, rendoit leur résistance inutile, ou leurs efforts impuissans.

On guérit l'imagination d'une illusion par une autre.

La plupart des merveilles qu'on attribue à la sympathie, ne doivent leur existence qu'à l'imagination. Une lettre, un portrait, la boucle de cheveux de celle que l'on aime, réveillent dans tout le corps des émotions involontaires; n'est-ce pas qu'ils rappellent à l'imagination le souvenir ou l'approche d'une agitation plus violente encore?

Les yeux de la beauté ont un ascendant invincible sur tous nos sens, plus ou moins fort à proportion des autres rapports qui se trouvent entre notre cœur & l'objet qui le blesse ; ce charme indépendant de l'imagination

augmente toutefois, ou s'affoiblit par elle.

Il peut y avoir dans le crâne d'un malheureux expiré d'une mort violente, une vertu ſympathique qui opere ſur un honnête homme bleſſé à la tête. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que le cœur d'un lion appliqué tout fumant au cœur d'un homme lâche, lui donneroit du courage. Indépendamment de la force de l'imagination élevée par ce ſtratagême, il y a une raiſon d'analogie entre ces parties. La chair crue & ſanglante rend tel peuple guerrier plus féroce au combat.

Quand même la ſympathie agiroit à une diſtance fort éloignée, quelle influence paſſe d'un homme ſur une multitude, ou d'une multitude ſur un homme? Cependant, comment expliquer ces illuminations ſoudaines qui faiſoient connoître la victoire d'une armée à un particulier, ou la mort d'un ennemi à toute une nation? On attribuera ces prodiges à une révélation

ſurnaturelle : mais que répondre aux Romains, à des Payens qui ont vu tout un Peuple aſſemblé dans le Cirque pouſſer des cris de joie & de triomphe, au moment de la bataille qui ſe donnoit à plus de vingt milles, & remercier les Dieux du ſuccès d'un combat trois jours avant d'en recevoir la nouvelle? Eſt-ce hazard, eſt-ce illuſion de toutes parts, ou bien l'imagination conçoit-elle un preſſentiment aſſuré de tout ce qu'elle eſpere?

L'imagination d'un homme timide ne lui préſente que des obſtacles qui le découragent; auſſi le voit-on s'appuyer volontiers ſur le ſecours d'autrui, eſpérer tout des plus vaines promeſſes, & n'oſer jamais rien entreprendre par lui-même, tandis qu'une folle préſomption fait réuſſir ſouvent des démarches haſardées.

Les Arts qui tiennent tout de l'imagination, comme l'Aſtrologie, ne ſont merveilleux que dans leurs moyens, car leur but eſt fort ſimple. Il eſt très-

poſſible qu'à l'heure de votre naiſſance un aſtre ſoit placé ſous tel point du Ciel, à tel aſpect, & que la nature alors ait pris une route, qui par le concours de mille cauſes enchaînées, doit vous être funeſte ou favorable. Mais qu'on puiſſe lire votre ſort dans les nues, & que les grimaces d'un extravagant faſſent parler les planetes! .... Voilà l'abus & l'impoſture.

L'imagination crée, invente, embellit les Arts, mais elle nuit aux véritables Sciences; auſſi la Poéſie qui lui doit tout ſon prix, eſt moins une ſcience qu'une agréable erreur de l'eſprit humain. Les couleurs, les vents, les ſaiſons, tout agit ſur l'imagination; rien ne la rafraîchit comme la vue d'une nappe d'eau, dans un jour calme & ſombre.

Cette eſpece d'empire que l'honneur, les richeſſes & la réputation nous donnent ſur les eſprits, eſt un plaiſir délicat, & ſemble fait pour l'homme. Mais d'où vient cette pente à prendre

notre satisfaction chez autrui, si nous n'existons pas en partie hors de nous-mêmes? C'est la vie de l'imagination, ce qui l'entretient, l'amuse, & la gouverne, mais une ame grande par elle-même vit de sa propre vertu, laisse l'estime du vulgaire à la vanité, & les respects forcés de la servitude aux oppresseurs de l'Univers.

CHAPITRE XV.

Des Prejugés.

LES PRÉJUGÉS sont autant de spectres & de phantômes qu'un mauvais génie envoya sur la terre, pour tourmenter les hommes; mais c'est une espece de contagion, qui, comme toutes les maladies épidémiques, s'attache sur-tout au Peuple, aux femmes, aux enfans, aux vieillards, & qui ne céde qu'à la force de l'âge & de la raison.

Le préjugé n'est pas toujours une

ſurpriſe du jugement inveſti de ténébres, ou ſéduit par de fauſſes lueurs; il naît de cette malheureuſe pente de l'ame vers l'égarement, qui la plonge dans l'erreur malgré ſa réſiſtance : car l'eſprit humain, loin de reſſembler à ce criſtal fidele dont la ſurface égale reçoit les rayons, & les renvoie ou les tranſmet ſans altération, eſt bien plutôt une eſpece de miroir magique, qui défigure les objets, & ne préſente que des ombres ou des monſtres.

Les préjugés, ces idoles de l'ame, viennent, ou de la nature de l'entendement qui donne à tout une exiſtence intellectuelle, ou de la préoccupation du jugement qui naît de l'obſcurité des idées, ou de la diverſité des impreſſions fondée ſur la diſpoſition des ſens, ou de l'influence des paſſions toujours mobiles & changeantes.

Il y a des préjugés univerſels &, pour ainſi-dire, héréditaires à l'humanité, telle eſt cette prévention pour les raiſons affirmatives. Un homme

voit un fait de la nature, il l'attribue à telle cause, parce qu'il aime mieux se tromper que douter; l'expérience a beau manquer souvent, ou démentir ses conjectures, la premiere opinion prévaudra. C'est cette maladie de l'entendement qui favorise la superstition & mille erreurs populaires. Un passager échappe du naufrage après un vœu barbare, tous les autres ont péri dans la même tempête, malgré des promesses plus légitimes; n'importe, c'est un miracle, comme si la nature ne devoit pas changer de cours, pour conserver tant de victimes dignes de sa pitié, plutôt qu'en faveur d'une tête inutile. La Providence ne veilleroit donc gueres aux intérêts du genre-humain..... Mais les noms de quelques heureux, sont gravés dans les Temples, disoit Diagoras, & la mer tient dans ses abymes les prieres perdues. Les tombeaux couvrent les fautes du Médecin, tandis que les convalescens publient sa bonne fortune. C'est

ainſi que l'énumération des faits qui décident pour l'affirmative, nous détermine à la concluſion, avant d'examiner les faits négatifs qui détruiſent ou diminuent la force des preuves poſitives. Delà les erreurs fondamentales qui ont corrompu la maſſe des Sciences, & ſemblent avoir fermé pour jamais à l'eſprit humain les voies de la nature & de la vérité.

Autre foibleſſe de l'entendement, ſa précipitation vers les extrêmes. Tout eſt uniforme dans le cours de la nature, voilà le principe : les aſtres roulent donc tous ſur des cercles parfaits, plus d'ovales, plus d'ellipſes, conclut le préjugé. La nature agit toujours par les voies les plus ſimples; c'eſt la maxime générale, le préjugé l'applique à tous les faits particuliers, & veut ſoumettre tous les phénomenes à cette loi. Les Chymiſtes ſont tellement entêtés de leurs élémens, qu'ils ne voient partout que de l'eau ou du feu, ſemblables à ces fanatiques agités par les fu-

teurs de Cybele, qui trouvoient à chaque pas des fleuves, des rochers, des forêts embrasées.

Il y a des préjugés particuliers ou de tempérament, qui varient dans l'homme selon la constitution des humeurs, la force de l'habitude & les révolutions de l'âge. Si un homme renfermé, depuis sa naissance jusqu'à la maturité de l'âge, dans une caverne souterraine, passoit tout-à-coup au grand jour, quelle foule d'impressions singulieres exciteroit au dedans de lui cette multitude d'objets qui viendroient assaillir toutes les avenues de son ame! Cet emblême que Platon imagina, cache une vérité bien remarquable. En effet, l'esprit de l'homme est comme emprisonné dans le sens, & tandis que les yeux se repaissent du spectacle de la nature, il se forme mille préjugés dans l'imagination qui brisent quelquefois leurs chaines, & tiennent à leur tour la raison dans l'esclavage.

Il y a des Préjugés publics, où de

convention, qui ſont comme l'apothéoſe de l'erreur; tel eſt le préjugé des uſages, toujours anciens, de la mode, toujours nouvelle, & du langage. Un eſprit pénétrant ne peut développer ſes idées, faute d'expreſſions aſſez énergiques. Les définitions ne ſont, ni la véritable idée des choſes, ni la véritable maniere de les concevoir. Les objets exiſtent d'une façon, nous les appercevons d'une autre, & nous ne les rendons ni tels qu'ils ſont, ni tels que nous les voyons. Nos idées ſont de fauſſes images, nos expreſſions des ſignes équivoques. Il y a des mots dont l'application eſt ſi arbitraire, qu'ils deviennent inintelligibles. A-t-on une idée préciſe de la fortune, de la vertu, de la vérité? Quand eſt-ce qu'on fera un traité de convention, ſur la ſignification idéale des termes? Mais en quelle langue ſeroit-il écrit, pour être entendu de tous les hommes dans le même ſens? Il faut attendre que la nature ait fabriqué tous les eſprits à la même trempe.

Enfin il y a des préjugés d'école; ou de parti, fondés sur de mauvaises notions ou sur de faux principes de raisonnement. On peut mettre à ce rang certaines impossibilités qui semblent avoir prescrit par le temps, *La quadrature du cercle, & le mouvement perpétuel, chimères à trouver. L'Art peut faire des mixtions, mais non pas des générations.* Ces démonstrations imperturbables déconcertent les projets & les tentatives.

Les axiomes classiques déroutent les esprits. La plupart ne savent pas voir autrement que les autres, & s'ils l'osoient, que d'obstacles à vaincre pour abréger les moyens d'instruire; ne fût-ce que la jalousie despotique d'un corps qui traitera comme un factieux & un ennemi, celui qui ne combattroit pas pour les intérêts de sa doctrine, sous ses enseignes & avec ses armes! C'est cet esprit de zélotypie qui arrêta long-temps le progrès des connoissances humaines. Les Théologiens donnant à

Aristote

Ariſtote une eſpece de ſuprématie dans l'Ecole, s'arrogerent le droit excluſif de l'entendre & de l'interpréter, & firent un aſſortiment profane des vérités révélées avec les vérités naturelles, en les aſſujettiſſant à la même méthode. L'appui foible & ruineux que ſe prêterent alors la raiſon & la foi, en s'expliquant l'une par l'autre, fit confondre les limites de chaque genre de notions. De-là nâquit cette guerre inteſtine, entre les Philoſophes & les Théologiens, qui durera peut-être juſqu'à ce que l'ignorance & la barbarie viennent une ſeconde fois des antres du Nord, pour enſevelir toutes les querelles des Savans dans la ruine des Empires.

Les ſources du préjugé ſont dans les paſſions; l'entendement n'y voit rien d'un œil ſec & indifférent, tant l'intérêt lui en impoſe. Ce qui nous plaît eſt toujours vrai, juſte, utile, ſolide & raiſonnable. Ce qui eſt difficile, eſt regardé comme inutile, pour ménager

la vanité, ou comme impossible pour flatter la paresse. L'impatience craint les lenteurs de l'examen, l'ambition ne peut se contenter d'une espérance modérée, ni d'un succès médiocre, l'orgueil dédaigne les détails de l'expérience, & veut franchir d'un sault l'intervalle qui sépare les vérités moyennes des vérités *sommaires*; le respect humain fait éviter la discussion de certaines questions problématiques : enfin l'entendement est sans cesse arrêté dans sa marche, ou troublé dans ses jugemens.

Les sens nous en imposent : nous ne jugeons que d'après l'impression des objets, qui varie avec nos dispositions. Les plus importans ne font souvent que de légeres impressions, & pour notre malheur le méchanisme de tout le mouvement dépend de ces ressorts délicats qui nous échappent.

Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre, autour duquel roulent toutes les opinions

qui ſe croiſent, s'éclipſent, s'éloignent & ſe rapprochent au gré du grand mobile qui eſt l'amour propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuſes qui s'entrechoquent ; mais elle ne fait que paſſer un inſtant comme le ſoleil au point du midi, de ſorte qu'on la voit, ſans pouvoir la ſaiſir ni ſuivre ſon cours.

Un des préjugés de l'amour propre, c'eſt de croire que l'homme eſt le fils uniquement chéri de la nature, & comme le modele de ſes opérations. On ſuppoſe qu'elle ne pouvoit faire un plus bel animal, ni rien de plus merveilleux que les productions de l'Art. De-là cette plaiſante héréſie des Antropomorphites ; ces pieux ſolitaires qui ſans doute *exterminoient leur face*, ne croyoient pas aſſez honorer Dieu, s'ils ne lui prêtoient une figure humaine.

Que l'homme dépoſe ſes préjugés & qu'il approche de la nature avec des yeux & des ſentimens purs, tel qu'une

vierge modeste a le don d'en inspirer, il la contemplera dans toute sa beauté, & il méritera de jouir du détail de ses charmes.

CHAPITRE XVI.

Des Passions

IL y a comme deux ames dans l'homme, l'une d'un ordre divin & dont la connoissance appartient plus à la Religion qu'à la Philosophie, ce n'est point à l'homme d'en parler; l'autre matérielle & sensible, qui nous est commune avec les bêtes, & qu'on peut regarder comme l'instrument de l'ame invisible. C'est un principe actif qui se nourrit des élémens les plus subtils, qui a la vivacité du feu & la divisibilité de l'air, pour communiquer & recevoir le mouvement le plus rapide, qui germe dans nos humeurs &

s'éteint ſous nos cendres : le corps lui ſert de palais, & le cœur ou le cerveau de ſiége principal. C'eſt de ce trône qu'elle part avec une promptitude inconcevable, pour ſe répandre dans le ſang & donner le reſſort aux nerfs & aux arteres. On l'appelle *eſprit*, terme qui s'applique aux ſucs volatiles & déliés de toute eſpece de matiere. C'eſt la confuſion de ces deux principes qui a donné lieu à toutes les opinions ſuperſtitieuſes de la métempſycoſe, & à tant d'autres erreurs ſur la nature de l'ame.

Les paſſions entretiennent l'alliance qui eſt entre l'ame & le corps. Cependant on les peint comme des ſémences de tempête qui portent le ravage & le déſordre dans le cœur, qui tourmentent la raiſon & tyranniſent la liberté.

La cupidité, cet appétit inquiet du plaiſir s'allume dans le ſang, & ne s'éteint qu'avec le mouvement : elle ſuit les progrès de l'âge & des forces,

d'abord timide, & se cachant sous le voile de la pudeur; enfin rompant toutes les barrieres de l'éducation & du respect humain, elle oblige la vertu à justifier ses écarts ou à se retirer. Elle ne s'arrête pas même à la jouissance; le goût d'un plaisir irrite la soif d'un autre : insatiable dans son avidité, elle se précipite vers le dernier objet qui la flatte, avec autant de fureur que si c'étoit l'unique ou le premier.

L'admiration qui est le germe de la Science, est un sentiment agréable; mais lorsqu'elle excite ou de vaines terreurs ou une curiosité démesurée, elle devient le tourment de l'esprit.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent. Tous les monstres se peignent tour-à-tour, sur le visage d'un homme emporté par la vengeance ou la colere. La rage du lion est sur son front, l'écume de sa bouche est un poison comparable au fiel de l'aspic. S'il étoit vrai que les passions des animaux circulent dans

leur ſang, ne devrions-nous pas abhorrer les viandes ? Mais la férocité du ſanglier paſſeroit-elle dans l'ame du chaſſeur ?

Les plus brillantes paſſions ont des retours honteux : les grands airs de l'orgueil qui s'admire, & les phrénéſies d'un amour idolâtre de ſon objet, nous rendent ridicules aux yeux de tous ceux qui nous conſidérent de ſang froid. Une paſſion violente ne permet pas la moindre réflexion à la raiſon, & ne ſauroit écouter les avis de l'amitié, tant elle a horreur de ſe rencontrer elle-même.

La paſſion dominante eſt un lierre qui s'attache aux vertus mêmes, & les étouffe en les embraſſant. Certaines paſſions n'ont qu'une yvreſſe paſſagere, d'autres nous tiennent dans un délire continuel ; mais en général elles ne font jamais de ſi grands ravages que lorſqu'elles ſont menées par la ſuperſtition.

Les actions éclatantes & les ſervices

les plus signalés partent d'une passion secrette qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer. Cependant les passions les plus déshonnêtes ont trouvé des éloges. Que deviendra la vertu, si les muses se prostituent ?

Que faisons-nous misérables esclaves des honneurs & des richesses, ces tyranniques objets de nos passions ? Nous nous livrons à des courtisannes que nos peres ont enfin laissées, après en avoir été abusés.

Si les passions sont des maladies dans la morale, elles peuvent servir de remedes dans l'ordre physique.

Une joie modérée adoucit les humeurs, une tranquille mélancolie arrête la dissipation des esprits ; mais un état d'incertitude exerce trop violemment les ressorts du cœur par les dilatations de l'espérance & les resserremens de la crainte.

La compassion qui nous intéresse pour un malheureux étranger, sans un retour prochain sur nous-mêmes,

eſt un ſentiment doux & délicat qui nous remue agréablement. Si elle part d'un rapport de ſituation, ou d'un mouvement d'intérêt perſonnel, elle flétrit le cœur & porte la déſolation dans tous les ſens.

La timidité qui ſuit la modeſtie, nous met à l'abri des dangers & des grandes agitations, & par cela même devient le pronoſtic d'une longue vie ; mais la honte, qui vient de l'ignominie, eſt un poiſon lent qui mine & conſume le tempérament.

L'amour heureux qui n'eſt pas ſujet à de bruſques alternatives de chagrin & de plaiſir, aſſure de beaux jours.

L'eſpérance eſt la plus utile de toutes les affections de l'ame, parce qu'elle entretient la ſanté par le repos de l'imagination. Un homme qui a des eſpérances pour de longues années, fournit ordinairement une grande carriere : s'il n'avoit ſans ceſſe devant les yeux un projet à remplir, ſon terme ſeroit proche, & ſa vie s'éteindroit avec ſes déſirs. L'eſpérance eſt une eſpece de

joie qui, ſemblable à l'or en feuilles, ſe développe & s'étend ſur tous les momens de la vie.

L'admiration qui réſulte de la ſpéculation de la nature, eſt une émotion paiſible qui chatouille les eſprits, & tient les ſens dans une activité favorable. On a remarqué que les Philoſophes obſervateurs avoient long-temps joui des charmes de la contemplation; témoins, Démocrite, Platon & Appollonius. Mais il s'agit ici de cette curioſité modérée par l'intérêt de ſa propre ſatisfaction, & non pas de cette avidité de connoître & de ſavoir qu'inſpire un génie inquiet ou une ambition démeſurée. Celle-ci fait acheter l'immortalité au prix d'une courte vie, l'autre au contraire prolonge des jours qu'elle ne peut éterniſer. En général, la manie de penſer uſe le corps; celle de parler ne fait vivre que trop long-temps.

Les vapeurs de la mélancolie & de l'ennui, ſont extrêmement contagieuſes; les ſaillies de la joie aiment à ſe

communiquer. Les regards de l'envie ſont fixes & ſombres, elle empoiſonne tous les plaiſirs qu'elle voit ; les regards de l'amour ſont pleins d'étincelles, il charme tous les ſoucis de ceux qui l'approchent. L'audace a un merveilleux aſcendant ſur tous les cœurs, comme la pudeur ſur les viſages ; enfin tous les mouvemens de l'ame & du corps tendent à ſe répandre. L'homme de cœur glace un poltron, comme le chien arrête l'oiſeau. Les ſoûpirs des amans ſont des eſprits enflammés, qui forment cette chaîne inviſible & myſtérieuſe, par où deux cœurs ſont attirés & entraînés vers un centre commun : Symbole de l'union naturelle où tout reprend ſa place. Les vieillards qui aiment la converſation de la jeuneſſe, ſemblent puiſer auprès d'elle une nouvelle vie. Enfin on ſent par-tout cette influence, que les ames ont naturellement les unes ſur les autres, par la communication des paſſions.

Ce n'eſt point dans des traités de

morale & de Philosophie qu'il faut étudier les passions; mais plutôt chez les Poëtes & dans l'Histoire. Elles y sont développées avec des couleurs & des images plus frappantes que des analyses méthodiques. C'est-là qu'on les voit peintes dans ce désordre, qui caractérise leur inconstance. On y apprend par quels foibles ressorts elles se soulevent & s'appaisent; comment elles se cachent & se trahissent elles-mêmes, leur naissance, leurs progrès, leurs combats & leurs alternatives, comme elles sont subordonnées entr'elles; l'empire que l'amour propre exerce sur leurs intérêts, & comment il sait les mettre aux prises, ainsi que le chasseur animant les chiens contre les bêtes, ou le milan à la poursuite des oiseaux, se fait un divertissement de la guerre & du carnage le plus échauffé. Un Roi, tenant en main le timon de l'empire, n'est pas plus habile à élever son autorité sur les débris des factions opposées, que l'amour propre n'est in-

dustrieux à se satisfaire aux dépens de chaque passion.

CHAPITRE XVII.

Du Bien.

IL y a dans tous les êtres animés un penchant naturel & invincible vers le bien, qui les intéresse d'abord pour leur existence, ensuite pour le maintien de l'ordre universel, relativement à leur propre conservation qui en dépend. Ce mouvement qui tend à la subsistance du tout, semble imprimé par la nature, dans la matiere même, où l'attraction de tous les corps établit l'harmonie de l'univers, qui tient sous sa loi tous les autres instincts. Mais l'amour réfléchi du bien général n'appartient qu'à l'homme, qui voyant son bonheur attaché à la félicité publique, travaille sans relâche pour lui-même, lorsqu'il croit ne veiller qu'aux intérêts

des autres hommes ; enforte que l'amour de la patrie l'a fouvent emporté dans le cœur d'un Citoyen, fur le foin de fes jours : mais alors même l'attachement à la vie ne faifoit que céder à la paffion de la gloire, qui eft toujours un effet de cet amour propre indeftructible en nous.

On doit au Chriftianifme, l'idée des vertus les plus belles qui aient paru fur la terre, la charité qui embraffe toutes les reffources du bonheur public, & l'humilité qui fonde l'amour & l'eftime des autres hommes fur le mépris & le détachement de foi-même. Où a-t-on vu, fi ce n'eft chez les Chrétiens, pouffer l'héroïfme jufqu'à défirer l'anéantiffement & la privation même de fon propre bonheur, fi l'on pouvoit à ce prix, racheter celui du genre humain? pieufe exagération, mais bien conforme à l'efprit d'un Légiflateur, dont la morale ne refpire que l'humanité.

La plupart des fectes de la Philofophie ancienne, bornoient l'homme à

lui-même. Ce bonheur que Socrate & Zénon plaçoient dans la vertu, ne tendoit qu'à la tranquillité de l'ame. Epicure qui attachoit la félicité à la suite de la volupté, mais qui établissoit sa volupté dans l'exemption du trouble des passions, sacrifioit tout à cette souveraine indépendance des accidens de la vie. Pyrrhon vouloit soustraire l'homme au joug des opinions, pour le délivrer de l'assujettissement à toute espece de devoirs, & cette liberté qui livre l'ame au pur instinct, lui paroissoit la source du bonheur. Epictete lui-même, le sévere Epictete, qui renferme les désirs dans le cercle des plus étroites espérances, semble soumettre l'ambition à une espece d'inaction & de langueur tout-à-fait opposée au bien de la société; sa félicité isolée, consiste dans une vaine jouissance de soi-même, plutôt exempte de peines que rassasiée de plaisirs : telle est cette sagesse qui réduit tout au bien particulier.

Depuis que le titre de Philosophe

tient lieu de profeſſion, la Philoſophie eſt devenue un art, dont tout le ſecret aboutit moins à ſubjuguer ouvertement les paſſions, qu'à eſquiver les ſurpriſes du vice. Ne veulent-ils pas, nos Philoſophes, faire comme cet Hérodicus, dont parle Ariſtote, qui, pour conſerver ſa ſanté, prétendoit ſe mettre à l'abri de l'importunité des beſoins de la vie, & qui parvint enfin à perdre tous les plaiſirs avec le goût ! Cette *apathie*, pour les événemens répand trop d'uniformité dans notre exiſtence, au lieu d'endurcir l'âme à toutes les impreſſions ; car rien ne la fortifie autant que les ſituations extrêmes. Qui peut mieux goûter les délices de la vie, que celui qui ſe forme un tempérament à l'épreuve des ſaiſons ? Une vertu vraiment robuſte, eſt celle qui marche d'un pas ferme à travers les obſtacles, & non pas celle qui ſe ſauve en fuyant. Que ſignifie cette ſageſſe d'une complexion efféminée ; qui ne peut ſoutenir le grand air, ni vivre parmi les hommes, ſans con-

tracter la contagion de leurs vices, & qui cherche la ſolitude, pour échapper à la corruption ? L'honneur & la probité ſont-ils d'une étoffe ſi légere, qu'on ne puiſſe y toucher, ſans l'entamer ? Que feroit un Lapidaire, s'il ne pouvoit enlever une tache d'une émeraude, ſans retrancher beaucoup de ſa groſſeur & de ſon prix ? Il y laiſſeroit la tache ? ainſi faut-il, en veillant à la pureté de l'ame, ne point altérer ou diminuer ſa véritable grandeur, qui ſe montre dans les traverſes & l'agitation du commerce du monde.

Il y a trois degrés dans l'amour de ſoi-même, qui répondent à trois eſpeces de déſirs & de biens, tels que celui de la conſervation, celui de la perfection ou de l'agrandiſſement, & celui de la réproduction.

Le bien de la conſervation naît d'un amour qu'on peut appeller *paſſif*, parce qu'il ſe retire & ſe recueille au dedans de chaque être, & ne tend qu'à maintenir le repos du tout, par l'équilibre

des parties. Tel eſt cet amour propre, calme & paiſible, qui ne fait que de légeres excurſions hors de lui-même, & ſe replie au moindre obſtacle ; qui n'a qu'une force d'inertie ou de réaction pour réſiſter, ſans jamais attaquer. Le bien de la conſervation, n'eſt que le goût & la jouiſſance des choſes néceſſaires à l'entretien de l'exiſtence. Le ſentiment du bonheur conſiſte, ou dans la ſimplicité, ou dans la vivacité de la jouiſſance. Le plaiſir ſimple, eſt ce plaiſir doux & ſans mêlange, qui réſulte d'une certaine uniformité dans les objets, & de la tranquillité des ſens. La vivacité du plaiſir naît de la variété, ou de la viciſſitude rapide des mouvemens agréables : mais cette ſituation appartient davantage à la ſeconde ſorte de bien, qui eſt celui de la perfection.

L'inſtinct de s'agrandir & de s'étendre, eſt un reſſort actif qui met tous les êtres en mouvement. La nature en a fait le principe du méchaniſme de l'univers. Il ſe développe dans l'homme, par

l'ambition qui le porte à vouloir occuper de l'eſpace, à faire du bruit au loin, & à exiſter en quelque façon où il n'eſt pas. L'amour du changement & de la nouveauté, eſt un effet de cette activité inquiéte, qui voltige d'objets en objets, pour étendre les limites du bonheur, & nous devons à cette inconſtance, le plaiſir que nous cauſe la variété des merveilles de la nature & de l'art. Les voluptés ſenſuelles qui ne tendent qu'à la conſervation, ſont bornées dans leur étendue & leur diverſité; mais les fatigues de l'ambition & de la cupidité font naître mille plaiſirs. On imagine, on pourſuit, on avance, on s'arrête, on rebrouſſe, on remonte, ce ſont autant de nouveaux goûts, au lieu qu'une vie ſans projets eſt une eſpece de langueur qui approche de la mort. Delà vient que les Rois, qui ont le malheur de voir leurs déſirs auſſitôt ſatisfaits que conçus, prennent quelquefois de l'émulation pour des triomphes auſſi frivoles que ceux de la chaſſe & du jeu;

& ces légers avantages, parce qu'ils sont personnels, souvent les flattent plus que toutes les délices de la Cour. Alexandre tomboit dans la superstition & la mélancolie, faute de pays à conquérir, quand la mort vint le délivrer de l'ennui de ne rien faire. Mais ce fol amour de la grandeur, & cette heureuse pente de la nature qui croît & s'éleve dans tous ses ouvrages, est un fléau pour l'espece humaine. Ce tourbillon rapide entraîne, & renverse tout; l'homme au lieu de changer de nature, ne fait que changer de place, il ne devient ni meilleur ni plus grand dans l'élévation, où sa vanité le pousse. C'est un malade qui ne sauroit trouver de repos dans son lit, ni hors de sa chambre, il a beau se rouler & s'agiter, son mal le suit par-tout. L'ambitieux voudroit bien se quitter lui-même, & dépouiller la foiblesse & la misere qui le tourmente, mais il ne fait que la porter un peu plus haut, pour la donner en spectacle au monde.

La nature a ſemé par tout l'univers des germes d'immortalité. Ce n'eſt pas autre choſe que ce penchant furieux, qui rapproche & réunit les deux ſexes de toutes les eſpeces vivantes, pour ſe reproduire. La réproduction eſt une ſuite, & comme la perpétuité de la conſervation. Cet amour actif du bien de ſoi-même ſe répand au dehors, s'épuiſe & s'éteint pour ſe ſurvivre dans un nouvel être. C'eſt le plus eſſentiel de tous les biens, dans les vues de la nature; auſſi y a-t-elle attaché le plaiſir le plus ſenſible; & cette portion de volupté, qu'on éprouve dans le ſoulagement des beſoins ordinaires, n'eſt pas comparable au déſordre & à cette convulſion délicieuſe de tous les ſens, où il ſemble qu'un être va ſe détruire pour ſe multiplier. Ce reſſort puiſſant contrebalance les principes de mort & les dangers perpétuels, dont la condition humaine eſt environnée.

De-là, vient ſans doute que nous ſommes plus touchés d'un plaiſir qui

nous a coûté des efforts, que de cette molle sensualité qui naît au sein du repos. Mais quelle doit être la situation la plus délicieuse, ou le *bien-aise*, si l'on peut ainsi dire, & la douce satisfaction qui vient du calme de l'esprit & des sens ; ou cet emportement de l'ame enyvrée de sa joie ? Le plaisir ne se calcule pas ; heureux l'homme qui n'a pas le loisir de l'évaluer, tant il en est rempli ou affamé.

Le bien actif de chaque être est tout-à-fait opposé au bien de tous, quoique souvent ils se rencontrent ensemble. Le premier produit des actes de bienfaisance, dont la société tire son avantage ; mais comme le motif en est bien moins dans une bienveillance générale, que dans l'intérêt particulier, on ne doit pas les confondre. Il n'est que trop aisé de les distinguer, quand le hasard les met en concurrence ; car alors l'attrait du bien particulier fait fouler aux pieds toute considération du bien public, & l'un s'avance sur les ruines de l'autre.

Tel eſt l'amour propre déſordonné de ces fameux perturbateurs, nés pour la déſolation de la terre. On ſait bien qu'ils veulent faire dépendre le bonheur ou le malheur du genre humain de leur propre deſtinée, & qu'ils n'aſpirent qu'à aſſouvir les déréglemens de leur imagination, ſans avoir égard aux cris de l'humanité. Tout homme qui penſe trop à ſes intérêts, eſt un ami foible, un mauvais citoyen. Si les Princes recherchent leurs avantages, cet amour propre eſt utile aux peuples, en ce que la proſpérité de l'Etat dépend du bonheur de celui qui le gouverne, & que les véritables intérêts du Monarque ſont liés à ceux de la patrie. Mais qu'un courtiſan, qu'un miniſtre ne conſulte que ſon ambition, c'eſt un monſtre : s'il eſt aſſez puiſſant, il ne tiendra qu'au haſard, qu'il ne dévore pas ſa patrie. C'eſt toujours un grand mal que le bien du ſujet l'emporte ſur le bien du maître : que ſeroit-ce, ſi le grand avantage du Prince étoit ſacrifié au plus léger intérêt du favori ?

A-t-on jamais obſervé certains rapports entre les biens de l'ame & les biens du corps? Ceux-ci ſont la ſanté, la beauté, la force & le plaiſir. L'équilibre des paſſions répond à celui des humeurs ; les talens de l'eſprit aux graces du viſage ; les vertus à la vigueur des nerfs, & les conſolations de la ſageſſe aux ſoupirs de la volupté. Mais quel triſte mêlange ! Les talens ſublimes ſont ternis par des paſſions baſſes, ou par une conduite déréglée ; les ames d'une trempe mâle & vigoureuſe, n'ont pas cette urbanité de mœurs, qui prévient & attire ; les eſprits lians ſont d'un commerce dangereux, par l'artifice qui paſſe du fonds du cœur dans les manieres : enfin les hommes les plus vertueux, deviennent ſouvent inutiles à eux-mêmes, par un défaut d'induſtrie, ou importuns à leur patrie, par un excès de franchiſe. Mais qu'il faut plaindre ces farouches Stoïciens, pour qui la vertu n'eſt qu'un ſujet de tourmens & de pleurs. A quoi ſont-ils donc réſervés?

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

De la viciſſitude des choſes humaines.

LE monde roule inceſſamment ſans jamais s'arrêter, & dans ſes révolutions éternelles le temps emporte & ramene de grands ſpectacles, qui ſont dans le cercle des événemens périodiques. La nouveauté n'eſt ſouvent que l'oubli du paſſé. Les déluges & les tremblemens de terre ouvrent d'épouvantables abyſmes où s'engloutiſſent pour toujours les monumens & l'hiſtoire des Nations. Les ravages de la peſte, l'incendie des guerres, fléaux particuliers, n'entrent point en comparaiſon avec ces vaſtes déſolations qui ne laiſſent qu'un nom, des ruines, & quelques reſtes malheureux empriſonnés dans les débris de la dévaſtation. Tout périt donc juſques à la mémoire des ſiecles antérieurs, dont la communication avec les âges ſui-

vans, est entiérement rompue par ces violentes crises de la nature.

Ces cahos que les siecles semblent avoir mis entre le nouveau monde & notre continent, ne seroit-il pas la suite d'une de ces terribles inondations qui couvrent la plus grande partie de la terre? Ces grands fleuves de l'Inde & de l'Amérique, & ces hautes montagnes fortifient assez la conjecture de quelque déluge particulier qui a séparé longtemps ces peuples de notre commerce. Car enfin, le zele de Grégoire le Grand ne sauroit avoir aboli l'Histoire de l'Antiquité. Un seul homme ne peut rien sur l'Univers entier, & les choses qu'on veut dérober à la curiosité avec le plus d'affectation, sont celles qui échappent davantage aux ténébres de l'oubli.

La grande année de Platon destinée à la dissolution du monde annonce une de ces révolutions, tôt ou tard nécessaires, mais qu'on ne peut ni prévoir ni fixer. Les Cieux n'ont point une influen-

ce ſi marquée ſur d'auſſi petits objets que les hommes. Les Cometes dont on craint ſi vainement les apparitions, ſont liées à toute la maſſe de la matiere, & ne peuvent entraîner que des changemens univerſels.

Les plus grandes révolutions parmi les hommes ſont celles de la Religion ; on ne parle pas du Chriſtianiſme. Quand une Religion dominante éprouve des ſchiſmes & des ſcandales qui naiſſent du relâchement des mœurs ; ſi le ſiecle eſt retombé dans la barbarie & l'ignorance, qui ſuivent de près les ſiecles de lumiere, on peut à coup ſûr prédire l'arrivée d'une ſecte nouvelle : il ne faut dans ces circonſtances qu'un génie ardent & curieux des paradoxes, pour tout changer. Son premier moyen ſera d'attaquer le Gouvernement, & le ſecond de flatter le penchant favori du climat. Le peuple aime la liberté de ſes paſſions, & porte à regret le joug des anciens maîtres, que le temps appeſantit. Les opinions qui ne tiennent qu'à

l'esprit, sans intéresser les sens, ne causent pas de grands mouvemens, il faudroit qu'elles arrivassent dans des jours de mécontentement, pour exciter des révolutions.

Les prestiges, l'éloquence, & le glaive sont les armes des nouvelles sectes, mais les prodiges les plus efficaces sont les martyrs, après lesquels viennent les impressions d'une vie exemplaire. Réformer les abus, appaiser les schismes de bonne heure, par la voie de la conciliation, & non par la persécution qui fait un enthousiaste obstiné du croyant le plus relâché; gagner les chefs de l'innovation, au-lieu de les punir, c'est le moyen de prévenir & d'arrêter les maux inséparables de la superstition.

La guerre a changé souvent de théâtre, d'armes, & de discipline. Elle marchoit autrefois d'Orient en Occident. On n'a qu'à se rappeller que les Perses, les Assyriens, les Arabes & les Scythes ont été toujours les conquérans de la terre, & jamais ses maîtres; tant

il y avoit peu d'intervalle dans leurs invasions. Les Gaulois, peuples Occidentaux, n'ont fait que deux irruptions considérables, l'une dans la Grece Gauloise, & l'autre chez les Romains. Ce n'est pas que l'Orient & l'Occident ayent des points fixes dans le Ciel, & que ces observations soient fondées sur la raison du climat. Il n'en va pas de même du Nord & du Midi : car la nature les a trop bien distingués. Rarement a-t-on vu les peuples Méridionaux franchir les barrieres de leur Zone ; tandis que les Septentrionaux se sont débordés par essaims, & comme des torrens, qui n'ont point de digue. En effet, ils ne sont point bornés par la mer, comme les Nations du Midi ; le continent est ouvert à leurs excursions, dès que leur génie belliqueux les pousse à quitter leurs frontieres ; quel que soit le principe de cette humeur guerriere, qu'on peut attribuer au climat, où l'air froid échauffe les esprits en resserrant le corps, qui s'endurcit par cela même

aux fatigues & aux périls de la guerre : on le remarque aussi dans les terres australes, où les habitans les plus voisins du Pôle ne sont pas efféminés, comme les Péruviens.

Dès qu'un vaste & puissant Empire tombe en décadence ; voilà que tous les Princes voisins s'arment aussi-tôt pour achever sa ruine & partager le butin, & comme dans sa force il s'est épuisé de troupes pour la conquête, qu'il a même dépouillé les Provinces conquises de ses habitans, il ne lui en reste plus pour la défense. L'Empire Romain & celui d'Allemagne ont donné des exemples en ce genre, que l'Espagne confirmera tôt ou tard par le sien. Que d'oiseaux viendront alors reprendre leurs plumes !

Tout état particulier qui s'agrandit considérablement, doit s'attendre à la guerre. Avec ces Provinces qu'il ajoûte à sa domination, c'est un fleuve grossi par des torrens qui menace les peuples d'une inondation universelle ; témoins les Romains & les Turcs.

Ecoutez ceci : quand on ne connoîtra plus de Nations barbares, & que la Politesse & les Arts auront énervé l'espece ; on verra les hommes peu curieux de se marier, dans la crainte de ne pouvoir pas entretenir une famille, (tant il en coûtera de vivre chez les Nations policées !) ne redoutez pas alors les invasions. Mais si les hommes peuplent beaucoup quelque part, sans s'embarrasser des moyens de pourvoir à la subsistance des enfans, qu'arrivera-t-il ? C'est qu'une Nation trop chargée refoulera sur un pays voisin, & s'y établira aux dépens de ses habitans naturels. C'est ainsi que sont arrivés les déluges du Nord ; le peuple tiroit au sort pour décider qui resteroit dans le pays, ou qui en sortiroit.

Aussitôt qu'un peuple naturellement belliqueux sera tombé dans la mollesse & le luxe, la guerre viendra fondre sur lui de tous les côtés. Un Empire qui dégénere ne songe qu'à accumuler des richesses ; c'est un appas pour les voi-

ſins, qui le prenant dans un temps de foibleſſe , en ont bientôt fait leur conquête & leur proie.

Les armes ont changé, c'eſt-à-dire, qu'elles ont auſſi leurs révolutions périodiques : car les Macédoniens connoiſſoient une eſpece de foudre magique, qui peut bien ſe rapporter à nos canons ; la Chine a fait uſage de la poudre deux mille ans avant nous. Mais les avantages de nos armes à feu ſur toutes les armes des anciens, ſont de frapper à une plus grande diſtance, de porter de plus rudes coups, & de faire beaucoup plus de ravage en moins de temps.

Quant à la diſcipline militaire, tels ont été ſes progrès. On fit d'abord conſiſter la force des armées dans le nombre, enſuite dans la valeur des ſoldats, l'art de camper vint après, puis celui de ſe ranger en bataille ; les ruſes de guerre, la ſcience des retraites & des diverſions acheverent de perfectionner un inſtinct deſtructeur dont la morale des Philoſophes & les ſecrets de la Mé-

decine ne sauroient arrêter, ou réparer les ravages.

Enfin les armes, les Lettres & les Arts mécaniques font un cercle perpétuel dans le sort des Etats. La guerre occupe toute leur enfance, & une partie de leur adolescence; les Beaux-Arts font la gloire de leur verte maturité, & le commerce devient leur unique soutien dans la vieillesse. Les Lettres passent à leur tour par ces quatre saisons; elles ne font que bégayer dans les commencemens, l'esprit étincelle & pétille au printemps de leur jeunesse, le goût domine dans un âge plus formé, jusqu'à ce qu'un vain babil de la Dialectique remplaçant la solide éloquence, annonce leur caducité. C'est ainsi que tout naît, s'accroît, chancelle & dépérit, pour recommencer & finir encore, se perdant & se renouvellant sans cesse, dans les espaces immenses de l'éternité.

CHAPITRE XIX.

Du Gouvernement.

MISÉRABLE condition des Rois! Ils ont tout à craindre, & presque rien à désirer; leur ame languiroit dans une espece de néant, sans les soupçons qui la réveillent pour son tourment. Cependant les soins d'un Empire sont bien capables de la tenir en haleine, car il est plus difficile & plus pénible encore de gouverner que de conquérir.

L'harmonie, ainsi que le désordre, naît du combat des élémens contraires, elle subsiste par leur équilibre, & se détruit, dès qu'il cesse. Néron savoit fort bien monter un luth, il en jouoit avec grace, disoit Apollonius à Vespasien; mais dans le gouvernement de son empire, ses cordes étoient toujours, ou trop tendues, ou trop lâches. Rien ne dérange un état, comme ces alternatives de rigueur & de mollesse.

Où en ſont réduits nos Princes aujourd'hui ?... à chercher des remedes tantôt lents, & tantôt violens, pour guérir des maux qu'ils devoient prévoir, & qu'ils pouvoient écarter. Mais ils veulent en venir aux mains avec la fortune; qu'ils veillent donc aux premieres ſémences de trouble; on ne voit pas toujours ni d'où part l'étincelle, ni juſqu'où peut aller l'embraſement.

Les plus grands défauts dans le Gouvernement, viennent de ceux du Prince, quand les Rois veulent que tout ſe faſſe, & ne prennent aucun moyen, ni aucun conſeil que de leur autorité.

Ceux qui tiennent le timon de l'état, ont beſoin d'uſer d'adreſſe & de détours, pour obtenir du peuple ce qu'ils en exigent. Ainſi la nature conduit ſes ouvrages par des routes ſecrettes; elle opere un effet, tandis qu'il en paroît un autre.

Un Monarque a toujours des affaires à démêler, ſi ce n'eſt pas avec ſes voiſins; c'eſt avec ſes propres ſujets. Le Clergé, la Nobleſſe, les Marchands, les

Troupes, & le peuple lui donnent tour-à-tour des sujets d'inquiétude.

Si un état voisin s'agrandit par les conquêtes ou le commerce, il peut devenir rédoutable; s'il perd beaucoup, nouveau danger du côté de la puissance qui l'opprime : il faut donc maintenir la balance dans l'équilibre. Ainsi outre les cas d'une lésion manifeste, un juste sujet de crainte devient un motif légitime de faire la guerre.

Un Clergé trop riche & trop puissant, est un fardeau pernicieux à l'Etat. Combien de fois a-t-on vu la houlette du pasteur aux prises avec le sceptre du Monarque? on ne peut remédier à ce désordre qu'en retirant le Clergé de toute jurisdiction étrangere, pour le soumettre entiérement à celle du Prince, qui deviendra le Collateur né de tous les bénéfices.

La Noblesse est le soutien du Trône : si l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles appuyoient? Disons les colonnes, qui sont ordinairement sépa-

rées, & placées à une certaine diſtance, quoique dans le même ordre ; car la Nobleſſe ne doit pas faire un corps dans un état monarchique : qu'il lui ſoit permis de parler, jamais de remuer.

Tout état eſt un corps, dont les Marchands ſont comme la *veine-porte* : ſans le commerce qui fait couler l'abondance dans ſon ſein, il ſéchera tôt ou tard, faute de ſubſtance. Les droits de la douane, quand ils ſont exceſſifs, quoiqu'ils rempliſſent d'abord les tréſors du Prince, épuiſeront à la longue ſes revenus; car le commerce diminue à proportion que les profits deviennent moins conſidérables, & les droits engloutiſſent les profits.

Le peuple eſt naturellement bon; ne touchez pas à ſa réligion ou à ſes uſages; ôtez-lui toute eſpece de chef, & laiſſez-lui du pain, vous n'en avez rien à craindre.

Les ſoldats ſont la terreur de l'ennemi; mais ils pourroient devenir celle de l'Etat, s'ils étoient toujours en corps d'armée. Devroit-on s'y attendre? Les

largesses rendent le soldat insolent.

Que fait un Prince qui veut entretenir l'harmonie dans son empire ? Il combine tellement ses paroles & ses actions, que si elles mécontentent un parti, elles puissent satisfaire l'autre ; il mêle dans ses entreprises particulieres un établissement d'éclat, qui remplisse les vœux de toute la nation.

Parmi tant de tourbillons opposés, les Rois sont comme des astres au-dessus des orages, faisant les beaux & les mauvais jours de leurs peuples, dans un mouvement continuel, sans paroître changer de place.

O la belle Sentence dans la bouche d'un Monarque ! Les Rois doivent gouverner leurs peuples selon les Loix de l'Etat, comme Dieu gouverne le monde selon les loix de la nature. Rarement emploie-t-il sa toute-puissance pour en interrompre ou en changer le cours ; c'est-à-dire, que les dérogations & les nouveautés seront comme des miracles dans l'ordre de la politique.

Fin du Tome I.



